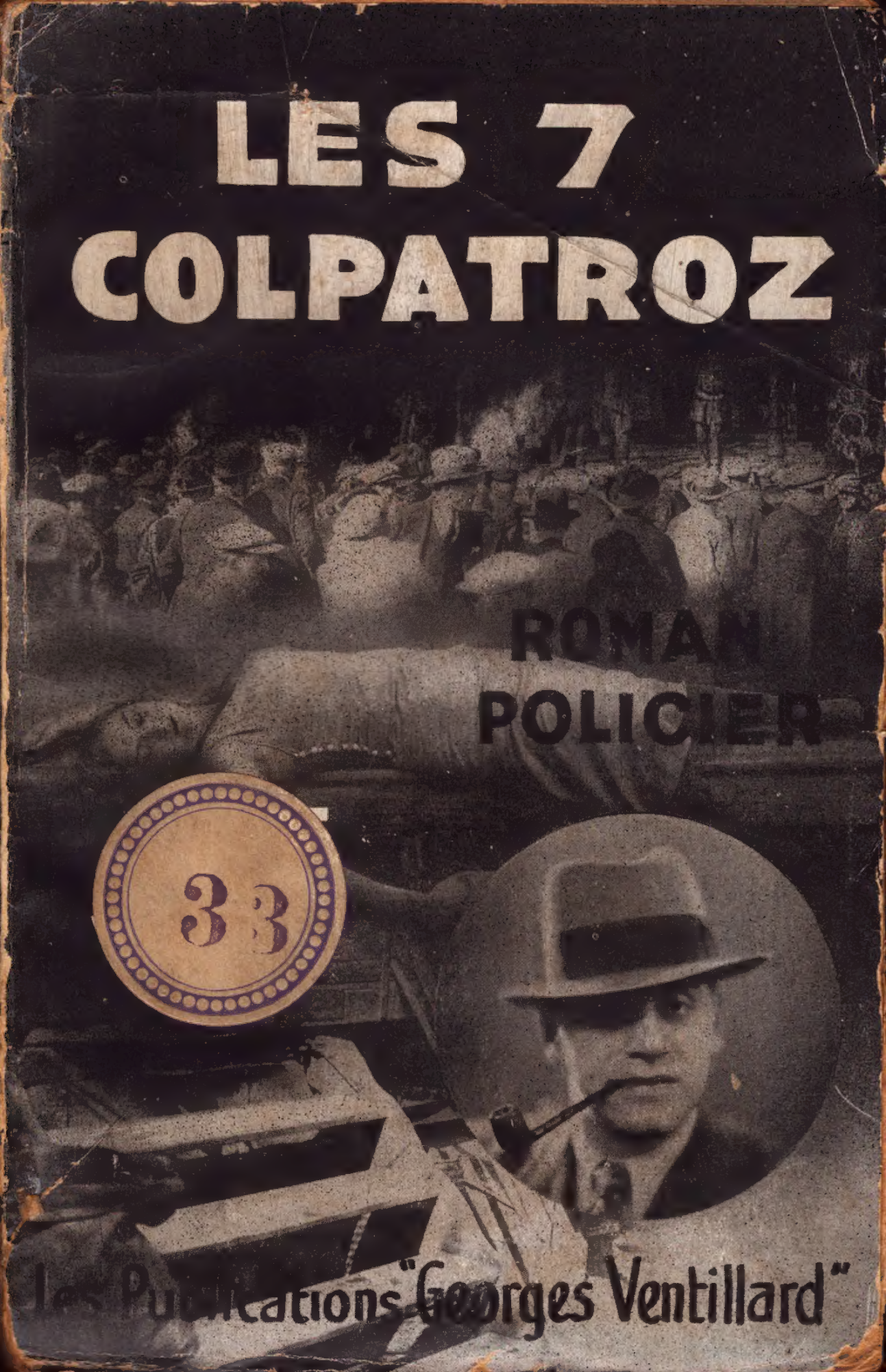
# LES 7 COLPATROZ

ROMAN POLICIER



33

Les Publications "Georges Ventillard"

# DU MÊME AUTEUR

*Dans la même collection :*

**La Mort vient à 6 heures** (*Epuisé*)
**Le Bacille BX 766**
**La Treizième main** (*Epuisé*)
**La Maison sans fenêtres**
**Les Caisses de M. Lissac**
**La Vengeance de l'Invisible**
**Le Squelette vert**
**Le Yacht de la mort**
**Le Fantôme écossais**
**L'Onyx de Somolow**
**L'Enigme de Kahlenberg**
**Criswold-Mansion**
**Le Mystère du Paon**
**L'Etrangleur**
**Le Club du Serpent Noir**
**Les Yeux tatoués**
**Le Décapité**
**Le Secret du Mamilloria**
**Phare N° 313**
**" L'Amiral Corbier "**
**Le Laboratoire du Docteur Bass**
**Systratis**

*Il paraît un volume le 5 de chaque mois*

**Chacun de ces volumes est envoyé franco contre 4 fr. 50 en timbres aux**

**"PUBLICATIONS GEORGES VENTILLARD"**
**142, Rue Montmartre, PARIS (2e)**

*Copyright by*, LES PUBLICATIONS GEORGES VENTILLARD.

1937

# LES SEPT COLPATROZ

EDWARD BROOKER

# LES
# SEPT COLPATROZ

ÉDITION
"LES PUBLICATIONS GEORGES VENTILLARD"
142, Rue Montmartre, PARIS (2e)

# CHAPITRE PREMIER

## Le grand gala du Cirque Stéphani

— Entrez, Mesdames et Messieurs, entrez... Venez vous divertir, profitez de cette occasion inespérée que nous vous offrons aujourd'hui, écoutez-moi bien et vous n'hésiterez plus à louer vos places dès maintenant pour la représentation de ce soir; oui, ce soir, grande représentation de gala du Cirque Stéphani !

« Ce soir, vous pourrez rire, frissonner d'épouvante, satisfaire vos yeux et votre esprit pour de longs jours; mais je ne vous ferai pas languir plus longtemps, je vais vous énumérer ce que vous aurez la possibilité de contempler et qui représente une attraction unique à laquelle vous ne vous déroberez pas.

« Ce que vous avez vu jusqu'à ce jour dans les autres cirques n'est rien à côté de notre programme qui dépasse l'imagination la plus fertile, les récits les plus fantastiques: il faut l'avoir vu pour le croire...

« Mesdames et Messieurs, vous savez que vous pourrez voir le numéro sensationnel d'*Ali Baba et ses vingt-cinq lions, Carlo Calforza avec ses tigres,* puis on vous a annoncé une autre merveille : *Serpentino,* l'homme serpent... Il viendra, rassurez-vous, ainsi que *Jacky,* le phoque jongleur, dans un numéro incroyable, mais j'ai une nouvelle autrement importante à vous annoncer, et c'est à la fois pour moi un honneur et un très grand plaisir, un peu de patience, je vous en prie. Voyons vous, Monsieur, devinez... Allons, vous ne trouvez pas, naturellement ! Vous réclamez la seconde partie du programme, ah, oui... Voilà *Ludmilla,* la femme tronc, les danseurs argentins : *Les trois Cadonas,* ou bien encore *Billie* et *Max,* nos célèbres clowns dont vous avez déjà tant entendu conter les farces et les tours prestigieux, ou encore la belle écuyère *Laurencia*...

« Tout cela n'est rien, *rien* vous m'entendez, Mesdames et Messieurs, à côté de la surprise que vous a préparée notre Directeur, qui n'a reculé devant aucun sacrifice pour vous donner la primeur d'un numéro sensa-

tionnel, une attraction comme nul n'en a jamais vue, une révélation... Plus que tout ce que les mots peuvent le décrire, plus que l'esprit peut le concevoir, il faut l'avoir contemplé pour penser que cela existe, et encore vous ne pourrez l'évoquer sans ressentir comme moi une minute d'angoisse; moi, qui les ai vu travailler dans une harmonie parfaite je puis vous affirmer que c'est la merveille des merveilles, ce numéro que nous vous présentons ce soir : *Les Sept Colpatroz,* oui, Mesdames et Messieurs, les équilibristes uniques au monde, exécutant ce qui n'a pas encore été réalisé, pour la première fois ce soir, le gracieux, le magnifique, l'émouvant quadruple saut périlleux nommé le *Saut de la Mort.*

« *Les Sept Colpatroz* pourront être copiés, plagiés, jamais égalés... Ce sera une représentation dont on reparlera longtemps et que vous pouvez, que vous devez voir, car à titre de publicité, et pour les quelques jours seulement où nous restons dans votre bonne ville, notre Directeur a consenti en votre faveur à baisser le prix de toutes ses places. C'est donc une occasion unique qui s'offre à vous.

« Entrez, entrez, Mesdames et Messieurs, le spectacle commence tout de suite, ne manquez pas le grand gala du Cirque Stéphani que vous ne reverrez plus à ces prix raison-

nables, non, je dirai dérisoire pour un spectacle aussi prodigieux, aussi copieux que celui que nous vous préparons et entièrement inédit... »

Et il recommença son boniment de sa voix aigrelette et cependant perçante qui réussissait à attirer les badauds curieux aussi bien de le contempler que de l'écouter.

En effet, celui qui débitait comme un moulin à paroles toutes ces phrases dont il avait la grande habitude, avait un aspect qui correspondait tout à fait à son difficile emploi de bonimenteur. Il y mettait toute sa verve, sa gaîté, son entrain et... son métier.

Rondelet et alerte, il était vêtu à peu près comme un clown, d'un vaste pantalon et d'une longue veste à carreaux jaunes et rouges; sa bonne grosse figure poudrée de blanc et surmontée d'une perruque rousse était ornée plutôt que coiffée d'un petit chapeau en forme de cône d'un effet comique certain. Une cravate minuscule d'un bleu voyant détonnait à souhait sur un plastron en carton blanc.

Comment ne pas être attiré puis retenu par cet étrange petit bonhomme qui se donnait toutes les peines du monde pour convaincre les auditeurs sceptiques et qui y parvenait; n'avait-il pas, en accomplissant cette besogne ingrate, un grand mérite ?...

C'était la première fois que le célèbre Cirque Stéphani établissait sa tente dans cette ville paisible mais riche, de province.

Rien n'avait été épargné pour faire le maximum de recette; avec tous les raffinements d'une réclame tapageuse à souhait, la direction avait cherché à attirer l'attention sur son programme sensationnel. Et elle y avait réussi.

Trois jours auparavant, une caravane d'éléphants et de chameaux avait traversé les rues accueillie avec surprise par les habitants; les animaux portaient de grandes pancartes annonçant l'arrivée du fameux Cirque.. Puis, des hommes-sandwichs juchés sur d'énormes bicyclettes et tenant des panneaux-réclame, étaient venus faire des pitreries à la grande joie des gamins de la ville.

Et enfin, le Cirque lui-même arriva.

. . . . . .

M. Stéphani était un homme énergique, ayant le type d'un vrai méridional, brun, le teint bronzé et des dents éclatantes; ses énormes moustaches, d'un beau noir surprenant, faisaient l'admiration de ceux qui ignoraient que chaque matin, méticuleusement, M. Stéphani se les teignaient avec une petite brosse spécialement choisie à cet effet...

De large corpulence, assez grand, cet énergique directeur maintenait un ordre parfait

entre tous ses pensionnaires, ne dédaignant pas parfois d'employer la force que lui conféraient sa haute stature et ses muscles solides.

On aurait pu le prendre pour un Corse, un Italien ou un Espagnol mais le pays natal du beau Michaël ou plutôt Michka, comme l'appelait sa femme Ilka, était la Hongrie.

La même race se lisait d'ailleurs sur les traits de cette femme, jolie encore, malgré son âge avancé et la graisse qui l'envahissait.

D'abord très sympathique, elle suivait son mari dans tous ses déplacements et l'aidait de son mieux ; fidèle compagne de ce dernier qui reconnaissait bien mal cette affection et ce dévouement, car il aimait sa liberté et ne détestait pas de temps à autre de voltiger.

Donc Mme Ilka remplissait les fonctions de soi-disant secrétaire, s'occupant des rapports commerciaux avec les municipalités des villes où l'on s'installait, de la comptabilité, tenant la caisse et veillant à ce que la publicité soit bien faite. Le personnel du Cirque étant assez nombreux il fallait certes une grande mémoire et des facultés d'adaptation et de compréhension pour tout mener à bien sans défaillance.

Le clou du Cirque Stéphani était le numéro des *Sept Colpatroz* ainsi que l'annonceur le laissait entendre, et c'était justice.

Le septuor était composé de quatre frères

et de trois sœurs qui s'entendaient parfaitement. Ils formaient un clan à part, se promenant toujours ensemble, sans admettre qu'un camarade ou un étranger, le travail terminé, les approchât. C'était leur droit le plus absolu, et c'est peut-être cette cohésion qui leur donnait une force extraordinaire, une puissance d'attraction formidable, une magnifique assurance.

L'aîné était Jan, un grand et bel homme de trente-six ans, très brun, bien musclé et admirablement proportionné au port d'athlète ; son cadet, de deux ans plus jeune, se nommait Stachek et lui ressemblait étonnamment aussi bien dans le physique que par ses manières un peu froides et sa démarche décidée et souple. Ensuite venait encore un garçon, plus jeune, plus timide répondant au prénom de Mietchyslaw adouci par ses aînés en Micio...

Par ordre d'âge ensuite, une jeune femme, nommée Miarka, brune, au teint mat, et d'une beauté médiocre et quelconque; elle était suivie par son quatrième frère, un autre beau garçon qui s'appelait Rodolphe, le plus jeune.

Enfin une autre sœur répondant au doux nom de Juanna et la dernière portant le beau prénom de Marya.

A l'exception de Miarka les deux autres sœurs étaient très belles, différentes, étranges, racées... Mais Marya, la plus jeune rempor-

tait tous les suffrages, curieusement blonde, au teint d'une blancheur étonnante, aux yeux noirs contrastant avec l'ensemble de ses traits, elle attirait, charmait, retenait l'attention du plus indifférent.

Si l'on demandait à l'un des *Sept Colpatroz* de quel pays ils venaient, il s'enfermait dans un silence obstiné.

Leur nom était-il vraiment le leur ou bien seulement un pseudonyme sous lequel ils travaillaient avec tant de foi et d'ardeur ?... Nul n'aurait pu le dire.

Malgré qu'ils cachassent soigneusement leurs origines on avait fini par savoir, et on le répétait, qu'ils étaient des tziganes habitant sur le territoire de la Pologne avant de faire partie de la troupe de M. Stéphani qui lui, s'inquiétait peu de ces détails de famille, du moment que l'on faisait du bon travail.

. . . . . .

Consciencieusement les *Colpatroz* accomplissaient leur tâche, et le succès leur suffisait en dehors de la satisfaction qu'ils éprouvaient à se compléter les uns les autres...

Dans chaque représentation chacun des sept savait fort bien que le moindre faux pas, le geste maladroit quoique infime, pouvait compromettre leur équilibre et entraîner une chute mortelle ; et chaque soir ils risquaient leur vie, souriants et confiants, sûrs

d'eux-mêmes. Evidemment ils s'entraînaient ainsi depuis des années et rien d'étonnant à ce qu'ils y aient gagné cette assurance qui faisait l'admiration de tous et en premier lieu de leur Directeur.

Les *Sept Colpatroz* juchés à une hauteur de quinze mètres environ, se mouvaient avec aisance, avec désinvolture, sur quatre trapèzes, puis s'élançaient pour exécuter un remarquable saut périlleux répété quatre fois, d'une plate-forme à l'autre. Saut mortel s'il en fut !

On pouvait dire sans exagération que ce numéro était unique.

Ce soir-là, un moment avant la représentation annoncée à grand renfort de publicité M. Stéphani se frottait les mains avec une évidente satisfaction.

Puis il se tourna vers le petit renfoncement qui servait de caisse et dans lequel l'imposante silhouette de sa femme se détachait, son corps plantureux le remplissant tout entier ; il s'approcha d'elle tandis qu'un sourire de contentement illuminait ses lèvres minces et faisait briller ses yeux :

— Alors, les affaires marchent, il paraît, ma douceur ? demanda-t-il d'une voix enjouée.

— Mieux que jamais, Michka... Toutes les places sont louées, c'est inespéré, je crois que

pas plus que moi tu ne t'attendais à une réussite aussi rapide et complète dans ce coin où les habitants sont plutôt casaniers et grincheux...

— Certes non, reprit la voix suave du mari.

— Ce sera un succès retentissant.

— Tant mieux, tant mieux, roucoula le directeur de plus en plus content. A propos, excuse-moi ma chérie, il faut que j'aille m'habiller et me maquiller car le spectacle commence dans une demi-heure et je veux être prêt pour accueillir mes invités.

Sur ces mots, le Directeur quitta rapidement la caisse, et d'un pas allègre et même un peu fiévreux se dirigea vers l'entrée des artistes tandis que Mme Ilka le suivait du regard, haussant les épaules et poussant un profond soupir.

## II

### Marya

Michka fit claquer la porte derrière lui en pénétrant dans sa loge. La pièce qui se dénommait pompeusement ainsi consistait en quatre murs en bois provenant de vieilles caisses usagées, qui étaient recouvertes d'une toile de couleur indéfinie. Elle avait à peine cinq pas de longueur et trois de largeurs.

Une grande glace à moitié dépolie et rongée par l'humidité et le temps, se trouvait au-dessus d'une petite table appuyée à l'un des panneaux de bois, sur laquelle étaient placés les produits indispensables pour un maquillage complet.

Il y avait aussi une petite lampe que le Directeur alluma en entrant et donna une faible lumière. A un crochet, près de la porte, quelques cintres étaient accrochés sur lesquels

des vêtements reposaient, soigneusement suspendus.

Stéphani enleva son veston en sifflotant son air préféré qui était la marche de Radetzky, commença rapidement à se déshabiller restant en bras de chemise pour se préparer. Il se savonna énergiquement la figure, repassa son rasoir, et se fit la barbe. Plus son visage à la peau brune devenait lisse plus il paraissait satisfait.

Enfin cette opération délicate terminée, et après avoir passé sur son front et ses joues une crème délicatement parfumée, puis de la poudre de talc, il s'occupa de ses moustaches; assis devant la glace, il souriait à son image en les enduisant de noir d'un geste large, il les aplatit et les fixa en achevant de leur donner cet éclat dont il était si fier.

Puis il changea de costume, se mit en habit en apportant à sa toilette un raffinement méticuleux. Ses bijoux consistaient en une belle perle qui tenait son plastron, des boutons de manchettes assortis et surtout un énorme solitaire qu'il enfila à son petit doigt dont l'ongle était soigneusement fait.

Une fois prêt il se contempla de tous côtés, fier de la coupe impeccable de son habit qu'il portait avec élégance.

— Je représente encore pas mal, fit-il à mi-

voix joyeusement, et je comprends fort bien que les femmes soient folles de moi...

En murmurant ces paroles, il s'admirait comme une star qui se prépare à entrer en scène. Puis il saisit une petite brosse aux soies usées et enleva la poudre qui était tombée sur l'étoffe noire et se brossa consciencieusement de haut en bas. Prenant un flacon de parfum il en répandit quelques gouttes sur lui, et se disposa à sortir non sans avoir vérifié une dernière fois le pli de son pantalon ainsi que le revers de soie de son habit.

Mais il se ravisa aussitôt comme s'il s'apercevait qu'il oubliait une chose très importante. En effet, il savait fort bien qu'une décoration surtout si elle est grande et brillante souligne l'élégance du costume. Il se dirigea vers la table dont il ouvrit le tiroir.

Il trouva cet accessoire indispensable qu'il fixa artistement à sa boutonnière. Quelle était donc cette distinction qui complètait la toilette si étudiée de M. le Directeur ? Un connaisseur n'aurait certes pas pu le définir, mais peu importait à Michka. Il l'avait achetée pour une faible somme à un vieil antiquaire, dans les Balkans, et la portait à chaque soirée de gala.

Mettant son chapeau haut de forme légèrement incliné sur l'oreille droite et saisissant une cravache, il quitta sa loge.

Un véritable tohu-bohu régnait dans les coulisses, la séance allait commencer dans cinq minutes, et les artistes se précipitaient hâtivement. Le directeur fut salué respectueusement sur son passage par tous. Michka s'approcha du grand rideau qui masquait l'entrée principale de la piste et séparait ainsi les spectateurs des préparatifs fièvreux qui s'effectuaient de l'autre côté, et jeta un coup d'œil par un trou fait à cette intention.

Le cirque était plein à craquer, il ne restait pas une place vide, pas même un strapontin inoccupé. Déjà, quelques clowns effectuaient des cabrioles burlesques pour tromper l'attente impatiente du public et un rire communicatif leur répondait et les encourageait.

— Bon public, pensa M. Stéphani.

Puis il se retourna, daignant répondre aux artistes qui le suivaient des yeux par un signe de tête, et s'adressa à un personnage qui se trouvait derrière lui.

Le régisseur, car c'était lui, un petit homme à la peau ridée, au crâne complètement chauve, à l'aspect modeste, presque sournois ; ce secrétaire ou mieux, administrateur, se nommait Imre Kastan, Hongrois lui aussi, et gagnant péniblement sa vie en accomplissant cette tâche ingrate que M. le Directeur lui conflait.

— Alors, vieux tout est prêt, on commence bientôt j'espère ?... Pas de retard surtout.

— Chacun est à son poste, vous pouvez compter sur mon exactitude, répondit l'autre en évitant le regard de son patron.

En effet, cet être ratatiné avait toujours l'air d'un chien qui craint les coups de son maître. C'était un routinier sans volonté, sans ambitions, qui supportait les humiliations parce qu'il tremblait de perdre son unique gagne pain quotidien.

— Tant mieux répondit Michka. Laurencia est prête ?

— Oui, bien sûr, monsieur le Directeur, nous n'attendons plus que votre signal.

— Bon, alors on commence, dis aux musiciens d'attaquer, et vite... Imre disparut sans plus rien ajouter, et quelques instants après on ettendit les instruments que l'on accordait et un *Boum* vigoureux suivi d'une marche entraînante.

Le silence le plus complet lui succèda, deux valets levèrent le grand rideau devant les spectateurs attentifs, et bombant le torse, d'un pas décidé, un sourire d'orgueil sur les lèvres, M. Stéphani entra sur la piste.

C'était le moment, il ouvrait une des plus belles représentations de sa carrière. Levant son chapeau, il s'inclina longuement de tous côtés et d'une voix ferme commença :

— Mesdames, Messieurs, c'est avec la plus grande satisfaction pour ne pas dire, l'immense joie, que j'ai installé ma tente dans votre charmante ville, si hospitalière. Vous avez répondu à mon appel et je vous remercie de cet empressement à venir si nombreux contempler le spectacle entièrement renouvelé que je vous présente.

« Notre Cirque est trop renommé pour que je m'attarde à vous en énoncer les mérites : vous jugerez vous-mêmes dans quelques instants de la qualité des attraction uniques que j'ai rassemblées ici pour vous, grâce à une troupe d'élite entraînée et organisée dont l'éloge n'est plus à faire. Chacun a mis tout son cœur dans cette réalisation magnifique qui va se dérouler devant vos yeux. Pour ma part, le couronnement de tous mes efforts est que la Municipalité a daigné assister à cette représentation, fit-il en faisant un profond salut dans la direction de la loge de M. le Maire, et je crois pouvoir vous promettre, Mesdames et Messieurs que votre espoir ne sera pas déçu.

« Sans vouloir faire de grands discours, car le temps presse, je tenais à vous remercier en personne, d'être venus, et vous verrez que le Cirque Stéphani, vous offre un spectacle vraiment exceptionnel.

« J'ai donc l'honneur et le plaisir de vous

annoncer comme premier numéro l'entrée équestre de la célèbre écuyère Mlle Laurencia accompagnée de ses douze poneys.

Le directeur s'inclina à nouveau répondant à des applaudissements frénétiques qui secouait toute la salle, et se retira.

La musique reprit alors pour saluer le numéro dont il venait de parler qui déjà parcourait la piste.

L'exploit de Laurencia ne dépassait les réalisations classiques de ce genre ; elle fut cependant accueillie chaleureusement par un auditoire sympathique.

Puis ce fut au tour de *Billie et Max,* les deux clowns qui déchaînèrent l'hilarité générale avec leurs pitreries fantasques et savamment préparées sous forme de farces.

Avec *les Trois Cadonas,* les numéros de la première partie du programme se succédèrent dans un mouvement ininterrompu et sous une cascade de rires ou de cris d'enthousiasme.

Il n'y avait plus de doute, le public se montrait plus que satisfait et tout paraissait marcher pour le mieux.

Michka, laissant le soin à Imre de surveiller la suite des entrées des artistes suivants fit son tour dans les coulisses. Moins pressé à présent, il jetait un coup d'œil dans les loges, vers la ménagerie, donnant des ordres, accordant un conseil d'un air protecteur et

nonchalant. Il semblait tenir à remplir son rôle consciencieusement et chacun admirait son allure grave et pondérée.

N'avait-il pas raison de dire quelquefois qu'il était le père du Cirque et que tous ses employés étaient ses enfants sur lesquels il veillait avec attention, évitant d'être injuste envers eux.

Mais s'il marchait lentement en se donnant l'apparence digne d'un directeur soucieux de la bonne exécution de toutes choses, il cachait bien ses pensées, car son but était tout autre.

Ayant bientôt fait le tour de la tente, parmi la foule grouillante qui forme tous les rouages d'un tel établissement en marche, il cherchait quelqu'un des yeux, sans vouloir le montrer. Il voulait rencontrer celle dont son cœur de Don Juan était épris depuis peu, Marya, la plus jeunes des *Colpatroz*...

Parbleu, c'était une femme ! Il en avait croisé beaucoup dans sa carrière déjà longue, mais aucune ne lui avait semblé aussi ravissante, et belle et sensible... Depuis vingt ans jamais il n'avait admiré une ligne aussi pure, un corps parfait, de grands yeux noirs dégageant un charme, une attirance irrésistible qui l'avaient enjôlé.

Il se sentait triste lorsqu'il envisageait ses jours moroses avec Ilka à laquelle il était lié jusqu'à la fin de sa vie.

Ah, cette Marya, c'était tout à fait un autre fruit, mais il fallait se méfier avec ces tziganes, il les connaissait bien ceux de cette race fière et indépendante entre toutes; que de fois il avait eu à faire à des artistes, d'ailleurs remarquables, de ces pays lointains.

Mais quand même, Michka avait décidé de tenter sa chance, et tout en caressant agréablement sa moustache dans un geste machinal comme pour s'assurer de sa séduction masculine, il réfléchissait à ce qu'il allait faire vis-à-vis de l'élue de son cœur lorsqu'il la verrait.

Il foulait le sol d'un pas un peu impatient essayant de dissimuler la véritable raison de ce petit tour circulaire.

Et tout à coup, il s'arrêta et faillit pousser une exclamation de satisfaction ; là, près de la cage aux fauve, c'était bien elle qui, nonchalamment appuyée contre un pilier contemplait le tigre Sultan allongé sur le sol et qui semblait dormir.

C'était bien celle qu'il cherchait qui restait là, immobile, dans son vêtement collant de satin blanc qui lui descendait jusqu'aux chevilles, prête à entrer en piste.

Alors, ravi Michka s'approcha d'elle :

— Bonjour mademoiselle, fit-il en prenant sa voix la plus douce, et il souriait faiblement.

— Bonjour, monsieur le Directeur, dit-elle

en levant sur lui son lourd regard qui semblait une caresse.

— Hum, hum... Alors, tout va bien ?

— Oui, monsieur le Directeur, merci.

— Je vois que vous regardez Sultan, il vous plaît n'est-ce pas ?... C'est une belle bête.

— Oh, oui !

— Mais féroce, très féroce... Il faut s'en méfier.

Elle le considéra plus attentivement, en tronçant les sourcils dans une petite moue comme si elle ne comprenait pas ce qu'il voulait insinuer et ou il allait en venir.

Il se fit une pause pendant laquelle M. Stéphani dévora des yeux cette belle créature, objet de toutes ses pensées.

— Quelle belle fille, pensa-t-il, sacrebleu ça en vaut la peine !

Il continua donc en élevant peu à peu la voix :

— Je voulais vous dire quelque chose... Vous savez que je m'occupe beaucoup de mon personnel et j'aime à savoir que chacun est content. C'est pourquoi comme vous avez pu le constater aucun détail ne m'échappe, rien ne reste dans l'ombre... Que voulez-vous c'est dans ma nature, je ne demande qu'à être agréable à tous et j'ai cru comprendre que vous vous intéressiez aux tigres.

Elle rougit de plaisir :

— Vous avez vu cela ?

— Oui, naturellement et de fait je conçois que le dressage puisse vous plaire, quoique cela représente un travail de patience et ne soit pas toujours facile, mais l'on n'obtient rien sans peine... Et si vous réussissez la satisfaction en est d'autant plus méritée, la gloire devient plus éclatante !... Songez donc, dompter ces bêtes altières, se faire obéir d'elles quelle attraction... Evidemment cela ne va pas sans riques mais vous en courez un chaque soir, et puis pensez qu'il n'existe que deux femmes qui réalisent cette prouesse dans le monde entier.

Elle l'écoutait attentivement non sans un certain étonnement de cette amabilité soudaine. Lui s'arrêta pour donner à ses paroles plus d'importance, puis après un court silence :

« Je crois même que vous auriez plus de succès avec cela que dans le numéro où votre rôle est en somme assez restreint. J'aimerais vous voir accomplir un travail plus personnel, et celui-ci vous conviendrait parfaitement, ne pensez-vous pas ?

Les yeux de Marya brillaient comme des braises, Michka avait en effet deviné son plus cher désir, elle dit timidement :

— Serait-il possible vraiment de ?...

— Pourquoi pas ?... Tout est faisable et je

suis sûr que Carlo, le dompteur se réjouira si je lui amène une élève telle que vous.

— Oh, ça serait chic, fit-elle, mais...

— Mais...

— J'ai bien peur de...

— Quoi donc ?

— Mes sœurs et mes frères, que diront-ils ?... Il ne me permettront jamais.

— Çà dépend... Il faut savoir arranger les choses, je me sens capable de les fléchir si vous vous décidez.

— Vous feriez cela, pour moi ?

— Mais oui. Tenez, venez donc quelques instants dans mon bureau, nous parlerons plus tranquillement.

Elle jeta un regard craintif autour d'elle, et hésita :

— C'est que..

— Venez, insista-t-il, je vais vous expliquer. Nous avons largement le temps, votre numéro ne passe qu'après l'entr'acte, ce qui nous donne une demi-heure.

Elle ne se décidait pas, semblant réfléchir, puis, lorsque le directeur fit mine de s'en aller elle le suivit de loin, à petits pas, sans bruit se retournant à chaque instant pour voir si elle n'était pas épiée, avec la souplesse qui la caractérisait, telle une chatte.

Lui savourait déjà sa victoire, satisfait de l'avoir si facilement convaincue.

Ils arrivèrent ainsi devant le bureau directorial dont Michka ouvrit la porte d'un geste large, puis attendit que la jeune fille l'ait rejoint et lui fit signe d'entrer :

— N'ayez aucune crainte, personne ne nous a vus.

Elle ne semblait pas encore très rassurée mais s'avança cependant dans cette pièce qui n'avait rien de plus que la loge où s'habillait M. le Directeur. Ce bureau qui finissait en triangle, à l'une des extrémités de la tente, n'avait aucun confort; au milieu, juste un secrétaire entouré de trois chaises reposant sur un tapis usagé, et dans un coin une petite armoire où l'on rangeait les papiers importants, les engagements d'artistes, etc...

— Alors, ma petite Marya, fit-il sur un ton enjoué et dans un sourire qui laissait voir ses dents éclatantes dans leur blancheur, vous voudriez devenir dompteuse ?... Voilà qui me plaît. Et croyez-moi, vous avez de la chance, car je vous y aiderai.

— Vous êtes très aimable, Monsieur le Directeur.

— Passons, passons... Allons, vous êtes bien tombée ici, j'exaucerai votre désir, et parlerai à Carlo ainsi que nous en avons convenu, puis lorsque nous aurons décidé au mieux, je me chargerai de convaincre votre

famille qui vous fait si peur. Ainsi tout s'arrangera pour vous, j'en suis persuadé.

M. Stéphani se frottait les mains.

— Comment vous remercier, vraiment, vous êtes gentil, monsieur le Directeur, c'est un grand plaisir pour moi.

— Bien, bien... C'est vrai, je le suis, ainsi que vous vous plaisez à le dire, fit-il. Tenez, je vous vois déjà sur les affiches de la métropole avec ces mots : « Marya, la grande dompteuse de tigres ».

« Quel beau nom vous avez, mon enfant!... Donc vous trouvez que je suis gentil... Très content que vous pensiez ceci de moi... J'espère qu'en retour vous le serez aussi avec moi.

Les yeux de la jeune fille s'écarquillèrent.

« Vous êtes belle, Marya, très belle, je dirai même presque trop et c'est dommage pour ce métier-là... Une femme qui possède un tel pouvoir de séduction peut faire une toute autre carrière et acquérir une place enviée.

Elle ne semblait toujours pas comprendre. M. Stéphani croyant atteindre son but, continua :

« Pourquoi vous cacherais-je plus longtemps ma pensée, Marya ? J'éprouve pour vous un sentiment... Oh, je ne parle pas de l'amour, non... ce serait ridicule puisque je

pourrais être votre père... A mon âge je n'ai pas d'illusions, mais enfin il existe un autre sentiment qui... Une attirance, un charme qui comptent et...

Il ne put poursuivre sa phrase car la porte s'ouvrit soudain cédant à une poussée brusque et quelqu'un pénétra résolument dans le bureau.

C'était Jan, dont le visage d'une pâleur mortelle et les yeux lançant des éclairs, dénotaient une fureur étrange, une révolte contenue.

Le Directeur et la jeune fille étaient aussi stupéfaits l'un que l'autre de cette irruption inattendue.

Quant au tzigane, il restait là, figé, comme s'il se demandait sur lequel des deux il passerait sa colère. Les poings fermés et prêts à attaquer avec un mauvais regard plein de menaces, il s'adressa brutalement à sa sœur qui tremblait devant lui :

— Que fais-tu là ? dit-il enfin. Veux-tu ficher le camp d'ici, et vite.

La jeune fille épouvantée quitta la pièce en courant.

Michka, plus étonné qu'apeuré par cette apparition soudaine ne perdit pas contenance :

— Vous allez fort, Jan, vous ferez bien de modérer vos élans à l'avenir.

— Peu importe, je n'ai pas besoin de vos ordres, je vous demande de respecter ma sœur.

— Que le diable vous emporte, pourquoi vous mêlez-vous d'affaires qui ne vous regardent nullement ?

L'autre s'approcha de lui dans une attitude de plus en plus menaçante, il fut bientôt si près que le propriétaire du cirque sentit l'haleine de l'équilibriste.

Jan articula en scandant les syllabes :

— Ecoutez Directeur, Marya n'est pas pour vous et je pense que vous le comprenez. Elle est trop pure pour répondre à vos intentions ignobles, et désormais je vous surveillerai.

— J'ai d'autres occupations que de vous écouter, cela suffit, sortez.

— Nous nous retrouverons, vous me paierez ça ; mais sachez que si vous recommencez à poursuivre ma sœur de vos assiduités, je vous tuerai.

« C'est juré, vous m'entendez, je ne vous le redirai pas deux fois, vous voilà prévenu, je vous tuerai comme un homme de votre espèce le mérite...

## III

### Le Saut de la Mort

Stéphani, bien que Hongrois, était le descendant de tribus de race asiatique qui avaient au cours des siècles mêlé leur sang à celui d'autres peuples dont la violence ne connaissait parfois pas de bornes.

C'est pourquoi il vit rouge pendant quelques instants. Une rage indescriptible l'animait et crispait ses traits dans une expression de haine mortelle pour l'aîné des *Colpatroz* qui se tenait comme figé devant lui, ne laissant voir aucune de ses réactions.

Michka fit le tour de la pièce, cherchant une arme pour se défendre et au besoin pour attaquer, infliger ainsi à son ennemi un châtiment expéditif. Ses yeux se dirigèrent vers la cravache dont il ne se séparait jamais et qu'il avait déposée sur la table en arrivant, il s'en empara avec brutalité et fit avec

quelques moulinets, cinglant l'air comme s'il allait corriger son adversaire tel un chien. Celui-ci ne broncha pas tandis que son directeur s'avançait résolument faisant mine de calculer afin de porter un coup fatal et décisif.

Alors seulement, très calmement, l'équilibriste porta sa main à sa poche droite et prit une position de défense telle que l'on aurait cru qu'il allait tirer, car sans aucun doute, il tenait un revolver.

Stéphani avançait toujours vers lui mais, leur regard se croisant, il changea brusquement d'attitude, obéissant à on ne sait quelle pensée. S'arrêtant et semblant faire un grand effort de volonté pour rester maître de lui-même, il laissa retomber la cravache qu'il brandissait l'instant auparavant dans la direction du jeune homme, s'assénant un formidable coup sur sa jambe qui le fit lui-même sursauter de douleur. Ainsi non seulement il ne se vengeait pas, mais encore passait toute sa rage contenue sur sa propre personne sous le regard impassible et plutôt ironique du tzigane. Et en même temps, il avait changé d'attitude du tout au tout.

Rejetant la cravache avec un geste négligeant, de dédain semblait-il, il se posta en face de Jan et se mit à rire mais ce rire n'était pas naturel et sonnait faux.

— Allons, fit-il tandis que sa mâle figure reprenait son expression habituelle, nous sommes tous les deux fous, qu'est-ce que cela signifie de vouloir se battre pour de telles vétilles, nous sommes l'un et l'autre dans l'erreur je crois, et il serait vraiment désastreux de gâcher pour une futilité ou un malentendu une soirée comme celle-ci; représentation de gala s'il en fut où nous avons tout intérêt, il me semble, à nous entendre mieux que jamais ? Vous êtes de mon avis ?...

Comme l'autre ne bougeait toujours pas et le considérait sans aménité, il reprit :

— Je m'excuse si j'ai pu vous paraître emporté, vous ne savez pas ce qui s'est passé et restez persuadé que j'ai mal agi. C'est faux et je vais vous expliquer la vérité. Vous pouvez être persuadé, mon ami, que je n'avais aucune arrière-pensée, je vous l'assure.

D'un air sarcastique, Jan semblait douter et avoir hâte d'écourter l'entretien tout en tenant toujours sa main droite dans son vêtement de satin, cependant que M. Stéphani s'efforçait de le convaincre :

— Voilà, je ne voulais faire à Marya que du bien, elle me faisait part de son grand désir de devenir dompteuse de fauves et je ne pouvais que l'y encourager. Elle m'a demandé de l'y aider en plaidant sa cause auprès de vous et je pense que le moment est

venu. Vous me comprendrez mieux et ceci soit dit entre nous mon vieux, je trouve cette idée assez originale, Marya se ferait à merveille à ce nouveau métier qu'elle aimerait plus que tout autre, tout au moins c'est mon impression... J'espère que vous n'y verrez pas d'inconvénient ?

Pas un muscle ne remua dans la face carrée du *Colpatroz,* mais de blanche elle était passée par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel pour devenir d'un rouge sombre, et ses lèvres se plissaient dans une expression de dégoût non déguisé :

— Marya ?... Dompteuse de tigres ?... Est-ce que vous parlez sérieusement ?... Vous, un homme de métier pourtant, paraissez ignorer les risques que nous lui imposerions... Vous voulez rire, mais moi je sais ce qu'il en coûte, je connais ça et je me permettrai d'aller à l'encontre de votre avis que vous me donnez un peu à la légère, il me semble, en vous répondant ceci : jamais, vous m'entendez, mes sœurs et mes frères ne pourront admettre une chose pareille, et ils auront parfaitement raison. Je suis sûr qu'ils penseront exactement comme moi sur ce point. Vous voilà fixé, Directeur.

Et le tzigane à l'intonation énergique fit mine de se retirer après cette déclaration, mais l'autre le retint :

— Réfléchissez, c'est une folie voyons !

— Je ne fais que mon devoir en essayant d'en éviter une plus grande.

— Laquelle ?

— Celle d'envoyer tôt ou tard Marya à une mort horrible...

— Vous exagérez... Pourtant si...

— J'ai dit mon dernier mot, jamais elle ne fera ce travail comme vous le proposez, tant que je vivrai, jamais ma sœur n'ira contre ma volonté, c'est pour son bien.

— Je n'ai que rarement rencontré un entêté comme vous, fit amèrement Michka, redevenu acerbe, les tziganes ont décidément une mentalité bien à part.

— Possible, rétorqua Jan en haussant les épaules impatienté, mais vous saurez que nous sommes un peuple honnête. Donc, Marya est trop sensible et bonne pour être destinée un jour ou l'autre à être déchiquetée par les tigres, elle m'est avant tout très chère et je n'autoriserai pas une bêtise pareille; ce qui me surprend, c'est que vous l'y ayez encouragée... D'ailleurs, la question ne se pose plus : elle doit rester aux côtés de sa famille.

— Votre décision est donc prise ? questionna une dernière fois Michka.

— Je n'ai qu'une parole, c'est dit... Et gare à vous si vous essayez encore de lui tourner la tête, cela pourrait vous coûter cher.

Sur ces mots, l'équilibriste se retourna et fit claquer la porte derrière lui en sortant, avec une telle force que toute la tente en fut ébranlée.

Ses pas s'éloignèrent battant le sol régulièrement. Un silence pesant suivit. M. Stéphani alluma une cigarette avec des gestes saccadés qui traduisaient l'agitation et la nervosité qu'il ressentait après cet échec et ces menaces. Il fouetta l'air de sa cravache qu'il avait reprise en mains et ne put retenir une exclamation :

— S...d !... tu me paieras cher cet affront ; une tête montée comme la tienne peut devenir dangereuse un jour ou l'autre et je ne tiens pas à risquer ma peau inutilement, même pour une femme de ta race, aussi belle soit-elle !!!

Il mâchonnait sa cigarette qui s'était éteinte et que dans sa colère il négligeait de rallumer. Après un temps, il reprit :

— Peut-être trouverai-je un autre moyen de me débarrasser de toi, si tu prétends t'obstiner...

* * *

Un formidable accord retentit et la musique s'arrêta tout à coup.

Stéphani venait d'entrer à nouveau sur la piste, annonçant :

*Les Sept Colpatroz*

Un observateur attentif aurait pu constater que le timbre du Directeur était légèrement altéré et qu'il avait perdu de son assurance du début, mais le public était trop heureux pour s'apercevoir de ce changement imperceptible de celui qui enchaînait déjà :

— C'est une réalisation comme vous n'en avez jamais vu et qui vous fera frémir et passer des minutes d'angoisse. *Les Sept Colpatroz* feront devant vous le quadruple Saut de la Mort, extrêmement dangereux, vous le savez, et qui est le fruit d'années de labeur et de mise au point. Je vous demande donc d'avoir l'amabilité d'observer le plus parfait silence pendant ces délicats exercices remplis d'embûches. Vous faciliterez ainsi l'exhibition des artistes célèbres qui attendent derrière le rideau. Je vous remercie d'avance et leur laisse la place : les voilà !

Il s'éloigna modestement après avoir adressé un rapide salut, tandis qu'un tonnerre d'applaudissements réunissait ses dernières paroles à l'entrée des contorsionnistes tant attendus.

L'entrée des quatre frères et des trois sœurs justifiait vraiment l'enthousiasme accueil que leur avait réservé les spectateurs. Tous les sept vêtus de satin blanc, en maillot collant, ils apparurent souriants sur la piste sous les feux de dix projecteurs de toutes

couleurs braqués dans leur direction, donnant à leurs costumes de curieux reflets allant d'un rose très tendre au violet en passant par le bleu et le jaune.

Après s'être présentés et sans aucune prétention, ils se mirent aussitôt au travail ; d'abord les trois sœurs montèrent au trapèze à l'aide d'une échelle de corde en montrant une agilité remarquable, dès lors tous les regards se dirigèrent avidement vers elles qui exécutèrent avec une tranquillité déconcertante des exercices extrêmement périlleux sans perdre de leur charme harmonieux.

Elles captèrent et retinrent l'attention de tous les spectateurs qui manifestèrent chaleureusement leur approbation lorsqu'elles redescendirent quelques instants après prestes et agiles, laissant la place aux jeunes gens qui n'avaient cessé de les suivre dans leurs moindres mouvements.

Car cela n'était qu'un prélude, le véritable numéro commençait à présent. Les quatre frères, juchés chacun sur un trapèze, suspendus à égale distance les uns des autres, se balancèrent lentement puis plus fort jusqu'à ce que l'élan fut tel qu'ils décrivent des cercles autour de la barre qui était solidement suspendue à des câbles énormes.

Ils tournèrent ainsi, prenant de la vitesse, si rapidement que bientôt les spectateurs ne

virent plus que quatre formes blanches qui évoluaient dans l'espace... Et dans le silence le plus complet souligné par l'angoisse qui se lisait dans tous les yeux braqués sur les équilibristes, un roulement de tambour annonça le moment sensationnel. Son importance n'échappait à personne d'ailleurs car les artistes couraient véritablement un grand risque.

Le quadruple Saut de la Mort consistait en ceci : les quatre hommes devaient s'élancer dans le vide à une grande hauteur, tourner plusieurs fois sur eux-mêmes pour retomber sur la plate-forme opposée à celle où ils se trouvaient précédemment...

Et un cri s'échappa à la fois de cent gorges de ceux qui étaient venus chercher là une sensation forte : les quatre *Colpatroz* sautaient... Et leurs sœurs en bas les regardaient émues.

Ils lâchèrent prise, tourbillonnèrent, et l'on vit indistinctement leur corps décrire des cercles tels de grands oiseaux fendant l'air, puis leurs formes blanches rejoignirent le trapèze visé... Trois d'entre eux se trouvèrent là sans peine, semblait-il, pour ceux qui immobiles les contemplaient. Mais le quatrième ne put s'accrocher au point d'appui qu'occupait un instant auparavant son vis-à-vis, et sans un cri il s'enfonça dans le vide,

passa comme une flèche au-dessus des gradins et avant que personne ait pu dire « ouf » alla s'écraser de l'autre côté de la tente, auprès d'un piquet qui retenait un de ces câbles auxquels sont accrochés les coins de la toile. En pleine vitesse, ne pouvant refréner l'élan donné, l'homme avait fait une lourde chute et on ne le voyait plus...

Alors une immense clameur éclata et s'amplifia dans les tribunes bondées, le désordre se fit car tous voulaient gagner la sortie obéissant à un sentiment de frayeur irraisonné; la panique fut telle qu'elle faillit dégénérer en bagarre. Les femmes affolées s'évanouissaient de peur, et les hommes criaient ou plutôt hurlaient, tous cherchaient à partir le plus vite possible ; ils ne savaient trop pourquoi puisqu'à présent l'accident était arrivé.

Malgré ce désordre indescriptible et croissant, les musiciens réagirent et tentèrent de sauver la situation, ils attaquèrent un morceau, ce qui jeta une détente salutaire parmi les fuyards et permit au Directeur d'entrer pour rassurer son public.

M. Stéphani se précipita donc, blanc comme un linge, dans l'enceinte, tandis que des valets emmenaient le corps du malheureux *Colpatroz* entouré de ses camarades accablés et anxieux.

— C'est un petit incident, cria-t-il à voix forte afin de se faire entendre, je vous en prie gardez votre sang-froid, reprenez vos places, je vous assure que cet accident sera sans gravité. La vie de l'artiste nest pas en danger.

Le public, déjà prêt à se retirer ne savait que faire et parut rasséréné par cette annonce. Quelques personnes étaient déjà parties mais les autres se rassirent, ne voyant plus d'inconvénient à rester puisqu'il ne s'agissait que d' « un petit incident »... Cela arrivait toujours au cirque et le Directeur, ayant repris peu à peu son calme, annonça :

— Nous recommencerons par *Carlo Calforza,* « le roi des dompteurs de tigres ».

La partie était gagnée lorsque des aides commencèrent à préparer les cages pour les fauves, le public paraissait impatient, et c'est dans une atmosphère relativement calme qu'un grand jeune homme brun, à la belle prestance, fit son entrée au son des trompettes et du tambour qui jouaient de plus belle.

Le torse nu, recouvert seulement d'une peau de tigre à la façon des gladiateurs, portant sur la tête un casque à la romaine, une cravache monstre à la main droite et de la main gauche tenant un lourd báton, il s'avança.

Le public semblait pris par cette nouvelle

attraction et paraissait déjà prêt à oublier ce qui s'était passé précédemment.

Et la représentation continua.

Cependant, dans le bureau du Directeur, un corps était étendu sur une civière, la figure pâle, décomposée, les yeux fermés, la bouche à demi-ouverte d'où s'écoulait un mince filet de sang; le mourant était entouré de sa famille en larmes.

Un homme d'un certain âge qui s'était occupé de l'examiner, se leva en hochant tristement la tête. C'était le médecin du cirque appelé en toute hâte.

Stphani qui se tenait près de lui sans mot dire, le prit à part et le questionna :

— Alors, docteur... Y a-t-il un espoir ?

— Non, fit l'autre doucement, il est perdu.

Le malheureux ouvrit les yeux une dernière fois et sans paraître voir les pleurs de ceux qui l'entouraient, ouvrit la bouche pour prononcer quelques mots. mais en vain.

Il parut étouffer. Haletant, il arriva à articuler un seul mot que l'on perçut difficilement : « Marya »... Puis il retomba et ne bougea plus.

Jan était mort...

## IV

### La haine de Carlo

La fin tragique de l'aîné des *Colpatroz* bouleversa du tout au tout l'existence de cette famille si unie auparavant. Le désespoir et la douleur immense des trois sœurs et de leurs frères faisaient peine à voir et semblaient insurmontables. De plus, la question même de leur pain quotidien se posait à présent puisque l'un d'eux manquait.

Malgré toutes les précautions prises par le Directeur pour étouffer cette nouvelle, elle se répandit quand même dans la ville portée par quelques langues bien informées et confirmée le lendemain par un journal local ; ainsi chacun fut vite au courant de la mort tragique de Jan, ce qui fut un sujet de conversation inépuisable.

Dès le matin qui suivit cet événement,

M. Stéphani convoqua les six artistes dans son bureau et leur tint ce langage :

— Mes chers amis, vous me voyez terriblement affecté du malheur qui vous accable si injustement, et je n'ai pas besoin de vous dire combien je partage votre profonde douleur. Jan était un des meilleurs parmi vous, un homme de cœur, d'un courage admirable, sur lequel on pouvait compter, et de plus un excellent artiste. C'est donc un être d'élite que nous perdons aujourd'hui et sa disparition me touche autant que vous, croyez-le bien. Elle nous met en présence d'un problème délicat, qu'il est pour moi de première nécessité de trancher, quoique cela me soit particulièrement pénible et très difficile. Hélas... Vous le savez aussi bien que moi, je suis dans un embarras bien cruel et cependant je voudrais tâcher de trouver une solution, d'arranger les choses au mieux de vos intérêts et de ceux de mon établissement. Une question se pose donc : que va devenir votre numéro dans lequel j'ai tant espéré et qui s'annonçait si bien? Le public le réclame aussi, je viens vous demander s'il y a un moyen de le continuer ? Consultez-vous et répondez en toute franchise, mes chers amis.

Sa figure reflétait une profonde tristesse parfaitement jouée, tandis qu'il tenait ce discours sur un ton pathétique à souhait et que

des larmes, larmes de crocodile mais d'un effet certain sur les autres, se montraient à ses paupières.

Les *Colpatroz* parurent fortement impressionnés autant par les paroles que par le ton du Directeur qu'ils croyaient sincère.

En réalité, Michka ne se moquait pas mal du cruel destin qui venait de frapper le septuor, et même il en concevait une certaine satisfaction inavouée. Jan, cet arrogant individu qu'il haïssait comme la peste, ne lui nuirait plus désormais et s'il avait le désir par contre, de conserver la collaboration des *Colpatroz* en usant de tous ses moyens de persuasion, c'est qu'il voulait rester en contact avec Marya. Il flairait, sans savoir pourquoi, qu'il approchait du but et tenait à ne pas la laisser partir... Marya devait lui appartenir !

Il était prêt pour elle à tous les sacrifices, voulant la conquérir même en courant un risque, résolu cependant à agir avec la plus grande circonspection, après l'exemple qui venait de lui prouver que les tziganes peuvent devenir dangereux.

Michka pensait sérieusement à tout cela en arpentant le couloir qui précédait son bureau, étant sorti pour laisser réfléchir les artistes sur la décision à prendre. Ceux-ci tinrent un véritable conseil de famille qui dura plus de

vingt minutes après lesquelles ils rappelèrent le Directeur qui s'empressa de rentrer en les questionnant du regard sans mot dire, un peu inquiet quand même de l'aboutissement de ce long conciliabule. Immédiatement ils l'informèrent qu'ils étaient désireux de continuer l'exhibition telle qu'elle avait été annoncée. Miarka, habituée à ces exercices dangereux en même temps que ses frères, remplacerait désormais Jan, faisant ainsi la quatrième dans le Saut de la Mort.

Stéphani fut très content que cette affaire se fut arrangée aussi promptement, et ne le cacha pas. Il les remercia donc et ils se retirèrent en silence.

En homme habitué à tirer parti de tout le Directeur s'empressa de donner des ordres précis à Imré afin qu'il fasse autour de l'attraction une publicité formidable pour attirer de nouveau la foule dans le cirque renommé.

Dès ce soir, les *Sept Colpatroz*, devenus désormais les *Six Colpatroz* reprendraient leur travail sensationnel.

* * *

Dans le wagon qu'elle dénommait orgueilleusement « sa voiture », et qui lui servait de studio, à côté duquel s'adjoignait une petite cuisine, Mme Ilka était allongée noncha-

lamment sur son divan, au début de l'après-midi, toute son imposante personne incrustée dans les coussins moelleux où elle s'enfonçait de plus en plus.

Elle était gravement occupée à se faire les ongles dont l'extrémité, recouverte d'un verni doré attirait tous les regards de ceux qui la voyaient. En soufflant comme un phoque, elle s'appliquait à cette tâche minutieuse et ne pouvait s'empêcher de s'arrêter de temps à autre pour admirer ses doigts grassouillets mais pas laids cependant, chargés de bagues comme ceux d'un maharadjah.

Ellle fut interrompue dans son occupation par l'apparition de son mari qui entra d'un air maussade et s'avança vers elle afin de la baiser sur le front.

— Bonjour, ma chère poupée ! fit-il. Je suis heureux de voir que tu te fais belle.

La Directrice poussa un profond soupir, comme si elle voulait dire que c'était peine perdue. Puis, rangeant dans leur coffret ses ustensiles de manucure, elle le ferma avec un petit bruit sec et regarda son époux qui s'était assis près d'elle.

— Eh bien, mon cher ami, demanda-t-elle affable, quelles nouvelles apportes-tu ?

Il lissa ses moustaches en haussant les épaules avec ennui.

—Rien que des embêtements, ma colombe et causés par la disparition de cet idiot-là.

— Quoi donc ?

— La police enquête, tout simplement, et voudrait savoir pour quelles raisons il a fait cette chute mortelle... Est-ce que je connais quelque chose à tout cela ?

— Tu te tourmentes d'avance.

— Pas du tout, deux inspecteurs sont venus ce matin, chez moi, et m'ont demandé à regarder le lieu de l'accident... Mais je sais que leur curiosité ne donnera aucun résultat...

— Comment étaient-ils ? fit Ilka qui semblait intéressée.

— L'un d'eux avait l'aspect d'un ballot, mais l'autre... Ah, celui-là, ce qu'il a pu m'agacer ! Il est méticuleux, tâtillon...

— C'est son métier.

— Ouais ! Pour un peu il m'aurait parlé comme à un chien, me regardant avec arrogance comme si j'étais le coupable... Pourtant c'est un accident, tout simplement un accident ridicule et inévitable, n'est-ce pas ma chérie ?

— Je l'espère, souffla de plus belle Mme Ilka, sans cela nous pourrions en supporter les conséquences... Mais ne t'en fais pas, mon amour, puisque tu as la conscience tranquille.

— Oui, mais tout ça m'embête... Rien que

des ennuis ! La vie n'est pas déjà assez compliquée ainsi. Tu comprends, un homme de mon importance a ses responsabilités.

— C'est ce que je disais.

— Alors, il est normal que je sois tourmenté à ce sujet ?

— Naturellement mais je suis persuadée que tout s'arrangera. Cependant c'est à cause de ça qu'un directeur de cirque de l'importance du nôtre doit avant tout faire attention à sa réputation, c'est la prudence même.

Stéphani leva les sourcils qui prirent une courbe presque comique, tandis qu'il interrogeait :

— Je ne comprends pas, que veux-tu dire ?

— Oh rien, pas grand chose... Seulement moi, à ta place, je flirterais moins avec cette fille qui s'appelle Marya. Cela ne t'apportera rien de bon, suis mon conseil.

Le Directeur devint rouge comme une tomate mûre, la tranquillité de sa femme lui portait sur les nerfs, il écumait :

— Je te défends de dire des bêtises pareilles, s'écria-t-il en haussant le ton de plus en plus, d'ailleurs premièrement ce n'est pas vrai, et deuxièmement si tu oses encore m'espionner tu verras ce qu'il t'en coûtera...

Elle continua, un tantinet ironique :

— Comme tu te montes tout de suite ! On ne peut pas discuter, tu es déjà hors de toi...

Quelles raisons as-tu pour t'agiter ainsi, aucune j'imagine... poursuivit-elle avec un faible sourire.

— Tu trouves qu'il n'y a pas de raisons ? hurla le directeur de plus en plus rageur, pas de raisons ... Il y a que j'en ai assez de tes scènes de jalousie, j'en ai par-dessus la tête. Il faut en finir. Certes, Marya est une jolie fille, un très très belle fille et qui sait... si je n'étais pas marié avec un tonneau comme toi...

— Tu l'avoues, mais hélas... tu es marié mon chéri ! répondit la Directrice toujours calme, et je te prie de ne pas oublier ça...

Ses derniers mots se perdirent dans un murmure car Stéphani, furieux comme un taureau à qui l'on aurait montré un tissu rouge, avait quitté la roulotte en faisant claquer la porte derrière lui avec une véhémence peu commune.

Mme Ilka hocha la tête, resta songeuse quelques instants, puis ouvrit son nécessaire, résignée semblait-il, et continua de limer ses ongles comme si rien ne s'était passé...

. . . . . .

Son numéro n'ayant pas reçu la veille, à la représentation de gala, le succès qu'il en espérait, Carlo Calforza résolut de faire une répétition dans l'après-midi sur la piste.

On dressa donc les grillages dans lequel Sul-

tan fut introduit en rugissant. C'était à cause de lui que le dompteur recommençait son travail une fois encore. Ce tigre de Bengale se montrait en effet depuis quelques temps un peu irascible sans qu'on puisse expliquer pourquoi.

Lorsqu'il bondit dans la cage où se trouvait le dompteur il y eut une minute d'angoisse. L'athlète se tenait debout, sa cravache de la main droite et devant lui, une chaise qui ne le quittait pas pendant le travail, soutenue par sa main gauche, il semblait attendre les réactions du fauve. Celui-ci lui aurait volontiers sauté à la gorge, mais cette immobilité feinte le déconcerta.

Le tigre battant de sa queue le sol qu'il flairait de son souffle chaud, sortant ses griffes, laissant apparaître ses crocs menaçants, guettait l'homme qui s'apprêtait à déjouer les menaces dont il l'entourait. Quel spectacle saisissant que de voir le grand et beau Carlo, muni seulement de sa cravache habituelle, s'avancer vers la bête féroce qui hurlait sauvagement et l'intimider en faisant claquer derrière lui la lanière de cuir.

Après une faible résistance, il eut le dessus sur son pensionnaire qui fut contraint de s'exécuter ; Carlo avec une audace inouïe, finit par dominer l'animal et obtenir enfin de lui ce qu'il voulait.

Lorsque le tigre eut obéît à plusieurs reprises pour son entière satisfaction, le dompteur dans sa peau de léopard, cette fois-ci, quitta l'enceinte avec un soupir et donna l'ordre d'emmener Sultan dans sa cage.

— Alors, il travaille bien maintenant, le petit Sultan ? demanda Stéphani qui avait assisté à cette démonstration émouvante... mais, de loin.

— Oui, répondit le dompteur assez froidement tandis qu'il essuyait la sueur qui perlait sur son front, je ne sais pas ce qu'il a mais depuis quelque temps il n'est plus le même.

— Peut-être lui faudrait-il une tigresse, objecta le Directeur. Les animaux ne sont-ils pas comme les hommes ?...

— Ce n'est pas ça, répliqua Carlo.

— Quoi donc ?

— Je l'ignore, mais j'arriverai bien par savoir ce qui manque à cette bête. Actuellement ses yeux sont d'une férocité inouïe et il ne ferait pas bon le laisser échapper. Surveillez-le de très près, croyez-moi Directeur.

— Sans doute, vous avez raison, il faut se méfier. Vous avez une grande autorité Carlo, je sais quels risques vous courez et vous vous tirez à merveille de votre tâche. Je sais aussi apprécier ce qui est bien fait. Vous avez du mérite.

— C'est moi qui l'ai choisi et j'aime mon métier.

— Je crois, c'est fort bien... Dites-moi, à propos, je voulais vous toucher deux mots d'une question susceptible de vous intéresser. Que diriez-vous, si je vous adjoignais une aide ?

— Comment cela ?

— Vous connaissez Marya, la plus jeune des *Colpatroz* ?

La mâle figure du dompteur se contracta dans une expression de haine mortelle, à ce point que le Directeur étonné, recula tout en le dévisageant sans parvenir à connaître le fond de sa pensée :

— Oui, je la connais, répliqua enfin l'autre, et également les siens.

— Très bien, fit Michka comme s'il ne s'était aperçu du changement qui s'était opéré en Carlo. C'est une ravissante fille qui aime beaucoup vos tigres. Entre nous n'y aurait-il pas un moyen que vous la preniez avec vous ? Vous en feriez une dompteuse hors ligne si vous vous en donniez la peine...

Carlo éclata d'un rire forcé.

— Vous plaisantez, Directeur, Marya dompteuse ?... Non, sans blague, c'est une farce.

— Pas du tout, pourquoi ?... demanda Sté-

phani qui ne comprenait pas, y a-t-il un obstacle ?

— Oui, un très grand.

— Alors, dites... Expliquez-vous.

— Je ne le veux pas, répondit brutalement le dompteur. Dorénavant, laissez-moi en paix avec ces tziganes de malheur. Ils méritent tous la mort la plus affreuse qui soit au monde et ne valent même pas la corde pour les pendre.

Le Directeur le considérait avec une surprise de plus en plus accusée. Que signifiait ce flot de paroles et cette animosité qu'il ne soupçonnait pas entre camarades ? Il fallait qu'il lui donne les raisons de l'inimitié qui régnait entr'eux. Ordinairement Carlo était calme et aujourd'hui, il s'emportait de telle sorte que Stéphani ne l'avait jamais vu ainsi.

— Alors la mort de Jan ne vous a pas touché ?

— Non ! Et cela m'étonnerait qu'il ne soit pas suivi de toute sa famille à bref délai, ou je me trompe fort, ou ils mourront tous... Je les maudis.

Il avait martelé ces mots avec force, une étrange lueur dans ses yeux. Puis, tournant le dos à son patron, il s'éloigna d'un pas rapide.

## V

### Une mort mysterieuse

M. Bardet était le véritable type du bon provençal, rondelet, petit, au ventre rebondi, sur lequel il arborait avec une fierté non dissimulée, une grosse chaîne de montre en or, lourde à souhait et qu'il caressait de temps à autre soit pour s'assurer qu'elle ne s'était pas volatilisée, soit pour attirer l'attention dessus.

Il était toujours vêtu de la même manière, un pardesuus dont le col en velours était la plupart du temps relevé peu élégamment, un melon un peu courbé sur sa tête qui lui permettait de cacher ses pensées. M. Bardet possédait en outre une magnifique canne en bambou qui complètait son accoutrement très personnel.

Son allure un peu excentrique contrastait avec son visage, qui orné d'une petite moustache, paraissait dépourvue d'expression pour ne pas dire un peu stupide.

Il marchait à petits pas comme s'il les limitait au strict nécessaire, et pas loquace, surtout avec ceux qu'il voyait pour la première fois, laissait tomber la conversation négligemment.

Tout cela faisait que ses manières le rendaient comparable à un comptable ou un voyageur de commerce plutôt qu'à un inspecteur de police.

Car M. Firmin Bardet appartenait à cette noble institution qu'est la police dont il était un des inspecteurs les plus considérés.

Le lendemain de l'accident de Jan, il avait fait son apparition parmi les familiers du cirque et à partir de ce moment on pouvait le rencontrer partout où il n'avait pas de raisons d'être.

A n'importe quelle heure de la journée, et tard le soir, soit dans les coulisses, dans les loges, sur la piste considérant avec attention les préparatifs pour la représentation, ou bien arpentant de son petit pas égal le couloir qui menait au bureau directorial, le policier indéchiffrable était constamment présent.

Séphani aurait donné cher pour se débarrasser de cet importun et pestait dans son dos lorsqu'il tombait sur lui, ce qui arrivait assez souvent ; mais, il avait, comme tous les gens qui ont reçu une certaine éducation,

la plus grande peur de ces personnages autoritaires. Il se taisait tout en maudissant en lui-même cette curiosité intempestive. Force lui fut donc de laisser Firmin agir à sa guise dans son établissement où bientôt il fut connu de tous.

Sans perdre son temps en des bavardages, dont il avait horreur, M. Bardet montra un vif intérêt pour le trapèze sur lequel Jan avait sauté pour la dernière fois, et s'intéressa longuement à tout ce qui servait aux *Colpatroz* pour l'exécution de leur numéro, échelles, câbles, etc. Il passait des heures accroupi comme un chien sur la piste, semblant en proie à des réflexions, à des calculs incompréhensibles pour son entourage ; les clowns le virent même une fois, tandis qu'ils s'exerçaient devant lui, essayer de grimper sur le trapèze, ce qui les plongea dans la plus complète stupéfaction.

Ce petit homme, avec son inséparable canne, excita naturellement la curiosité de tous les employés et artistes du cirque. Certains d'entr'eux, les plus audacieux, espérant savoir quelque chose de nouveau, se risquèrent à le questionner poliment. Mais ils n'obtinrent de lui aucun renseignement, car il resta muet, se contentant de hocher la tête et de hausser les épaules avec une comique gravité.

Alors, déçus, ils laissaient l'inspecteur continuer ses ténébreuses investigations : c'était exactement ce qu'il voulait.

L'après-midi qui suivit la soirée tragique, fut agitée par une animation inhabituelle en prévision de la soirée de gala que devait être la seconde représentation.

Miarka s'était exercée une grande partie du temps, à faire le Saut de la Mort avec ses trois frères, bien protégée en cas de défaillance possible par un filet. Mais l'équilibriste, rompue à son métier, retrouva assez vite les mouvements et arriva à des résultats satisfaisants, surprenants même chez une femme.

Après cette répétition minutieuse les *Colpatroz* parurent rassurés quant à l'exécution de leur périlleuse performance et félicitèrent leur sœur si courageuse.

Stéphani, qui ne manquait pas d'assister à cette importance mise au point se montra également très content. — Ainsi, les *Sept Colpatroz* continueront leur exploit, et les caisses se rempliront au même rythme qu'auparavant, — car il devait bien s'avouer que sans eux il courait à un échec lamentable ; de Jan, il s'en moquait, puisque les autres étaient capables de le remplacer.

Le travail assuré, il s'occupa ensuite de ses affaires personnelles auxquelles, il avait mûrement réfléchi.

Quand les tziganes s'éloignèrent pour aller s'habiller, regagnant leur loge respective, il guetta Marya et trouva le moyen de l'arrêter sans que les autres s'en aperçoivent.

— J'ai à vous parler.

Elle s'immobilisa comme à regret ,avec une expression de crainte mêlée de méfiance :

— De quoi sagit-il ?

— Vous savez bien... Jai fait le projet de m'occuper de votre bonheur, vous m'intéressez et je n'ai pas oublié ce dont nous avons discuté hier, vous vous souvenez... Cette fameuse affaire de tigres.

— ... ?

— Oui. Il y a du nouveau. J'ai parlé avec Carlo et il me faudrait un éclaircissement de votre part.

— Comment cela ?

Michka se gratta la gorge comme pour s'éclaircir la voix qui n'en ressentait nul besoin, mais pour se donner une contenance, et reprit un peu embarrassé :

— C'est assez délicat. Pour dire vrai, il ne veut rien entendre et s'est montré assez décourageant.

— Pouvez-vous m'expliquer à quel point de vue ?

— Oui, c'est précisément parce que je dois vous prévenir, voilà : j'ai l'impression très nette que ce gaillard ne vous aime guère.

Pour quelles raisons ? Vous devez le savoir mieux que moi... Avez-vous eu une discussion avec lui ?...

Ses traits montrèrent la plus complète stupéfaction tandis que Marya répliquait :

— Avec Carlo, le dompteur ?... Vous m'étonnez, jamais je n'ai échangé la moindre parole avec lui. Il est d'abord assez froid et de mon côté je ne me lie pas facilement.

— Alors, je n'y comprends rien, je pensais tirer cette affaire au clair, mais ne vous inquiétez pas, je ferais tout mon possible pour arranger les choses et soyez assurée que je mettrai tout en œuvre pour vous être agréable Vous pouvez compter sur moi.

— Je vous remercie sincèrement, Directeur, répondit-elle d'une voix presque inintelligible en effectuant un mouvement de retraite.

Il la retint :

— Un instant encore, vous avez le temps, vous ne passez que dans une bone heure...

Le regard noir le dévisagea fixement.

— Ecoutez Marya, continua-t-il après avoir inspecté avec circonspection les alentours, mais il se tenait avec elle dans un recoin assez sombre et ne pouvait être vu de personne.

C'est donc à moitié rassuré qu'il enchaîna:

— Ecoutez, j'ai beaucoup réfléchi, ces temps derniers, à votre avenir, et j'ai décidé

de vous aider utilement. A mon avis, votre famille ne s'occupe pas assez de vous.

Elle voulut l'interrompre.

— Laissez, oui... Je sais ce que vous allez me répondre... Mais, ce n'est pas cela. Pourquoi faire ce dur métier d'équilibriste, surtout en second plan, et courir chaque soir des dangers, alors que vous pourriez prétendre à une vie tout autre, qui certainement vous tente... Une vie de luxe, avec des toilettes et des hommages, celle que vous méritez Marya, qui est la seule digne de votre beauté et dont toutes les jolies femmes rêvent plus d'une fois...

— Je ne comprends pas.

Fermement elle avait prononcé cette phrase. Chaque parole semblait provoquer chez l'artiste un étonnement grandissant et elle ne paraissait vraiment pas du tout comprendre ce qu'il insinuait, sincèrement surprise semblait-il.

— Mon Dieu comme vous êtes naïve, ricana-t-il légèrement impatienté, ah, vraiment vous me faites la vie dure ! Voyons, reprenons notre plan avec les fauves, il n'était pas mal et si vous êtes toujours dans les mêmes dispositions nous arriverons certainement à nous entendre. Cependant si je vous facilite la préparation à cette tâche ardue il vous faudra travailler beaucoup avec acharnement et

persévérance et ne pas avoir froid aux yeux.

Rien ne trahissait ses intentions tandis qu'elle l'écoutait en silence, il voulut donc la persuader de plus belle:

— Vous savez qu'un obstacle se dresse malheureusement, puisque nous ne devons pas compter sur Carlo ; vous ne pourrez donc pas apprendre ce métier, dans mon cirque, et je le regrette, mais nous pourrons tourner la difficulté. D'ailleurs ici, vos frères et sœurs n'admettraient pas une chose pareille. De plus, et c'est là ce que je voulais vous faire remarquer, j'ai l'impression que vous courez un grand danger.

— Lequel ?

— Je l'ignore, un simple pressentiment, mais j'y crois assez... Ce Carlo Calforza à fait preuve d'une telle haine à votre égard ainsi qu'à celui de votre famille que je ne puis m'empêcher de vous mettre en garde contre ses agissements ; surveillez-le et ne restez pas seule avec lui... Car entre nous le destin des autres n'est que secondaire pour moi, ce qui m'importe c'est le vôtre Marya. Vous, personnellement, je veux vous protéger. J'ai un grand sentiment pour vous, vous le savez. C'est pourquoi j'ai préparé un petit plan que je tiens à vous soumettre car c'est à mon avis, la meilleure solution qui soit. Voici : j'ai à

Paris, un ami qui est comme moi, directeur d'un grand cirque. Avec une recommandation de ma part, il vous accueillera chaleureusement. Ainsi je ne doute pas que votre désir de devenir dompteuse soit promptement réalisé, d'autant plus que je me charge de tous les frais... Cela dépend donc uniquement de vous, un mot et tout serait fait pour le mieux.

Il se tut, suspendu aux lèvres de la jeune fille dans un regard interrogateur, certain de l'effet de son petit discours puisqu'elle avait écouté cette alléchante proposition sans l'interrompre. Mais, a sa grande déconvenue, elle refusa :

— Cela n'est pas possible, Directeur.

— Pourquoi donc? bégaya-t-il.

— Parce que je ne quitterai jamais les miens.

— Mais c'est de la folie, vous feriez un tel sacrifice que vous regretteriez par la suite, croyez-moi. Vous devez songer d'abord à préparer votre vie.

Il la saisit alors avec émotion :

— Marya, réfléchissez, de grâce, vous ne savez pas ce que vous refusez, comment m'expliquer ?... Vous ne sentez donc pas que je vous aime...

Une expression de peur intense se lut sur le visage de la tzigane, qui tremblait :

— Laissez-moi... Laissez-moi, supplia-t-elle, oh !...

Devant un tel désarroi il hésita.

Au même instant, une détonation les fit sursauter tous les deux.

— Qu'est-ce que c'est encore ? demanda Stéphani d'une voix sourde tandis que son visage devenait pâle.

— Je... ne... sais... pas, sanglota la jeune fille, mais il me semble que le bruit venait de ce côté

Et elle indiquait une direction.

— Allons vite voir, fit Michka.

Et en moins de temps qu'il ne fallait pour l'écrire, ils se précipitèrent vers l'endroit d'où semblait venir la détonation. Ils se trouvèrent devant une porte entr'ouverte.

— C'est la loge de Stachek, s'écria Marya sur un ton désespéré, pourvu que ça ne soit pas là.

Le Directeur voulut alors la retenir par le bras mais elle se dégagea violemment et disparut dans la petite pièce.

On entendit un cri déchirant, puis des sanglots coupés de hoquets et de cris d'affolement, et juste au moment où Stéphani se décidait à entrer à son tour, la porte se rouvrit et la jeune fille réapparut.

Mais quel changement sur la figure de la malheureuse ! Elle n'était plus la même.

Les yeux hagards, écarquillés d'épouvante, avec une expression d'angoisse indescriptible, la bouche entr'ouverte laissant de temps en temps passer un son rauque et dénaturé, elle s'appuya contre la jointure du battant pour ne pas tomber.

— Alors, qu'y a-t-il ? demanda le Directeur en la secouant pour obtenir d'elle une réponse.

— Stachek est mort !

Et il eut juste le temps de tendre les bras pour recevoir Marya évanouie.

## VI

### L'ENQUETE DE M. BARDET

La révélation tellement surprenante de Marya ajoutée à son évanouissement prolongé avaient bouleversé le Directeur qui, pris d'épouvante, avait lui-même du mal à se tenir debout, prêt à défaillir à son tour. C'en était trop.

Si, comme il l'avait répété, la disparition de Jan le laissait complètement froid, la fin tragique d'un de ses frères pouvait avoir de graves conséquences et porter à son cirque un grand préjudice.

Que signifiait cette succession de drames dans son établissement, ce destin qui s'acharnait contre les tziganes ?

Brusquement, il se rappela les paroles que Carlo avait proférées avec une telle haine dans les yeux quand il affirmait péremptoi-

rement que toute la famille se suivrait à bref délai dans la mort...

Dans l'espace d'un éclair, il comprit que la tragédie ne faisait que commencer et que sa maison allait être le théâtre de faits mystérieux et terribles.

Pendant que toutes ces pensées l'assaillaient en même temps, son regard retomba sur la figure décomposée de la jeune fille qu'il tenait toujours dans ses bras. Il la considéra avec une intense compassion car sa respiration entrecoupée, trahissant un état nerveux et douloureux extrême, lui inspirait une réelle pitié.

Dans d'autres circonstances, comme il se serait réjoui de la sentir aussi près de lui, mais en cette minute si grave, il n'y songeait guère. Que faire ?.. Que faire ?... se demandait-il en vain.

Craignant un scandale si on les trouvait ensemble, il ne savait comment aller chercher du secours, quand il entendit tout à coup des pas hâtifs qui se rapprochaient.

Comme il s'apprêtait à soulever la jeune artiste afin de l'emmener dans un endroit où il put lui porter une aide plus efficace, il interrompit ce mouvement devant une apparition bien connue et opportune entre toutes. Devant lui se trouvait, en effet, le chapeau

melon et la face sans expression de M. Bardet.

Michka essaya donc de sauver la situation comme il le pouvait en tâchant de bredouiller :

— Aidez-moi, monsieur, cette femme s'est évanouie à la suite d'un grand malheur qui vient de la frapper une seconde fois.

Sans mot dire, l'inspecteur poussa la porte de la loge de Stachek et y pénétra en invitant d'un geste le Directeur à le suivre, accompagné de son fardeau qu'il dut soulever avant que de le déposer sur un divan. A peine furent-ils entrés que l'on put entendre des allées et venues dans le couloir car la détonation avait naturellement donné l'alarme et chacun se précipitait aux nouvelles.

Heureusement M. Bardet avait fermé soigneusement la porte derrière lui avant de s'approcher du cadavre devant lequel il se posta en s'appuyant sur sa canne de bambou.

Il le considéra d'abord, perplexe, un certain temps, puis se mit en devoir de relever des empreintes ou de trouver un indice quel qu'il soit auprès du malheureux qui avait rendu le dernier soupir.

Stéphani s'était affalé sur un coin du sofa sur lequel il avait déposé Marya, et qui avait gémi de ses vieux ressorts sous le poids des deux corps. Michka, la tête dans les mains,

ne quittait pas de vue l'enquêteur, absorbé dans sa tâche.

Que voyaient-ils en effet ?

Un homme, qui avait dû être assis sur la chaise où il était appuyé, le buste penché en avant, courbé en deux sur sa table de toilette. Stachek, car c'était lui, tenait encore de sa main droite un révolver.

Sans une parole qui trahisse son émotion, le détective examina avec toutes les précautions nécessaires le cadavre. C'était surtout la tête du tzigane qui semblait retenir le plus son attention, puis le revolver qu'il regarda longuement.

L'inspecteur se pencha d'abord sur la table, puis fit un pas en arrière, et se rapprocha insensiblement de Michka qui s'occupait tant bien que mal de ranimer la jeune fille toujours inerte.

— Un instant, Directeur, voulez-vous... commença-t-il de sa voix nasillarde, une question : où étiez-vous quand vous avez entendu le coup de feu ?

— A quelques mètres d'ici, avec cette jeune dame.

— Et vous vous êtes précipité tout de suite ici, car si je comprends bien, vous étiez arrivé là avant moi.

— Oui.

— Qui est rentré le premier dans cette pièce ?

— Mlle Marya.

— Vous en êtes sûr, c'est de toute importance.

— Absolument.

A ce moment la jeune fille ouvrit les yeux. Elle faisait vraiment peine à voir avec ses traits contractés par la douleur profonde qui l'étreignait depuis qu'elle avait fait l'horrible constatation dont elle se rappelait à présent; et, à cette pensée, elle ne put retenir ses larmes qui coulèrent abondamment.

C'était en vain que Stéphani, touché au plus profond de l'âme essayait de la consoler :

— Pauvre, pauvre Stachek... murmura t-elle.

Michka se retourna vers M. Bardet qui était toujours occupé à examiner le corps :

— Un suicide, inspecteur ? demanda-t-il. Pourtant, je n'aurais jamais cru une chose pareille de sa part ; un brave garçon qui, comme ses frères et sœurs, semblait gai et aimant la vie, ne donnant pas l'impression de vouloir mettre fin à ses jours. Depuis la mort de son aîné, il avait changé, évidemment, et il est très plausible que, pris d'un accès de désespoir bien compréhensible, Stachek ait commis cet acte irréparable.

Mais le petit homme continuait ses investigations sans même daigner répondre, ce qui impatientait légèrement le Directeur qui insista, brûlant de connaître les conclusions de l'autre:

— Quelle est donc votre impression, inspecteur ?

L'interpellé se releva lentement et jetant un coup d'œil significatif vers la jeune fille affalée, il fit cette réponse stupéfiante qui promettait du nouveau :

— Emmenez-là chez elle, cela vaudra mieux.

Stéphani se disposait à s'exécuter lorsqu'il vit Imré qu'il chargea de ramener l'artiste vers les siens. Il lui ordonna de ne pas la laisser seule et de faire tout le nécessaire pour que les meilleurs soins lui soient donnés.

Une fois resté face à face avec le détective, Michka referma soigneusement la porte à clé, pour éviter les regards des curieux qui s'accumulaient, et surtout parce qu'il craignait que cette affaire ne fit trop de bruit et que l'exploitation du cirque ne s'en ressente.

On entendait des piétinements, puis des pas qui s'éloignaint peu à peu. Sans doute l'administrateur, cette perle, avait réussi à disperser les gens accourus de tous côtés.

— Alors, c'est un suicide, demanda-t-il encore une fois.

M. Bardet, qui était resté jusqu'alors muet comme une carpe, hocha la tête.

— Non, ce n'est pas un suicide, répliqua-t-il d'une voix lourde et chargée d'équivoque. Il s'agit plutôt d'un meurtre... Un meurtre crapuleux, sans aucun doute... J'ai toutes les preuves confirmant ce que j'avance.

Stéphani fit un mouvement de recul comme si une main invisible l'avait souffleté :

— Un meurtre... répéta-t-il sans comprendre. Pourtant il me semble que les choses sont claires puisque le malheureux Stachek tient encore un revolver dans la main.

— Bien sûr, mais c'est pour nous égarer, embrouiller la piste... Pas mal combiné, mais pas assez fin pour un vieux renard comme moi.

— Alors ?...

— Tenez, regardez, constatez vous-même où la balle est rentrée dans le crâne de la victime? Le voyez-vous ?

Michka s'approcha avec répulsion du cadavre sur lequel il jeta un regard horrifié :

— Je ne vois rien, déclara-t-il... Ah, si ! Là... derrière l'oreille gauche.

— C'est ça. Pas difficile à déceler puisque

le sang coule encore sous ses cheveux. Quelle est donc la conclusion ?

— Vous m'en demandez trop !

— Voyons, c'est très simple. La main droite semble tenir le revolver et le coup a été tiré du côté gauche... Que résulte-t-il ? Facile...

Comme Stéphani restait bouche bée, incapable de répondre, cloué de stupéfaction, il poursuivit :

— Qu'il n'est nullement l'auteur de sa fin tragique, car avouez que quelqu'un qui veut se suicider se tire une balle dans la tempe et non pas dans l'oreille gauche, c'est assez clair.

— Oui, c'est vrai, je n'y avais pas pensé.

— Et cependant ça saute aux yeux ! Ce qui est un jeu enfantin et ridicule c'est de la part de l'agresseur, d'avoir espéré dépister les recherches par cette comédie.

— Dans ce cas, demanda Michka, comment le crime serait-il accompli ?

— Mes déductions sont précises et me permettent de reconstituer assez bien ce qui s'est passé : d'après moi, Stachek était en train de se maquiller le dos tourné à la porte, quand son meurtrier s'approcha à pas de loup, ouvrit brusquement, entra, tira et l'atteignit à la tête. Puis voyant qu'il avait touché sa victime du premier coup, il s'approcha de cette dernière, lui remit sa propre

arme dans la main et repartit en un clin d'œil, aussi vite qu'il était venu.

— Impossible ! s'écria le Directeur, votre théorie me semble difficilement acceptable étant donné que Marya et moi nous nous sommes précipités ici immédiatement et il pouvait à peine s'écouler quelques secondes dans l'intervalle... De plus je l'aurais forcément vu entrer ou sortir du couloir où je me trouvais avec la jeune fille...

— J'ai cependant là-dessus une conviction absolue, et vous ne me la ferez pas changer malgré vos raisons.

— Mais je vous ai affirmé qu'il n'y avait personne dans cette pièce lorsque j'y ai pénétré... Par où voulez-vous que l'assassin ait pu disparaître ?

— Par ici, rétorqua sèchement l'enquêteur, regardez...

Et il fit quelques pas vers la tente du côté opposé à la porte, désigna avec son doigt la toile tailladée à coups de canif, découvrant ainsi une fente assez large pour laisser le passage à un homme.

« Voici la preuve, articula-t-il tandis que son visage restait comme d'habitude impassible. Mon affirmation se trouve donc confirmée, Directeur, la piste que je suivrai par là sera la bonne... Croyez-moi ! Et sachez que Firmin Bardet se trompe rarement.

Stéphani paraissait complètement abasourdi, mais déjà l'autre enchaînait :

— D'ailleurs, je puis vous confier une constatation aussi importante que j'ai faite, et qui vous surprendra encore davantage. Mais je vous demande la plus grande discrétion à ce sujet.

— Vous pouvez compter sur mon silence le plus absolu.

— Bien ! L'homme qui a tué celui-ci a également assassiné son frère, car je suis persuadé que Jan fut la victime d'un meurtrier sans scrupules.

## VII

### L'affaire se complique

— Jan aussi assassiné ?...

Stéphani qui attachait tant d'importance d'habitude à son attitude réservée, froide et même distante, perdit toute contenance et laissa tomber ce masque de dignité qui appartenait au Directeur, pour redevenir un homme dont l'expression bouleversée disait assez la stupéfaction. Il semblait alors si ridiculement tragique que M. Bardet, en d'autres circonstances n'aurait certainement pas pu s'empêcher de rire ou aurait eu toutes les peines du monde à garder son sérieux, mais dans le cas qui les préoccupait tous deux, le moment était trop grave pour prêter à l'ironie et il se contenta de fixer sur son vis-à-vis le regard perçant qui faisait froid dans le dos.

— C'est, comme je vous le répète, Mon-

sieur le Directeur. Hélas! les deux frères ont été tués consécutivement par la même personne, tout au moins, je le crois.

—Mais... mais... bégaya Michka déconcerté, voyons inspecteur, réfléchissez donc. Jan est mort à la suite d'un accident survenu en plein travail, cela ne fait aucun doute. Je ne suis pas seul à l'avoir vu; des milliers d'autres personnes qui emplissaient les gradins ont été témoins; il a manqué le trapèze et a té s'écraser sur le sol

— Très juste, opina le détective toujours calme, mais mon hypothèse n'en est pas moins vraisemblable.

— Alors, dans ce cas ?...

— L'équilibriste s'est en effet écrasé sur le sol ainsi que vous le dites, mais uniquement parce que l'une des cordes qui tenaient la barre du trapèze s'était rompue, ou mieux détachée. Elle n'a pu se rompre que préparée par une main criminelle, et voilà la cause véritable de cet « accident »...

— Cependant les artistes vérifient chaque soir tout ce qui leur sert pour leur numéro, protesta le directeur, sceptique.

— Oh, cela a été très habilement fait. J'ai constaté, immédiatement, dès le début de mes recherches, que la grosseur de la corde avait été diminuée de moitié, limée sans

doute avec un couteau, puis remise de telle sorte qu'il était impossible de voir la transformation. Le but sinistre du meurtrier était clair et fut atteint : Jan, après un court examen ne s'aperçut de rien et s'élança dans le vide comme de coutume. Au moment précis où il allait lâcher le trapèze pour s'élancer dans le Saut de la Mort, la barre céda et il fut projeté par la vitesse acquise dans cet élan où il trouva la mort.

Stéphani avait écouté ce récit avec une stupeur grandissante.

— C'est impossible... Je vous dis ! Impossible.

— Pourtant les preuves palpables sont là.

— Mon Dieu ! Que vais-je faire ?... La séance commence bientôt. et si le numéro des *Colpatroz* échoue, c'en est fait de ma renommée, je serai fichu, perdu, je vous dis. Ah ! quelle malheureuse journée, toutes les guignes, quoi !...

— C'est uniquement à vous de vous débrouiller, répondit sèchement le petit homme. Je vous ai relaté les faits tels que je crois les avoir reconstitués. Je dois vous prévenir également, à mon très grand regret, Directeur, que je me vois dans l'obligation de ne pas quitter votre établissement désormais. Je vous informe qu'à n'importe quelle heure je serai ici, et j'espère que vous me donnerez

tous pouvoirs pour poursuivre mes intéressantes investigations. Je crois fermement mener à bien mon enquête, comme la loi le prescrit. N'oubliez pas que deux hommes ont été lâchement tués, et la Justice exige que le meurtrier soit découvert et châtié.

Stéphani, complètement abasourdi par ces révélations, et accablé des soucis qui s'annonçaient, se laissa tomber sur le vieux divan en cachant sa figure dans ses mains.

— Terrible !... Terrible !... s'écria-t-il, comment vais-je me tirer de cette maudite situation ?

— Je ne dois m'occuper strictement que des affaires que l'on m'a confiées, répondit le détective, aussi je ne puis me permettre de vous donner un conseil. Cependant, à votre place, j'ouvrirais les yeux et les oreilles, j'observerais en silence ce qui se passe autour de moi.

— Evidemment, l'auteur du crime doit être ici ?...

— Probablement, et si vous voulez mon avis, j'ai l'impression que nous allons vers d'autres surprises tragiques; la série commence... D'ailleurs, le dompteur Carlo n'avait-il pas prédit des événements semblables ?... insinua M. Bardet avec une négligence feinte.

Michka sursauta :

— Comment, vous le savez ?...

— Oui.

— Et croyez-vous que ce soit lui le ?...

— Un bon détective ne doit rien négliger, je ne laisse rien dans l'ombre, mais il faut attendre...

M. Bardet sembla considérer avec attention l'extrémité de sa canne de bambou.

Et comme Stéphani semblait insatisfait de cette réponse évasive, il ajouta avec condescendance:

— Je ne puis vraiment pas vous donner la moindre affirmation... Mais... ne bougez pas... Restez tranquille surtout... Attention !

Tandis que le Directeur le considérait avec inquiétude, se demandant s'il ne devenait pas subitement fou, le détective se précipita à pas de loup vers l'endroit de la toile qui avait été fendu par le meurtrier selon ses présomptions.

Michka le vit lever sa canne et la laisser retomber de toute sa force sur la tente. Au lieu de s'abattre dans le vide elle tomba en effet sur quelque chose de dur de l'autre côté tandis que l'on entendait :

— Aïe ! prononcé par une voix aiguë.

Des pas s'éloignèrent précipitamment.

Prompt comme l'éclair, l'inspecteur avait passé sa main par l'ouverture et avait saisi au dehors le bras d'un personnage invisible,

qu'il serrait comme dans un étau, tandis que le captif essayait en vain de se libérer avec des gestes et des cris.

— Entrez... Entrez !... ricana-t-il, pourquoi êtes-vous si discret ?... Je me ferai un plaisir de vous voir en face.

Tout en parlant sur ce ton ironique, il tirait avec force le membre qu'il n'avait pas lâché, l'amenant vers lui de telle façon que la personne à laquelle il appartenait ne pouvait faire autrement que d'apparaître.

Stéphani attendait avec curiosité et même avec angoisse de voir celui que M. Bardet allait démasquer.

C'est avec difficulté que le corps put se glisser dans la fente, mais, avec l'aide de l'inspecteur cette tentative réussit enfin.

— Laissez-moi !... Laissez-moi !... s'écriait la voix de plus belle, mais la poigne du détective opposa une forte résistance

On perçut une respiration entrecoupée, haletante, et un être suant de terreur apparut à l'immense stupéfaction de Stéphani qui s'immobilisa comme s'il avait reçu un coup de massue sur la tête. Il n'en croyait pas ses yeux :

— Toi !!

— Oui... moi ! articula péniblement Mme Ilka en essayant de sourire.

Tandis que le Directeur, terriblement affecté par l'apparition inattendue et soudaine de sa femme, ne savait que dire, se demandant s'il devait se montrer furieux ou jouer devant l'inspecteur le rôle de tendre mari, ce dernier s'avança dans la direction de sa captive et s'inclina devant elle après avoir poliment ôté son melon.

— Inspecteur Firmin Bardet, fit-il cérémonieusement en se présentant à la directrice, enchanté de faire votre connaissance, Madame. Vous me voyez surpris et navré de vous avoir forcée à pénétrer ici, mais je n'aurais pas voulu vous laisser dehors alors qu'il y avait une possibilité de rentrer. C'est pourquoi je me suis permis de vous inviter..

— Vous n'êtes qu'une brute, dit Mme Ilka en le toisant de haut en bas, on ne procède pas de telle manière avec une femme de mon âge, monsieur.

— Possible ! Je vous présente encore une fois mes excuses, madame. Me permettrez-vous cependant de poser quelques questions auxquelles vous aurez l'extrême obligeance de répondre ?

La grosse dame ne daigna même pas lui jeter un regard.

— Il y avait quelqu'un dehors avec vous, n'est-ce pas ? reprit M. Bardet en scrutant la nouvelle venue.

— Oh! Je n'en peux plus ! s'écria celle-ci avec tous les signes d'une terreur indescriptible. Un cadavre dans cette pièce ? Mon Dieu !... C'en est trop... Quelle horreur !

Elle roula les yeux de telle façon que l'on en vit plus que le blanc, puis s'affaissa sur le divan comme si elle allait s'évanouir, ce qui mit Stéphani au comble de l'émotion.

— Ma femme se trouve mal, voyez... C'est affreux ! Permettez-moi d'aller chercher de l'eau, inspecteur... Pourvu que cela ne soit pas grave, comme sa figure se contracte !... Ah ! Mon Dieu !

Il était absolument hors de lui.

— Inutile de vous déranger, ordonna l'autre impassible, rassurez-vous, j'ai un remède qui la ramènera immédiatement à la vie, je vous assure. Il me sert souvent et il est infaillible.

— Comment cela ?

— Laissez-moi faire. Vous verrez tout de suite.

L'inspecteur se pencha vers la directrice et lui murmura quelques mots à l'oreille. Aussitôt Mme Ilka se dressa et sursauta semblant en proie à une peur indescriptible.

— Voilà, je l'avais prédit. Elle est revenue à la vie... J'espère, Madame, ajouta-t-il en s'adressant à la malade, que cela va déjà un petit peu mieux ?

Elle ne souffla pas cette fois-ci comme un phoque, mais prit une respiration plutôt comme un éléphant. La figure cendrée, les yeux fixes, elle paraissait bien près de défaillir à nouveau et était saisie par une telle crainte que son corps opulent tremblait, tel une feuille de cocotier...

— Oui, ça va mieux, fit-elle en détachant les syllabes et en s'agitant convulsivement, beaucoup mieux même... Mais je voudrais me retirer, et immédiatement, car je sens que la crise va me reprendre bientôt...

— Rien n'est plus facile, répondit l'enquêteur nullement impressionné par ce spectacle en considérant sa lourde canne, vous n'avez qu'à répondre à ma question auparavant : il y avait avec vous quelqu'un ?... Qui est-ce ?...

La directrice éclata d'un rire qui sonnait mal.

— Ah ! oui ! C'est juste, vous m'avez demandé cela... Mais... mais... vous vous trompez. Je... je... n'en sais rien... C'est à dire, je n'ai vu personne... Absolument personne, je vous assure.

Le regard gênant du petit homme s'arrêta sur le visage grassouillet qui s'offrait à sa vue comme s'il cherchait à lire la pensée de Mme Ilka ; mais celle-ci évita cette interrogation en détournant les yeux à terre.

— Il n'y avait personne, vous dites ?

— Mais non, personne, je n'ai vue personne... J'étais seulement venue là par hasard.

— Très bien, fit le policier, je vous crois. Excusez-moi de tout ce dérangement. Vous pouvez vous retirer, madame.

La grosse dame ne se fit pas dire deux fois, et en grognant elle disparut avec une rapidité dont la grosseur de son corps ne semblait pas lui donner la possibilité.

— Alors, reprit Stéphani revenu de sa stupéfaction, je crois que la situation commence à s'éclaircir puisque ma femme est innocente et que vos suppositions sont erronées.

— Eclaicir ?... Non, je ne partage pas votre opinon, mais je suis persuadé...

— ... Qu'elle a dit la vérité, n'est-ce pas ? demanda hâtivement le Directeur.

— Bien au contraire, répondit M. Bardet d'une voix glaciale, je suis persuadé qu'elle a menti.

## VIII

### Heroisme tzigane

Sans ajouter un mot à cette dernière déclaration mystérieuse, M. Bardet joignant le geste à la parole, mit son index de sa main droite au bord de son melon en guise de salut et se retira rapidement en bredouillant une monosyllabe inintelligible. Il disparut donc avant que le Directeur fut remis de sa stupéfaction et put lui poser d'autres questions qui lui venaient aux lèvres.

Revenu de son abrutissement consécutif à toutes ces péripéties, Stéphani essaya de mettre de l'ordre dans les pensées multiples qui assaillaient son esprit et s'efforça de trouver un moyen pour sortir de cet imbroglio.

Mais plus il se tourmentait pour cette histoire, plus l'énigme lui paraissait irréductible ; comment résoudre des problèmes qui se compliquaient d'heure en heure ?...

Il aurait voulu pouvoir répondre aux trois questions dominantes qui l'assaillaient, à savoir, premièrement : quel était le meurtrier des deux frères ?... Secundo : pourquoi Carlo haïssait-il les tziganes ?... Et enfin, pourquoi ce policier peu explicite prétendait-il que sa femme avait menti ?...

— Cette situation devient intenable, murmura Michka de plus en plus anxieux... Que va-t-il arriver encore, si l'assassin implacable renouvelle ses sinistres exploits ?...

Puis une autre idée lui vint qui domina toutes les autres... Si on ne finissait pas par arrêter le coupable, il se pourrait fort bien que lui, Stéphani, aille s'ajouter au nombre des victimes de celui qui commettait tant de crimes, et il put s'empêcher de tressaillir.

— Oh, mon Dieu, se dit-il encore à lui-même, si Marya tombait entre les griffes de ce destructeur acharné, que serait-ce ? Je ne puis admettre une pareille sauvagerie et pourtant...

Il fut tiré brusquement de ces sombres suppositions par un coup frappé à la porte avec force :

— Entrez !... Qui est là ?... Je viens.

C'était Imré :

— Enfin vous, directeur ! et il accompagnait ces mots d'un geste désespéré, je vous

cherche depuis dix minutes de tous côtés, mais inutilement ! Heureusement, j'ai pensé que vous pouviez fort bien vous être attardé ici...

— Qu'est-ce qui se passe ?...

— Mais la soirée ! Vous l'oubliez complètement, je ne sais plus où donner de la tête. J'ai absolument besoin de vous.

— Il y a du monde ?

— Trop... c'est ce qui m'affole. Tout est prêt, la salle se remplit lentement, seulement...

— Seulement ?

— *Les Colpatroz*... Hum... hum ! Je ne crois pas qu'ils pourront donner leur numéro après ce qui s'est passé.

— Il le faut, martela avec force le Directeur. Sans eux je vais à la catastrophe... C'est un désastre, tu m'entends... si les équilibristes ne paraissent pas en piste je suis foutu !

Il hurlait à présent plutôt qu'il ne parlait :

« Hier déjà, ça a fini dans le tumulte et il me semble que ce soir ça s'annonce encore plus mal. Comment en sortir ?... Je ne vois plus clair ! Donne-moi un conseil.

Le vieil homme se gratta le menton, embarrassé :

— C'est plus que difficile, patron. J'ai essayé de les tâter mais ces tziganes ont complètement perdu le moindre bon sens. Pour

dire la vérité, cela se comprend que dans une circonstance pareille ils n'aient pas envie de se produire. Miarka, avec qui j'ai pu discuter quelques instants, est convaincue que l'on a maudit toute sa famille et que de terribles dangers pèsent sur eux tous. Dans ces conditions, elle a dit qu'il leur était matériellement impossible de continuer et elle a même menacé de quitter le cirque ainsi que les siens.

— Ça ne va pas, mon vieux, grogna Michka consterné, pas du tout... Quitter mon cirque ?... Et de quel droit ?... N'y a-t-il pas le contrat qui nous lie de part et d'autre ?

— Songez donc : ils sont cinq au lieu de sept... N'oubliez pas ça ! Ainsi que la douleur dans laquelle ils sont...

— Je m'en fiche ! D'ailleurs, nous n'avons pas le loisir de tergiverser, le temps est précieux... Je vais leur parler. Accompagnez-moi dans son bureau.

Stéphani, électrisé par l'éventualité de son spectacle compromis, avait déjà fait quelques pas dans le couloir, lorsqu'il s'entendit interpeller encore par Kastan :

— Que dois-je faire du cadavre, patron?... Il ne peut pas rester ici ?

— Ne touchez à rien, c'est M. Bardet qui s'en occupera personnellement. Venez, ajouta-t-il... puis, lorsqu'ils eurent quitté ces

lieux funestes, entre nous, attention devant le petit bonhomme à la canne en bambou... C'est un finaud, rien ne lui échappe, et lorsqu'il est là il faut se méfier...

. . . . . .

Imré acquiesça d'un geste bref avec un coup d'œil qui en disait long et accompagna Michka dans son bureau ainsi qu'il le lui avait ordonné. Ce dernier avait repris progressivement son attitude de directeur, ce qui ne l'empêcha pas de se laisser tomber dans son fauteuil d'un air accablé :

— Vite, va me chercher les tziganes, ordonna-t-il, mais fais-les venir immédiatement car il faut encore que je me change...

L'autre disparut rapidement, souple comme un chat.

Stéphani, après avoir allumé une cigarette, commença à faire les cent pas, tout en préparant un discours afin d'ébranler et de convaincre les artistes. Il passa quelques minutes pendant lesquelles il tira sa montre nerveusement au moins trois fois, et où il rumina ses propres phrases.

Enfin, Imré parut, accompagné des équilibristes.

Tous paraissaient consternés, Miarka et Juanna avaient les yeux rougis et gonflés par les larmes qui coulaient encore de leurs yeux; Marya au contraire, gardait une dignité, une

tranquillité apparente qui étonnait, tandis que leurs frères à la contenance grave qui trahissait leur émotion, les suivaient.

Ils attendirent, muets, tandis que Stéphani mal à l'aise, ne savait comment attaquer la conversation et les regardait tour à tour... Enfin, il se décida :

— Mes chers amis, déclara-t-il en coupant ses mots, le temps presse et je ne puis tenir de longs discours, mais un nouveau malheur affreux vient de vous frapper cruellement et je ne vous apprends rien, je crois, en vous affirmant que le lâche meurtrier se trouve parmi nous. Il sera châtié, soyez sans crainte... J'ai fait tout ce que j'ai pu pour cela et c'est un des plus fameux détectives de cette ville qui a pris l'affaire en mains ; je suis donc certain de son aboutissement : la mort de vos frères sera vengée...

Voyant que les artistes l'écoutaient visiblement remués, il jugea le moment venu de faire appel à leur cœur :

— Mes amis, vous me voyez navré mais la réalité est là... Le métier, hélas ! Le spectacle commence dans quelques minutes et je dois prendre une décision sans tarder. Pouvez-vous paraître quand même ?...

— Impossible! s'écria Mietchyslaw, il nous manque le quatrième partenaire, vous le savez... De plus, trop éprouvés par le dernier

événement, nous avons reçu un choc décisif, et c'est avec un grand regret, croyez-le, monsieur le Directeur, que nous vous demandons de vouloir bien résilier notre contrat.

— Comment ?...

— Comme je vous l'ai déjà dit, il nous est absolument impossible de continuer... Ce n'est pas de notre faute si les choses ont pris une tournure pareille... L'engagement n'existe pratiquement plus du fait de ces deux disparitions, donc...

— Mais c'est de la folie, rugit Michka... Vous me ruinez ! Allons, un bon mouvement... montrez votre bonne foi, ne me mettez pas dans un tel embarras, mes amis. Il faut que vous consentiez à monter sur le trapèze, principalement ce soir, coûte que coûte... Trouvez un arrangement, je vous en supplie.

Mais *Les Colpatroz* ne semblaient pas près de céder.

— Toutes les places sont louées, gémissait-il, et un refus de votre part me causerait les pires ennuis !... Si vous tenez vraiment à ne plus faire votre numéro je tâcherai de m'arranger à partir de demain... Vous voyez, j'y consens, mais en retour, aidez-moi à sauver la situation pour ce soir... Il est trop tard pour reculer, vous m'entendez... trop tard !

Et ces dernières paroles trahissaient

l'homme effondré, affolé, qui ne savait plus que faire.

Un lourd silence se fit alors.

Les cinq artistes, évitant de croiser le regard de leur interlocuteur, ne se consultaient même pas, restaient muets et immobiles, bien décidés semblait-il à maintenir leur résolution, et à ne pas se laisser apitoyer.

— Alors, parlez... Ne restez pas comme des statues... Répondez, quelle est votre réponse ?

— C'est comme Micio vous l'a dit, murmura Miarka d'une voix à peine perceptible tant elle était changée par la douleur.

— Vous n'y mettez guère de bonne volonté, rétorqua Stéphani d'un ton qui devint aigre.

— Mais il nous est totalement impossible, Monsieur le Directeur, de faire nos exercices, le quatrième manquant. J'espère que vous comprenez l'état où nous nous trouvons qui pourrait compromettre notre tâche habituellement si bien réglée. Et je suis sûre que vous ne nous mettrez pas dans l'obligation de présumer par trop de nos moyens et de nos forces dans un tel jour... Vous pensez bien que nous sommes loin d'être en mesure de nous présenter en public Décidément non, pour vous comme dans notre intérêt égale-

ment, il est préférable de cesser cette collaboration qui ne nous attire que des ennuis.

La netteté, la fermeté de leur attitude acheva de conrarier Michka qui vit qu'il n'aurait pas raison de ces êtres entêtés et il se mit à tourner autour de son secrétaire, faisant de grandes enjambées, comme une bête fauve enfermée dans sa cage.

— Quel scandale ! hurla-t-il, il y a trente ans que je suis dans ce métier et jamais je n'ai vu une aventure semblable. C'est inadmissible, incroyable, me faire ça à moi, Stéphani!!

— C'est bien malgré nous...

— Et dire que le préfet doit assister à cette séance... C'est un comble Quelle ironie ! Ah ! je me souviendrai de cette entrevue... Vous pouvez vous retirer, allez...

Cramoisi, le Directeur balayait l'air d'un mouvement méprisant qui ne signifiait que dépit et se détournait dans la direction opposée à eux.

Ils firent mine de sortir.

— Un instant, monsieur, articula une voix douce dans son dos, veuillez m'écouter.

En se retournant, sa physionomie avait changé car il avait reconnu l'organe de Marya :

— Qu'y a-t-il, mon enfant ?... Auriez-vous trouvé la solution ?... Ou bien...

— Oui ! C'est moi qui ferait le Saut de la Mort.

— Vous ?

— Oui, moi !

Et les yeux noirs reflétaient toute l'audace et la volonté exprimées par cet être charmant. Il ne put s'empêcher de la contempler avec ravissement, puis avec un étonnement mêlé de reconnaissance. Il remercia, touché de ce geste :

— Vous aussi savez accomplir ce dangereux saut ?

— Naturellement.

— Mais vous ne savez pas à quoi vous vous exposez, et vous avez parlé à la légère, cela n'est pas sérieux ?

— Très sérieux, Monsieur le Directeur, reprit tranquillement la voix musicale.

Ses frères et sœurs ne cachaient pas leur surprise et leur mécontentement, blâmant intérieurement la jeune fille. Il vit ce qui allait se passer et prit les devants :

— Encore une fois, je vous remercie, mon enfant, mais je ne puis vous laisser tenter cette expérience, aussi je n'accepte pas votre proposition. Ce serait trop vous demander.

— Je ferai le Saut de la Mort, répétait Marya avec l'obstination de l'enfant qui réclame une faveur exceptionnelle.

— Tu es folle, ma parole ! s'écria Miarka, jamais nous ne te laisserons faire cela !

— Venez ! fit simplement Marya, toujours aussi calme, nous avons juste le temps de nous préparer, nous ne sommes ni maquillés, ni habillés, et c'est bientôt notre tour.

Et elle les emmena...

Stéphani, sidéré par l'aboutissement inattendu de cette scène, les regarda s'éloigner, tandis que la courageuse jeune fille essayait de convaincre les siens avec force exclamations dans un langage qui lui était totalement inconnu, puis repoussa la porte et s'absorba dans ses réflexions diverses.

Seul à présent, il se demandait avec crainte s'il devait se réjouir de cet arrangement ou avoir peur pour la vie de la femme qu'il aimait.

Le public était assuré d'avoir l'attraction sensationnelle pour laquelle il était venu, mais... Marya ?...

L'entrée brusque de son régisseur le tira de son inaction, interrompant le cours de ses pensées.

— Tout est prêt dans votre loge, Monsieur le Directeur. Dépêchez-vous, nous vous attendons.

Comme dans un rêve, Stéphani gagna la petite pièce où il s'était complu à s'admirer la veille, et aidé par Imré, s'habilla dans un

temps record, avec une vitesse sans pareille.

Puis ce fut comme toujours, le coup de fanfare, la musique habituelle, soulignant l'entrée de Michka sur la piste qui venait présenter une fois de plus son spectacle.

Il n'aurait pu dire comment il l'avait fait, et si c'était bien ou mal, tandis que mécaniquement, tel un automate, il avait terminé sa tâche et quitté l'enceinte.

Pour lui, l'importance de cette représentation était capitale. Il y réfléchissait encore tandis que Laurencia, la belle écuyère, avançait avec sa cavalerie, et qu'il regagnait le couloir pour aller attendre dans les coulisses la suite des événements...

Il aurait donné n'importe quoi pour qu'elle soit finie, une nervosité intense qu'il ne pouvait maîtriser s'était emparée de lui. Stéphani était plus que tourmenté, inquiet.

Il se demandait ce qui allait advenir, et dans son angoisse créée évidemment par l'atmosphère de crime qui avait régné tout le jour sur son établissement, mais surtout par le danger qui menaçait peut-être encore *Les Colpatroz*, et qui se résumait à un seul nom qui semblait danser devant ses yeux en lettres de feu : Marya.

Tout à coup, grâce à son oreille fine, il perçut près de lui une voix derrière le portant. Quelqu'un parlait, mais qui ?...

Mirka put discerner quelques mots et il lui sembla qu'il y avait deux interlocuteurs en face l'un de l'autre :

— Tu connais la nouvelle, dit l'un, Marya fera aujourd'hui le Saut de la Mort pour la première fois.

Un ricanement suivit, puis la deuxième voix se fit entendre :

— Il y a beaucoup de chances pour que ce soit la dernière...

— Alors, tu crois ?...

— Oui, je suis persuadé qu'elle mourra.

Le Directeur, aux aguets, ne comprit plus rien, si ce n'est deux rires sinistres pleins de sous-entendus. Il se fit un silence parfait.

Stéphani était secoué par un frisson des pieds à la tête, glacé par ce qu'il venait d'entendre, il n'hésita pas, se dirigea rapidement de l'autre côté, d'où avait paru provenir cette conversation.

C'était un espèce de renfoncement servant également comme table de maquillage.

Quelle ne fut pas sa stupéfaction de voir au premier coup d'œil le chapeau melon et la canne de bambou accrochés au mur, et, devant la tablette, M. Bardet assis, absorbé à se barbouiller la figure de cold-cream et de poudre. Il se préparait en silence, et il avait déjà revêtu un costume de clown.

— Que faites-vous là ? s'écria Stéphani hors de lui.

— Ce que vous voyez, répondit l'autre avec flegme, je suis en train d'enrichir votre troupe d'un clown de plus...

— Qu'est-ce qui vous prend ? Vous êtes fou ?...

— Jamais je ne me suis senti aussi bien que maintenant. Mais en tant que détective, je ne dois pas faire des folies, tandis que étant pitre cela me change, tout est faisable. Voilà pourquoi je me suis permis de faire peau neuve...

## IX

### Mick and Mack

— Vous ne voulez pas prétendre sérieusement, dit le Directeur qui crut devoir interpréter cette dernière phrase sous son vrai sens, que vous allez paraître devant mon public ?

— Pourquoi pas?

— Telle est bien votre intention ?... J'avais compris. Ça c'est un comble !

M. Bardet, en guise de réponse, se leva et s'admira dans son nouvel accoutrement qui consistait en un pantalon dix fois trop large pour sa mince corpulence, des chaussures immenses à la Charlot, et un habit disproportionné dont la partie la plus importante était le col...

Le nouveau clown avait en effet un aspect si grotesque que Stéphani, cependant habitué à ce genre de costume, et malgré la situation

tendue où il se trouvait, ne put s'empêcher d'éclater d'un rire franc :

— Ah ! ah ! ah ! c'est bien bon... Et c'est dans cette tenue que vous voulez vous présenter ?

— Dame ! Ne suis-je pas votre nouveau pensionnaire ?... Qu'avez-vous à me reprocher ?

— Allons, parlons sérieusement, inspecteur. Vous savez mieux que personne que je suis trop pressé pour plaisanter avec vous. Vous doutez-vous de ce qui m'amène ici ?

— Je ne suis pas devin, malheureusement, cher directeur !

Stéphani jeta un regard méfiant du côté de la porte, puis tout autour de la pièce, puis s'approcha du petit homme :

— Savez-vous que Marya la plus jeune des *Colpatroz*, fait ce soir le Saut de la Mort ?

Le détective sembla prendre l'air véritablement étonné qui convenait à cette confidence :

— Tiens, tiens ! je n'aurais pas cru ça !

— Oui, moi non plus, c'est courageux de sa part, n'est-ce pas ? Mais je n'ai pas été long à deviner qu'elle se dévouait pour moi... Je veux dire, pour sauver la situation...

— Ah ! ah !... Et alors ?...

— Le numéro des *Sept Colpatroz* qui sont hélas, comme vous le savez, ramenés à cinq,

passe dans quelques minutes Or, auparavant, je dois absolument vous consulter.

— De quoi s'agit-il?

— Voici : après avoir fait ma dernière annonce, je me suis trouvé par hasard de l'autre côté de la cloison, surveillant l'entrée de *Laurencia* lorsqu'il me fut donné de surprenprendre une conversation pour le moins inquiétante. Vous allez en juger. Elle semblait venir d'ici; c'est pourquoi je me précipitai et quelle ne fut pas ma stupéfaction de vous y rencontrer.

— Evidemment... Mais cela doit être une chose grave, fit après un court silence le faux clown, car vous avez ouvert la porte comme si le diable vous menait.

— Oui, c'est très important, confirma Stéphani en baissant la voix. La vie de Marya est en danger, j'en suis certain, elle est menacée de mort à son tour !

— Je le sais, riposta toujours impassible, le petit homme à l'ébahissement de Michka, et c'est pourquoi je vous demande d'introduire ce soir sur la piste les deux clowns célèbres *Mick and Mack*.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? s'étonna le Directeur, je n'ai jamais entendu parler de ces deux-là ?

— Naturellement non ! C'est une invention

sortie de mon cerveau : *Mick*, c'est moi, et *Mack*, c'est mon collègue de la sûreté.

— Mais, où est-il ?

— Dehors... déjà prêt.

— Ça alors ! et vous croyez vraiment que je vous autoriserai à vous exhiber ? Non, sans blague!

— J'en suis persuadé; vous n'avez pas le choix, Directeur, c'est la seule solution et personne ne s'en doutera, ce qui facilitera notre surveillance... Le numéro avant les *Colpatroz*, ce sera nous : *Mick and Mack*, les célèbres mimes américains, et vous n'aurez pas à vous en repentir, je vous l'assure ! Pour le reste, ne vous préoccupez de rien, je vous garantis le succès.

Stéphani réfléchissait, encore hésitant, tandis que le pseudo-artiste reprenait :

— Ah, encore une convention importante à établir entre nous : il est indispensable que, pendant les exercices des tziganes nous nous trouvions là.

— Jamais de la vie, vous exagérez!! s'écria le Directeur indigné, je ne laisse passer personne, même la police, pendant cette exécution. Il s'en faut si peu pour les troubler et ce n'est pas vous, j'imagine qui referez les prescriptions de la maison !

— Nous ne pourrons que leur être de la plus grande utilité.

— Je proteste encore une fois, vous allez me faire crouler mon spectacle avec vos idées saugrenues...

Le bouillant Hongrois s'emportait à bout de patience. *Mick* le calma :

— Vous allez faire tout manquer, au contraire. Parlez plus bas, il faut que personne ne se doute ou alors... la partie est perdue. Le mur, ou plutôt la tente a des oreilles, tâchez donc de nous aider, ça sera préférable : il n'y a plus de police, vous m'entendez... Seulement deux nouveaux clowns et c'est tout.

— C'est insensé, protesta à mi-voix le Directeur plus conciliant cependant, songez un peu à ce que vous faites !

— Je crois que vous n'avez qu'à vous incliner, dans votre intérêt... J'avoue que vous avez le droit de nous expulser, mais vous ne le ferez pas car dans ce cas...

— ...Dans ce cas ?

— Marya mourrait infailliblement ! Une vie humaine vaut bien qu'on apporte quelque modification à votre soirée, Directeur... Et vous tenez particulièrement à empêcher un pareil malheur, n'est-ce pas... Donc, fiez-vous à moi.

—.....

M. Stéphani leva les bras au ciel comme

dans une supplication désespérée, mais il se résigna :

— Il ne manquait plus que cela ! La situation n'est-elle pas assez compliquée?... Néanmoins, comme j'ai en effet beaucoup d'admiration pour cette jeune fille qui a pris sur elle de sauver cette représentation avec héroïsme, et que je lui dois une profonde reconnaissance pour cet acte de courage, eh bien, si vous y tenez absolument, je consens à vous prendre à titre exceptionnel et à tenter l'expérience. Je vais vous présenter dans quelques minutes, mais sachez bien que si le public vous accueille froidement, vous en serez les seuls responsables...

— Soyez sans crainte, ce sera un succès, je vous l'affirme.

— Nous verrons, grogna Michka sceptique.

Il suivit M. Bardet qui sortit tranquillement dans son nouvel accoutrement où il était sûr de ne pas être reconnu, et fut rejoint dehors par *Mack*, son collègue, qui l'attendait.

— Voilà *Mack*, fit M. Bardet le plus naturellement du monde en présentant son collaborateur méconnaissable lui aussi puisqu'il portait le même costume que *Mick*.

Il y avait cependant un contraste amusant entre les deux hommes. Autant le premier était petit et rondelet, autant le nouveau venu, qui s'appelait du nom bien bourgeois

de Lionel Blanpain dans la vie courante, était long, grand et maigre...

Bref, ils s'opposaient en tous points et à cause de cela même, se complètaient parfaitement. Stéphani les considéra d'un œil approbateur. M. Blanquin avait posé près de lui un très grand paquet tandis que son ami jouait avec sa canne qu'il avait gardée avec lui, tel un fétiche...

Tout à coup on entendit une voix :

— Attention !... Attention !... Le prochain numéro sera celui des *Colpatroz*...

C'était Imre qui faisait l'annonce.

— Allons, dépêchons-nous, fit le Directeur, je vous donne au maximum cinq minutes pour votre présentation.

— Impossible, c'est trop peu, protestèrent ensemble les deux acolytes.

— Dix minutes alors, c'est tout ce que je peux vous accorder. Nous sommes déjà en retard ce soir.

— Parfait, répondit M. Bardet. Et n'oubliez pas que j'exige d'être présent pendant le travail des équilibristes ; nous devons rester avec eux c'est le principal.

— D'accord.

Après que la musique eut annoncé une fois de plus que le Directeur allait communiquer une nouvelle aux spectateurs, celui-ci

s'avança, salua et dans le silence le plus parfait annonça :

— Mesdames et Messieurs, je vous ai préparé dans le plus grand mystère une surprise sensationnelle. Un supplément inattendu au programme... Un numéro que vous n'attendiez pas et que je vous offre, moi Stéphani pour ma satisfaction personnelle. Nous avons le bonheur d'avoir parmi nous deux excellents artistes américains. J'ai appris leur passage en France et j'ai pu les convaincre à venir jusqu'ici, pour vous. Ils se produiront donc, dans une attraction inédite et unique pour votre plaisir... Pour la première fois en Europe, j'ai l'honneur et la joie de vous présenter *Mick and Mack*, les célèbres clowns dont on peut dire sans exagération qu'ils sont des génies du rire... ainsi que vous allez le constater. Je tiens à les remercier publiquement s'avoir consenti à ce déplacement exceptionnel en votre faveur, et je reste persuadé que vous leur ménagerez le meilleur accueil qu'ils mériteront, ce dont je ne puis douter... Je leur laisse la place, mes chers amis, *Mick and Mack*... entrez !

Déjà les deux compères avaient envahi la piste dans une attitude burlesque laissant dans les coulisses de nombreux artistes, stupéfaits qui avaient été attirés par cette exhibition inattendue et les considéraient étonnés,

ne perdant pas un seul de leurs mouvements, croyant eux aussi au discours persuasif et enthousiaste du Directeur qui s'était retiré en souriant.

Mais le couple grotesque ne se préoccupait guère de ceux qui restaient, groupés derrière le rideau... Il s'agissait de conquérir le public, et tout de suite ils s'en occupèrent.

Leur apparition fut saluée par un immense éclat de rire et des applaudissements encourageants, suscités d'abord par leur allure vraiment réussie, ensuite par ce que M. Bardet ne manquant pas de s'embarrasser dans sa chère canne, tomba de tout son long sur le sable, entraînant dans sa chute M. Blanpain.

Avec force grimaces. il dit en déformant sa voix qui devint comme une mécanique que l'on remonterait de temps en temps !

— Mes chers spectateurs, permettez-moi de faire connaissance avec vous. Croyez bien que je suis très content de me trouver ce soir parmi de si sympathiques Français. Car, je vous aime beaucoup, tous... et vous êtes vraiment très gentils de nous applaudir ainsi. *Mick*, c'est moi... et *Mack*, c'est ce grand long qui se balade sans rien dire parce qu'il ne sait pas bien parler votre langue. Il a peur de se tromper, alors il se contente de saluer béatement en regardant... c'est plus facile. Mais moi, je vais vous expliquer un tour à

ma façon voyez, j'ai inventé une nouvelle canne comme vous n'en avez jamais vu. Regardez-la bien... Oui vous pensez qu'elle est comme toutes les autres de son espèce, pas du tout, je vais immédiatement vous prouver le contraire... C'est la canne raquette. Elle me sert à plusieurs choses très différentes, notamment à ceci...

Soulignant ces mots, il se retourna brusquement vers son partenaire et lui asséna un violent coup sur la tête. Celui-ci fit « ouf », la salle cria « Oh... » car une forte explosion avait retenti en faisant trésaillir le public tandis qu'un nuage opaque entourait les deux clowns qui devinrent invisibles.... Quand cette fumée mystérieuse se dissipa ils se trouvaient en un piteux état, mais toujours souriants. Cette entrée mouvementée eut un très grand succès auprès des spectateurs et le cirque retentit des exclamations prolongées et de démonstrations spontanées de la part de la foule ravie...

La partie était gagnée pour *Mick and Mack* du côté des gradins, parce qu'ils avaient déclanché un fou-rire irrésistible qui gagnait peu à peu les coulisses.

Stéphani s'y trouvait au premier plan ne quittant pas des yeux les artistes et ne pouvant faire autrement que de s'avouer à lui-même qu'il était aussi satisfait que surpris.

La représentation se poursuivrait-elle aussi heureusement grâce à ces deux débrouillards ?... Il commençait à l'espérer. Rassuré sur leur compte, il détourna légèrement la tête vers les quelques personnes qui l'entouraient animées d'une curiosité bien compréhensible et le questionnaient du regard sur cette révélation du dernier moment, dont il ne leur avait pas parlé auparavant. Mais lui, les considérait sans avoir l'air de consentir à la moindre explication. Qui, d'ailleurs, se serait permis de l'interroger ?

Cependant, quelqu'un risqua une réflexion à ses côtés. C'était Imre, gagné aussi par un rire qu'il refréna aussitôt.

— Pas mal, ces deux-là !... Tous mes compliments, Directeur... C'est une trouvaille, bravo... Ils valent bien leur cachet. Gros succès...

Et le metteur en scène ponctuait cette déclaration de gestes approbateurs dont il était chiche habituellement.

— Oui... pas mal ! répondit distraitement Stéphani, pas mécontent d'avoir l'avis de son régisseur sur les énergumènes qui s'étaient imposés et dont il avait tellement craint l'échec.

— Ils deviendront vite aussi célèbres en France qu'en Amérique ! Tâchez de les conserver... Directeur ! Je m'y connais, croyez-

moi, et on voit tout de suite que ce sont des gens de métier doublés d'artistes de grand talent.

— N'est-ce pas ?... Oui... oui, pas mal, poursuivit Michka pour deux po... Hum ! hum !

Un temps puis il reprit :

« Dis-moi, Imre, pendant que j'y pense... A qui donc appartient cette loge, là derrière ?

— Laquelle ?

— Là, idiot...

— Où ça, patron ?...

— La petite loggia, derrière le portant, fit le Directeur impatienté en désignant l'endroit.

— Ah ! je n'y étais pas, excusez-moi...

— Il parait... Tu y es à présent ?

— Oui, parfaitement... Le renfoncement où tout le monde passe et où l'on fait les changements urgents...

— C'est çà.

— Comment ? Vous ne savez pas ?...

— Est-ce que je te le demanderais, espèce d'andouille ?...

— Voyons, attendez... le numéro cinq... Ce doit être... Çà y est ! je ne me trompe pas.

— Alors ?...

— Parfaitemnt : c'est la loge de *Ludmilla*, la femme tronc.

## X

### Un attentat manqué

— *Ludmilla* la femme tronc... oui, oui, oui, répéta le Directeur songeur... Pourtant il me semble que j'avais entendu des voix masculines, c'est curieux...

— Oh ! très possible, patron fit Imre. Cette loggia est un lieu de passage ce qui signifie que les autres artistes de la troupe l'utilisent aussi.

— Toi, va au diable ! rugit Michka, de quoi te mêles-tu ? Qui t'a demandé ton avis ?...

— Je croyais que...

Cette réplique se perdit dans un brouhaha grandissant venant de la salle. Des rappels frénétiques succèdaient à des cascades de rires indiquant la fin du numéro de *Mick and Mack*.

Un coup d'œil glissé dans l'interstice du rideau confirma à Stéphani cette impression,

tandis que, derrière lui *Billie et Max* pâlissaient de colère en entendant le succès éclatant que remportaient leurs collègues inattendus.

Sans perdre un instant, le Directeur entra avec autorité sur la piste et s'inclina comme de coutume :

— Un seul mot, mes chers spectateurs : *les Colpatroz*... J'ai tout dit en les nommant !

Et il se retira avec assurance, maintenant qu'il sentait un peu Marya sous la surveillance de M. Bardet.

Aussitôt les tziganes apparurent bondissants accompagnés d'une musique retentissante et des murmures flatteurs.

Le numéro commença comme d'habitude tandis que *Mick and Mack* faisaient des cabrioles, se taisaient tout en ne quittant pas la place, ce qui surprit les cinq artistes habitués néanmoins à dissimuler leurs étonnements.

Ils se mirent donc au travail. Juanna restait en bas tandis que les deux frères suivis de leurs sœurs grimpaient lestement à l'échelle de corde exactement comme s'ils avaient toujours procédé ensemble. Ils éprouvaient cependant une émotion intense sous cette belle assurance apparente. Ils atteignirent les cintres et commencèrent lentement, après s'être

assurés de la solidité des câbles, à détendre leurs membres souples et à exécuter leur numéro.

L'orchestre joua alors pianissimo et seul le tambour domina et devint de plus en plus fort.

Quelques secondes s'écoulèrent et les deux couples tournent comme des roues lancées à toute vitesse. Tous les regards s'accrochent à eux et nul ne fait plus attention aux deux clowns en bas, qui observent avidement les exercices.

Marya suivait le même rythme que les autres d'une façon vraiment prodigieuse... Pourtant, elle ne devait pas être rompue comme eux à ce saut dangereux entre tous...

Le tambour se tut à son tour dans un accord final inattendu et il n'y eut plus rien que le vide et le silence qui entouraient les artistes... ceux qui bravaient la mort une fois de plus et doublement !

Une seconde encore et le sort de la belle fille allait se décider.

Tremblant, haletant, se cramponnant au rideau qu'il avait empoigné machinalement Michka n'avait plus figure humaine, sa crainte allait grandissant il ne pouvait s'expliquer pourquoi... Et il avait l'impression que son cœur cessait de battre.

Son regard s'accrocha à la jeune fille, il ne

vit plus qu'elle de telle sorte que les autres disparaissaient complètement pour lui.

— Quelle folie ! pensa-t-il tandis qu'elle formait des cercles étourdissants dans l'espace, ah ! quelle horreur d'être forcé de voir çà... là... là...

Ils sautèrent. Mais que se passait-il ? Marya s'élança dans la direction du deuxième trapèze à présent libre... Encore un espace d'un mètre et elle serait hors de danger !

Au même instant Stéphani vit là-haut dans les gradins, une main tendue tenant un revolver Elle venait de surgir, très près, menaçante, et dirigeant lentement le canon vers Marya avec un geste calculé et décisif.

Il voulut crier, attirer l'attention, mais les sons s'étouffèrent dans sa gorge contractée, et d'autre part, il craignait de provoquer une chute mortelle de la jeune fille.

Une sourde terreur s'empara de lui au point qu'il dut se raccrocher pour ne pas tomber et il ferma les yeux.

Alors, une forte détonation retentit qui fut suivie d'une fumée âcre se dissipant presque aussitôt... Tout en haut quelqu'un poussa un cri qui se perdit dans le tumulte des ovations que l'on faisait à la jeune tzigane qui avait pu regagner le trapèze.

Et dans toute cette agitation un revolver

tomba aux pieds de M. Bardet qui le saisit rapidement.

Ces événements bouleversants s'étaient déroulés avec une telle vitesse que le Directeur n'y comprit rien. Il ne vit que la jeune fille qui restait suspendue dans le vide.

Quant au détective, alias *Mick*, entouré de la fumée qui se dissipait déjà, il tenait sa canne inséparable tout droit au-dessus de sa tête, tenant encore avec son camarade *Mack* un immense filet.

Le public, content, ne cachait pas son enthousiasme débordant d'avoir vu réussir cette manœuvre émotionnante; on acclamait longuement les artistes mais Stéphani, pas encore revenu de sa peur affreuse, n'eut pas le temps de jouir de cette victoire si chèrement acquise.

Brusquement, M. Bardet arrivait devant lui le saisissant par le bras avec force :

— Venez, chuchota-t-il.

— Où cela ?...

Déjà le petit homme l'entraînait en courant sans l'écouter.

— Voyons... Soyez raisonnable... Où m'emmenez-vous ?

— Venez... venez vite, je vous dis... Nous trouverons peut-être des choses curieuses.

Ils se précipitèrent vers l'escalier qui me-

nait dans les gradins et montèrent rapidement jusqu'au dernier étage.

Le détective faisait montre d'une endurance insoupçonnée semblant avoir décuplé les forces de son corps mince; et le vêtement ample gênait encore ses mouvements.

Il courait comme un lièvre de telle sorte que le Directeur, essouflé pouvait à peine le suivre.

Et Stéphani, jurant et grommelant entre ses dents comme seul un Hongrois sait le faire, le suivit.

Arrivés tout à fait aux deuxièmes balcons dans le rang où les places valent le meilleur marché, l'inspecteur n'avança plus qu'avec précaution tandis que le Directeur ralentissait son allure sur un geste de sa part. Ils s'arrêtèrent devant la balustrade, dans l'espace laissé libre entre les loges et les fauteuils, et constatèrent que sous une place il y avait une mare de sang.

— Trop tard ! fit-il désappointé en examinant attentivement les taches suspectes.

— Quoi, trop tard ?... De quoi parlez-vous ?...

— Vous pourriez aussi me demander de qui ?... pendant que vous y êtes ! Cette place est en effet magnifiquement choisie! On peut se dissimuler ici et y rester à l'aise sans que les gens vous voient. Un coup de feu tiré de

cet endroit, surtout par un bon tireur, doit atteindre directement son but... Mais hélas ! nous sommes quand même arrivés trop tard. Il a réussi à s'échapper et ça m'ennuie beaucoup... Venez ! descendons.

— Si vite ?...

— Oui, il est préférable que l'on ne s'aperçoive pas de notre absence, mais personne ne s'est douté... Cela aurait pu donner une bonne bagarre je vous l'assure !...

— Mais parbleu, allez-vous m'expliquer ? grogna Stéphani. Vous m'entraînez ainsi comme une bourrique et je suis hors d'haleine sans même savoir pourquoi. Vous parlez un langage que je ne comprends pas, mon cher ami... Parole d'honneur, je ne le comprends pas !

— Cela n'est pas nécessaire, riposta le détective, le plus important c'est que moi, je sache... ça suffit!

* * *

La deuxième séance était un plein succès; le saut mortel des *Colpatroz* étant passé et bien accueilli il n'y avait plus rien à craindre pour la suite du programme. Cependant, Stéphani fut bien heureux quand la représentation toucha à sa fin.

Il jugea que la première chose qui était son devoir était de féliciter Marya et ce fut une tâche agréable. Il attendit d'abord sage-

ment jusqu'à ce qu'elle sorte de sa loge, puis s'approcha d'elle au moment où elle apparut et lui serra la main avec effusion.

— Toutes mes félicitations, ma chère enfant, dit-il sincèrement, votre saut a été impeccable et je ne me serais jamais douté que vous puissiez l'accomplir du premier coup aussi harmonieux et assuré. Vraiment vous êtes une très grande artiste et je ne saurais trop louer vos qualités.

La tzigane l'écoutait, heureuse et ravie. Il continua :

— Un pareil succès mérite d'être fêté, aussi si vous acceptez, bien entendu, prenons rendez-vous ce soir dans un bar de la ville; j'en connais un très gentil où nous pourrions nous réunir en toute tranquillité.

— C'est impossible, Monsieur le Directeur, vous savez bien, c'est toujours la même raison, ma famille...

— Ah ! votre famille... Encore votre famille ! mais vous êtes majeure, vous pouvez sortir une fois seule, non ?

— Je m'y refuse, cela n'ajouterait rien de bon à ma réputation, si l'on me voit seule avec un homme marié.

Cette réflexion le toucha :

— Mais voyons, c'est ridicule Marya. Qu'est-ce que cela peut vous faire ?

Elle voulut répondre, mais l'arrivée inopinée de Marka l'interrompit.

Stéphani reprit aussitôt toute sa dignité.

— Ah ! Très bien fit-il en s'adressant à la sœur aînée, je voulais justement vous parler.

— Vraiment, Monsieur le Directeur ?

— Je désirerais savoir si vous consentez définitivement à continuer puisque Marya a si bien réussi ce soir, vous ne voyez pas d'inconvénient à rester ?

— Va-t-en, Marya, fit Miarka d'un air qui ne laissait rien présager de bon. J'ai à parler avec notre Directeur.

— Venez donc dans mon bureau.

— Non, merci.

— Alors, je vous écoute.

— Mes frères et mes sœurs m'ont chargée de vous informer que nous ne tenons pas du tout à continuer.

L'artiste parlait sur un ton sec et coupant qui ne supportait pas de réplique.

— Qu'est-ce que ça signifie ? questionna Stéphani.

— Que nous quittons ce soir même le cirque. C'est assez net.

— Jamais de la vie, hurla Michka, et mon contrat... Y pensez-vous ?

— Il n'est plus qu'un bout de papier que vous pouvez déchirer.

— C'est ce que nous verrons ! Je ferai le

nécessaire... J'agirai par la force s'il le faut.

— Je doute fort que vous arriviez à nous retenir, après ce qui s'est passé !

La tzigane paraissait au comble de l'émotion :

— Mon Dieu, s'écria-t-elle, n'avez-vous pas vu ?... Etes-vous donc aveugle ?...

— Quoi ?

— Que quelqu'un a voulu tuer Marya !

La meilleure contenance pour Michka était de mentir ou de faire l'étonné :

— Non, je n'ai rien vu. Vous avez des hallucinations !

— Vous appelez ça des hallucinations ! persiffla-t-elle ironiquement, avez-vous réfléchi à tout ce qui nous est arrivé depuis que nous travaillons ici, dans votre maison de malheur ?... Non ! Car cela vous est parfaitement indifférent. Mais c'en est trop, des catastrophes épouvantables fondent sur nous, et nous ne voulons plus exposer la vie de quelqu'un des nôtres. On veut notre mort, il faut que nous nous défendions, mais comme nous ne connaissonc pas le lâche meurtrier, dans ces conditions notre décision est prise...

— Oh ! oh ! c'est vous qui dites ça...

— Oui, c'est moi. Vous ne connaissez pas l'âme tzigane, Directeur ! Sachez que les sentiments du cœur comptent pour nous davantage et passent avant les questions d'intérêt.

Il n'en est pas de même pour vous, sans doute, et il vous sera difficile de comprendre notre douleur... Songez cependant que nous avons perdu deux de nos frères en deux jours. Nous vous maudissons et ne demandons qu'une chose, notre liberté. Vous ne pouvez pas nous la refuser; donc, au revoir et bonne chance.

— Halte ! C'est votre dernier mot?... Vous êtes bien décidés à me quitter ?

— Oui, plus que jamais.

Elle se retournait pour se rendre dans sa loge quand, tout à coup, un homme surgit devant elle : c'était M. Bardet, melon sur la tête et une canne à la main.

— J'ai tout entendu, fit-il avec calme, comme si la douleur de Miarka ne le touchait pas, excusez-moi, mais en ce qui concerne votre départ du cirque, je suis navré de vous déclarer que c'est tout bonnement impossible.

— Comment ?

— Je vous répète, chère Mademoiselle, que je ne puis vous accorder cette permission.

La tzigane le considéra insolemment.

— D'abord qui êtes-vous, Monsieur et de quel droit vous arrogez-vous le pouvoir de nous empêcher de nous en aller si cela nous plaît ?

— Je suis inspecteur de police ; aussi

croyez bien, j'ai ce droit et je saurai bien le faire valoir.

— Et pour quelles raisons ? questionna Miarka de plus en plus stupéfiée.

— Vous me demandez cela ? Vraiment ! je ne m'attendais pas de votre part à une question pareille... Comprenez, Mademoiselle, que c'est uniquement pour faciliter mes recherches, afin de découvrir l'assassin, l'assassin de *vos* frères !...

# XI

## Le secret de Mme Ilka

La représentation enfin terminée, et après qu'il eut fermé le cirque et vérifié l'ordre de toutes choses, M. Stéphani pensa en avoir fini de cette soirée mouvementée dont il avait craint le pire, et n'aspirait plus qu'à un repos bien gagné.

Il rejoignit donc la roulotte qui lui servait d'habitation et que les artistes considéraient comme la voiture directoriale bien qu'elle ne se distinguât guère des autres.

La maison roulante consistait en une « chambre à coucher » qu'il partageait avec Mme Ilka, dont l'extérieur représentait un wagon peint en une couleur indistincte, marqué par les années déjà nombreuses pendant lesquelles y avaient logé ces éternels voyageurs...

De loin, il n'avait aperçu aucune lumière,

mais il ne s'en était pas étonné sachant qu'il en était ainsi chaque soir.

En effet, à peine eut-il réintégré son domicile où régnait une obscurité totale, qu'il entendit distinctement un bruit bien connu de lui qui parfois l'agaçait: le souffle régulier de sa femme.

Celle-ci avait l'habitude, depuis des années qu'ils étaient mariés, de se coucher comme les poules et de se lever avec le jour. Cependant elle ne se rendait jamais à la roulotte passé dix heures puisque son travail de caissière la retenait jusqu'au début de la séance, puis l'obligeait à faire des comptes minutieux. Mais après avoir accompli cette tâche, journalière, elle rentrait dans son « home »...

Et c'est ainsi qu'il la retrouvait chaque soir...

Michka alluma la lampe à pétrole qui se trouvait sur un bahut, et la posa sur la table pour donner un peu de clarté. Il jeta un coup d'œil vers le lit, ce qui confirma son impression que rien n'était changé aux habitude. Sa moitié reposait, engourdie dans un sommeil profond que trahissaient de temps à autre des ronflements se terminant parfois par des sons aigus qui ressemblaient assez exactement au bruit d'une locomotive en marche.

Le Directeur l'observa quelques instants

avec compassion, même de la pitié, tel un enfant qui considère un jouet détérioré... Certes, elle avait été, une trentaine d'années auparavant, une très jolie fille... La ferme de son père, dans la Puszta était une des plus importantes de la région.

De tout cela, Stéphani se souvenait fort bien, et ne pouvait s'empêcher de l'évoquer en comparant le passé avec le présent, en songeant à ce que cette femme avait été pour lui et en constatant hélas, ce qu'elle était devenue.

Il revoyait la ferme et le rude gaillard Sandor Laszlo, seul parent d'Ilka, qui la dirigeait. Ce riche propriétaire était le véritable type du Magyar endurci et attaché à sa sa terre et à sa patrie.

Lorsque Michka avait prétendu épouser celle qui avait attiré et retenu ses regards, il s'était heurté à l'obstination farouche de ce riche fermier qui rêvait d'une autre alliance pour sa fille et ne semblait pas pressé, d'ailleurs, de s'en séparer. Rien n'avait pu convaincre ce paysan entêté qui ne voulait pas reconnaître qu'il ferait le bonheur de sa fille unique à laquelle il tenait tant.

A cette époque, Stéphani était en effet considéré dans le pays comme un vaurien, ni plus ni moins.

D'abord, le père, homme d'une force peu

commune, ayant appris ses intentions sur la belle Ilka s'était regimbé et avait tout simplement ri au nez du jeune prétendant, lui enlevant ainsi la moindre raison d'espérer. Mais celui-ci, ne se tenant pas pour battu, était revenu ; alors Sandor Laszlo lui avait claqué la porte à la figure en lui lançant de vertes injures, au grand désespoir de la jeune fille.

Puis, des scènes terribles s'étaient succédées.

Michka savait fort bien que s'il ne possèdait pas un sou vailiant, il était ce qu'on appelle un beau garçon et plaisait à celle sur qui il avait fixé son choix. C'est pourquoi, il ne s'était pas découragé et avait attendu que les circonstances lui soient plus favorables. Le grand atout qui comptait pour lui c'était que l'élue de son cœur lui avait voué de son côté tout son amour, et cette passion enflammée guidait seule ses actes et ses paroles.

La situation ne semblant pas s'éclairer assez vite au gré des deux intéressés il se produisit un drame qui faillit du reste bien tourner à la catastrophe car le jeune homme n'échappa à la mort que par miracle.

Un certain jour d'été il était venu à nouveau voir Ilka et avait supplié son père de l'agréer pour gendre. Celui-ci qui avait reporté toute son affection sur cette fille

adorée, ayant perdu très tôt sa femme, et désirant marier dignement Ilka, ou égoïstement la voir à ses côtés le plus longtemps possible, avait opposé un refus catégorique. Michka ayant eu le malheur d'insister c'est alors que Sandor Laszlo avait saisi son fusil et avait tiré presqu'à bout portant sur le prétendant qui l'excédait et dont il voulait à tout prix se débarrasser.

Pendant les longs mois qu'il passa à l'hôpital à la suite de la grave blessure reçue, Stéphani ne sentit que se renforcer cet amour impossible.

Les rares visites de la jeune fille ne faisaient que lui confirmer les sentiments qu'ils éprouvaient et réciproquement

Une fois remis, il jugea cette attente intolérable et examina tous les moyens qui lui permettraient d'arriver à ses fins, d'abord parce qu'il aimait Ilka et aussi parce que l'immense fortune de son père miroitait devant ses yeux éblouis.

Il conseilla donc à celle dont il voulait faire sa femme de quitter brusquement la ferme de son père et de le suivre. Désespérée par tous les refus paternels elle céda et s'enfuit avec lui.

Ils se rendirent à Vienne, où ils se marièrent enfin, après quoi ils revinrent heureux dans leur pays natal, où Michka triomphant,

annonça sa victoire au père bouleversé qui, devant le fait accompli, ne put que le ratifier et donner un consentement tardif à cette union qui s'était faite malgré lui.

Stéphani savait que désormais il serait riche, son but était pleinement atteint... Ilka? Il l'aimait, mais l'argent qu'elle lui apporterait lui semblait d'un précieux secours.

Hélas ! L'entente ne dura pas toujours... La vie change et la fortune est capricieuse.

Après la mort du vieux paysan les jeunes gens se virent à la tête d'une somme importante, plus d'un million de couronnes ! Michka en profita largement, dépensant sans compter, dispersant à tort et à travers les richesses accumulées par le fermier pendant toute une vie de travail et de privations.

Il menait une existence de grand seigneur, fréquentant les clubs où l'on s'amuse en joyeuse compagnie, les cercles où l'on joue et où l'on perd... Il dilapida inconsidérément la plus grande partie de l'héritage de son beau-père. Puis la guerre vint...

Stéphani parti au front, fut blessé, revint enfin, et dut constater qu'en réalisant tout ce qu'il possédait il pourrait tout juste acheter ce cirque ambulant qu'il devait promener toute sa vie durant... C'était d'ailleurs la réalisation d'un de ses plus chers désirs lorsqu'il était enfant, et il adopta avec enthou-

siasme ce métier qui représentait sa véritable vocation. Il aimait l'atmosphère des coulisses, les fauves, le changement, les voyages...

Ilka l'avait suivi partout et aidé en maintes circonstances délicates ce pour quoi il ne lui gardait aucune reconnaissance, et leur vie s'était écoulée ainsi depuis de longues années, sans diversion.

Toutes ces images du passé l'assaillaient lorsqu'il contemplait celle qui avait été pour lui une compagne fidèle et dévouée, et qu'il songeait non sans mélancolie, que la belle jeune fille qu'il avait aimée était devenue cette grosse femme qui ronflait dans le lit, sous ses yeux. Michka n'éprouvait plus pour elle que de l'indifférence.

— Moi aussi... je vieillis! pensa-t-il en soupirant.

Puis, par comparaison, il reporta son attention sur Marya, objet de toutes ses aspirations actuelles, dont la vue l'avait rempli de ravissement, et qui, ce soir, avait pris plus de valeur à ses yeux depuis qu'elle avait réussi brillamment ses exercices et échappé heureusement à un guet-apens.

— Elle... c'est tout à fait autre chose... La femme rêvée.

Il murmura cette phrase à mi-voix, puis s'arrêta.

Sa compagne des vieux jours avait-elle senti sa présence par un échange mystérieux de fluides, ou bien la lumière l'avait-elle gênée ?... Toujours est-il qu'elle se réveilla en poussant un profond soupir.

— Ah ! c'est toi... fit-elle en ouvrant les yeux te voilà ! Tu rentres bien tard !

— Pas du tout protesta-t-il, le cirque vient à peine de fermer ses portes.

— Tout a bien marché ?... Rien de nouveau ?...

Mme Ilka détendait dans un geste las ses bras ronds.

— Oui, ça va, je ne peux pas me plaindre ! Bonnes recettes et magnifique succès. J'avoue que cela a été au delà de mes espérances... Et puis, je suis très reconnaissant au petit *Mick*, car il m'a rendu un très grand service.

— Qui est ce *Mick* ?...

— C'est juste, tu l'ignores. Tu sais bien, M. Bardet, l'inspecteur de police... Ce petit homme qui n'a jamais l'air de s'emballer et qui m'a prouvé ce soir qu'il était capable de quelque chose. Vraiment on se fait parfois une opinion inexacte sur les gens que l'on rencontre... Jusqu'ici il m'agaçait, mais je dois reconnaître qu'il s'est montré très gentil. Il a trouvé le moyen de faire rester les *Colpatroz* qui avaient pris la ferme résolution de me quitter. C'est très fort de sa part !

— Ah ! Ils voulaient partir ?

— Oui, et on peut dire que le détective m'a donné là une aide précieuse en les obligeant à se plier à sa volonté.

— Comment s'y est-il pris?... Quelles raisons a-t-il alléguées pour persuader ces entêtés tziganes ? Je serais curieuse de le savoir.

— Parce qu'il veut découvrir l'assassin.

— Ah ! mon Dieu ! fit Mme Ilka, quand je pense à tout ce qui s'est déroulé chez nous, j'en tremble... C'est vraiment affreux.

Son mari acquiesça d'un signe de tête, puis se dirigea vers le bahut dans lequel il chercha une bouteille de vin et un verre. Il se versa une bonne rasade qu'il but avec délices en faisant claquer sa langue de contentement :

— Ah ! ça fait du bien. J'en avais besoin, après toutes ces émotions... Mais, dis-moi, ma chère, à propos, j'avais une question à te poser assez importante.

— Quoi donc ?

— Que faisais-tu donc, hier après-midi, derrière la loge de Stachek ? Rappelle-toi, lorsque l'inspecteur t'a contrainte à rentrer... Il y avait quelqu'un avec toi... Qui était-ce ?

— Mais... je... je... J'ai déjà dit que je n'ai vu personne à ce moment-là, tu sais bien.

— Oui, tu l'as dit, mais ce n'est pas vrai,

j'en suis persuadé... Entre nous tu peux bien me confier ça.

— Mais je t'assure...

— Assez plaisanté : quand je te pose une question tu dois répondre. Or, M. Bardet est convaincu que tu lui as menti, et en cela tu as eu tort, tu aurais mieux fait de t'expliquer nettement. Le détective a été contrarié de tes dénégations et je te préviens qu'il n'est guère bien disposé en ta faveur.

— Je m'en moque... Il est fou !

— Pas tant que tu te plais à l'imaginer, il me semble ! Alors, je te demande encore une fois...

— Laisse-moi dormir. J'ai besoin de repos.

— Hé ! là... Hé ! là... pas si vite, ma colombe... J'ai le droit de savoir ce que tu fabrique en dehors de moi.

— Rien.

— Vas-tu parler ?

— Je ne sais rien.

Un doute s'empara de Stéphani, un sentiment de suspicion s'imposa peu à peu à son cœur envers sa femme, et il fut de plus en plus persuadé qu'elle lui dissimulait la vérité.

— Tu me caches quelque chose ! et je saurai bien te le faire avouer, rugit-il en s'approchant du lit. Je n'admets pas cette attitude de ta part... Je veux savoir, tu m'en-

tends... Et tu parleras immédiatement je t'assure...

Il saisit sa cravache qu'il brandit, menaçant, car ce n'était pas la première fois qu'il la battait.

Mme Ilka poussa un terrible cri elle savait trop bien ce qui l'attendait et ce dont son mari était capable à son égard alors qu'il semblait si doux envers les autres...

— Brute ! s'écria-t-elle, tu n'oseras pas faire ça... Tu as bu, ça se voit.

— Je veux connaître toute la vérité, insista Michka, de plus en plus en colère. Qui était cet homme-là ? Car... il s'agit d'un homme, n'est-ce pas ?

A ce moment, on entendit nettement gratter à la porte. Stéphani, qui avait déjà le bras levé au-dessus de sa femme, tremblante, s'arrêta brusquement.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? fit-il brutalement, en jetant à Ilka un regard interrogateur... Une visite pour toi, peut-être ?...

— C'est lui... Oh, mon Dieu !! Que j'ai peur !... peur !...

— Mais qui, lui ?

— Le meurtrier ! gémit-elle en proie à une profonde terreur.

## XII

### Peur nocturne

L'angoisse inexplicable qui se reflétait dans toute l'attitude de sa femme s'empara également de Stéphani qui eut toutes les peines du monde à la dissimuler car il ne voulait pas qu'il soit reconnu que la peur l'atteignait. Il mettait en effet un point d'honneur à paraître plus fort que n'importe quel homme, et affectait vis-à-vis de son épouse, depuis qu'ils vivaient ensemble, une bravoure qu'il possédait nullement, bien au contraire. Voulant être considéré par elle comme une sorte de héros qui ne redoute rien, il cherchait à se rassurer intérieurement pour qu'elle ne s'aperçoive pas des tourments qui le touchaient. Malgré ces orgueilleuses prétentions, il sentait vraiment que le courage lui manquait et que cette nuit marquait dans son existence. En vain, il es-

saya de rester maître de lui-même. il ne put. En proie à un étrange pressentiment qui le dominait jusqu'à le rendre malade, il ne cachait plus son énervement croissant.

Voulant toutefois masquer ses sentiments et se rassurer en entendant le son de sa propre voix, il décida de liquider la question qui les intriguait autant l'un que l'autre... Il prépara une phrase puis une autre, hésitant à attaquer la conversation le premier, tant il craignait que ses paroles ne trahissent son émotion dont il ne pouvait se débarrasser.

Comme il pensait que l'on pourrait percevoir les coups qu'il donnerait à Ilka ou les reproches dont il l'abreuverait, il remit cette vengeance, ou plutôt cette satisfaction personnelle, à plus tard. Ce qui venait de se passer méritait un éclaircissement immédiat, et il voulait faire preuve d'esprit de décision et d'énergie tout en essayant d'avoir le fin mot de l'affaire. Un acte expéditif s'imposait, une pareille équivoque ne pouvait plus durer tant au point de vue des réticences de sa moitié que le mystère relatif à cette présence mystérieuse introuvable, troublante.

Obéissant à une résolution qui faisait suite à toutes ces pensées qui s'étaient présentées en même temps à son esprit tourmenté, il crispa ses deux mains sur la lanière de cuir qu'il

tenait toujours en mains et jeta dédaigneusement :

— Je crois que tu as tout à coup perdu la raison ?... Que signifie une pareille poltronnerie ? Idées de femmes, bien entendu... Je vais m'assurer de ce qui se passe dehors et je reviens aussitôt. Attends-moi là, sans bouger.

D'un pas qu'il s'efforçait de rendre assuré, il se dirigea vers la porte, mais la voix désespérée de sa femme le supplia avec force lamentations :

— J'ai peur pour toi !... Reste-là, on te tuera si tu sors... Reste...

— Ta, ta, ta... fit le Directeur, stimulé dans ses résolutions par cette appréhension qui le touchait plus qu'il ne voulait le laisser paraître, je ne me suis jamais plié aux racontars de bavardes... Ce n'est pas aujourd'hui que je commencerai ! A tout de suite.

Et avec la même désinvolture que lorsqu'il entrait en piste, il ouvrit cette fois la porte de la roulotte et descendit dignement les quatre marches qui le séparaient du sol.

Puis il s'arrêta, ne sachant où porter ses pas. Dans quelle direction devait-il orienter ses recherches ?... Heureusement, la nuit exceptionnellement douce et claire pour cette saison encourageait ses pérégrinations. Le firmament scintillait de mille étoiles, don-

nant une lumière opportune... D'ailleurs, il était décidé à ne pas aller loin, mais pour le principe à faire le tour de la voiture.

Enfin Stéphani avança de quelques mètres sur le sol crissant recouvert de cailloux, attentif au moindre bruit insolite. Mais aucun indice ne lui permettait de faire la découverte sensationnelle qu'il redoutait au fond.

Il commença à reprendre son assurance parce qu'il ne voyait rien... Au fur et à mesure qu'il poursuivait son inspection, il se demandait sérieusement s'ils n'avaient pas rêvé, sa femme et lui, s'il y avait eu réellement cette manifestation d'une personne étrangère à eux deux, et il commençait à croire qu'ils avaient été en proie à une terreur imaginaire suscitée par le bruit du vent dans le calme nocturne.

Revenant à son point de départ, il décida de faire le tour de la roulotte tout en monologuant :

— Idiot ! Heureusement que je n'ai pas fait de rencontre fâcheuse... Je n'ai même pas pris mon revolver !

Satisfait de lui-même ayant contourné son logis ainsi qu'il l'avait projeté, et parvenu sans encombre sur le seuil, il pensa avec satisfaction qu'il allait pouvoir dormir tranquille après avoir plaisanté Ilka sur ses craintes chimériques.

Naturellement... Ils s'étaient trompés tous les deux... Personne aux alentours... Des blagues quoi !

Juste au moment où il se disposait à rentrer, il lui sembla percevoir quelque chose, un glissement, un bruit se produisant à une certaine distance... Là-bas... Oui, parbleu, il saurait peut-être du nouveau...

Là-bas ? C'était l'endroit où, un peu à l'écart, se trouvaient, à côté de la grande tente représentant le cirque, réunies les roulottes de cette grande famille que composaient ses artistes, ses employés, la ménagerie, etc...

Il se dirigea rapidement dans la direction d'où il lui avait semblé entendre le bruit étrange et ne fut pas longtemps avant de faire une rencontre: brusquement, sans qu'il puisse savoir d'où il était venu, un individu se dressa devant lui.

Mué par un réflexe instinctif, Stéphani esquissa un geste de défense vivement réprimé, puisqu'il venait de reconnaître celui qui avait surgi provoquant sa surprise qu'il traduisit par un amical :

— Bonsoir Serpentino !

C'était en effet son pensionnaire qui répondit le plus calmement du monde :

— Bonsoir Monsieur le Directeur.

— Pas encore couché ?

— Non... La nuit est si belle que je n'ai pu m'empêcher de sortir quelques instants, car je souffre d'insomnies et je crois que je me reposerai mieux après avoir respiré un peu d'air pur.

— Bien... Bien... A votre aise. J'avoue que de loin je ne vous aurais pas reconnu.

L'homme eut un sourire bizarre que l'on ne pouvait interpréter... Il est vrai que tout était curieux chez cet artiste exceptionnel. Peu d'êtres, sans doute, lui ressemblaient.

Deux yeux excavés, dépourvus de cils faisaient ressembler sa physionomie assez exactement à la face ronde d'un hibou, face qui serait juchée sur un cou desséché. Quant à son corps, il était tellement maigre que l'on aurait juré qu'il avait la tuberculose.

Mais Serpentino se portait néanmoins à merveille, et c'est grâce à cette minceur cadavérique qu'il pouvait remplir son métier particulier d' « Homme Serpent ».

Il était capable de se disloquer, et possédant une souplesse extraordinaire, de se glisser dans les plus petits passages là ou tout autre humain aurait vu un obstacle infranchissable.

On l'appelait « l'homme sans os », et il justifiait assez bien cette qualification; les

artistes le regardaient comme un phénomène, et le Directeur qui l'avait engagé peu de temps auparavant, se montrait satisfait de son travail. Le numéro de Serpentino jouissant de la faveur des spectateurs n'importe où passait le cirque, il représentait donc un des éléments indispensables de son établissement et c'est pourquoi Stéphani l'estimait.

Certes, cet individu avait la réputation de se mettre parfois dans des colères prolongées, et l'on chuchotait même qu'il buvait ; en dehors de cela, il était d'une laideur repoussante : mais tout cela importait peu du moment qu'il remplissait ses fonctions consciencieusement.

Ils bavardèrent amicalement, puis se séparèrent en les meilleurs termes.

— C'est vrai, concéda Michka après une courte hésitation, il fait très lourd ce soir... Moi non plus, je ne puis dormir, c'est pourquoi j'ai eu la même idée que vous, de faire un petit tour par ici. Il faut que je songe à me coucher et je vous conseille d'en faire autant; lorsqu'on a travaillé toute la soirée on doit prendre un repos bien gagné, n'est-il pas vrai ?... C'est une loi que je suis le premier à reconnaître, aussi, bonsoir mon ami !

— Bonsoir, Monsieur le Directeur !

Les deux hommes se serrèrent la main, et Stéphani sentit le contact de celle, froide et humide, de Serpentino.

Il se disposait à reprendre le chemin de sa voiture lorsqu'il se ravisa et posa une autre question :

— Dites-moi mon ami, n'avez-vous rien remarqué d'anormal en vous promenant ?...

— Non, absolument rien ! certifia l'autre sur un ton pénétré qui semblait sincère.

— Merci ! Alors, bonne nuit.

Stéphani regagna hâtivement son logis et trouva sa femme aussi inquiète que lui était redevenu calme. Elle le scruta, un peu tremblante, et impatiente; il se rendit compte qu'elle avait peur de lui :

— Alors, tu l'as vu ? demanda-t-elle.

— Qui ?

— Le meurtrier.

Il éclata d'un rire sonore :

— Tu es folle, je te dis ! Fiche-moi la paix.

Michka ne jugea pas utile de raconter à Mme Ilka sa rencontre sans importance, et reprit le fil de ses pensées interrompues par ces événements bizarres.

Au cours de sa promenade, il avait complètement oublié sa discussion avec son épouse, mais cette préoccupation première lui revint tout à coup et il s'empressa de tirer

au clair ce qu'elle avait dit et surtout ce qu'elle s'efforçait de cacher.

— Et maintenant à nous deux ! Ne crois pas que tu te déroberas à des explications, cette fois-ci je te contraindrai bien à parler, de gré ou de force! Je veux savoir qui était ce gars-là, et tu me le diras... Tu m'entends ?

Elle restait muette, aussi lui, de plus en plus en rage, s'approcha tout près et proféra:

— Tu avoueras tout, ou je te tuerai... Je te tuerai, c'est moi qui te le prédis.

Puis sans attendre la réponse qui ne serait sans doute pas venue, il s'empara de sa cravache et cingla sa moitié avec une telle force que celle-ci poussa un cri de douleur ; elle essaya de se lever mais ne put le faire que difficilement à cause de sa corpulence tout en tentant de se débattre contre son mari qui élevait la voix, furieux, déchaîné :

— Auras-tu fini de mentir, hein ?... Tiens, voilà ce qu'il en coûte ! Hop, attrape ça...

— Mais... je... je... ne dis rien, bégaya la pauvre femme.

— Justement, c'est ce que je te reproche, mais tu as fini de te payer ma tête, je t'en réponds.... Tu vas voir...

— Tu n'as pas honte, commença-t-elle.

— Allons, tais-toi... Pas un mot de plus ou je t'étrangle... Garce, va ! Cette plaisanterie

de mauvais goût a trop duré fini ! Ca va changer, car j'en ai assez...

Les coups redoublèrent, tombant impitoyablement sur la victime qui se protégeait la figure avec ses mains.

Stéphani s'arrêta net au milieu de ses mouvements brutaux.

— Qu'est-ce encore que cela ?

Ne daignant même plus accorder attention à celle qu'il rouait de coups quelques instants avant, il fut tout yeux et tout oreilles. Car, il en étais sûr, cette fois, il avait entendu clairement un bruit suspect.

— Au secours !... au secours !... cria au dehors une voix avec tous les accents d'un frayeur intense.

Stupéfait, le Directeur s'immobilisa perplexe, ne sachant comment apporter l'aide réclamé sur ce ton déchirant. Qui hurlait ainsi ? Et de quel côté ?...

Les appels se multipliaient, venant d'un homme probablement, et se répercutaient dans le lointain. L'écho les amplifiait, puis les renvoyait.. C'était lugubre, affolant

— Qu'y a-t-il, mon Dieu ! fit Michka tandis que les cris devenaient de plus en plus angoissants... Je vais voir et ce coup-ci, le diable m'emporte si je ne mets pas la main sur quelqu'un.

Il prit dans l'armoire son revolver, qu'il vérifia soigneusement et se précipita dehors.

Comme par enchantement, les exclamations de détresse avaient cessé faisant place à un silence encore plus inquiétant.

Les pas de Stéphani se firent plus rapides, s'éloignèrent, tandis qu'il s'enfonçait dans la nuit.

Il était bien résolu cette fois, à aller jusqu'au bout et à éclairer les causes d'événements inexplicables qui s'abattaient sur ce qui l'environnait.

Il aurait pu se demander à nouveau s'il n'était pas le jouet d'une hallucination tant le calme parfait l'impressionnait, mais non... D'abord, il se dirigea vers les voitures des artistes, persuadé que le bruit s'était produit par là, et qu'il s'agissait d'une querelle passagère entre ses employés.

Aucune fenêtre ne brillait, toutes les roulottes étaient plongées dans une obscurité totale comme si les habitants dormaient depuis longtemps. Rien de ce côté... Alors, d'où provenaient les appels ?... Du point opposé, évidemment ; de plus en plus inquiet le Directeur fit le tour de l'emplacement occupé par le cirque, puis concluant qu'il n'y avait plus qu'une partie du terrain à visiter il s'y rendit. A sa gauche s'étendaient les environs de la ville.

Une odeur violente, particulière, qu'il ne put définir le surprit et retint son attention. Qu'y avait-il par ici ?...

Il fut pris d'un tremblement nerveux comme si un grand danger le menaçait, et sans qu'il put s'expliquer la raison de cette étrange résolution, se mit courir de toutes ses forces vers l'arbre le plus proche comme si son salut en dépendait.

Que craignait-il donc ? Ce souffle chaud qui l'enveloppait par instants... Des grognements menaçants, sorte de sons rauques dont on n'aurait pu expliquer la provenance, qui se faisaient entendre de temps à autre...

Enfin hors d'haleine, n'en pouvant plus, Stéphani atteignit un des arbres sur lequel il grimpa.

Il monta très haut, enjambant les branches, s'aggrippant au feuillage car c'était sa seule chance d'échapper à ce poursuivant qui se mouvait derrière lui.

Heureusement, Michka avait, lorsqu'il était petit garçon pratiqué avec succès ce genre d'exercice, connu comme un grand amateur de poires et de pommes qu'il s'appropriait lui-même sans autorisation. Que de fois, on l'avait surpris en flagrant délit en train de déguster un de ces fruits délicieux, d'autant plus savourés qu'ils étaient volés... Mais quelles corrections lui avaient été infligées

après !... Il s'en souvenait encore tout en escaladant cet arbre providentiel.

Pour une fois une semblable capacité allait lui sauver la vie... Ou tout au moins la lui prolonger de quelques instants, juste le temps d'apercevoir son agresseur.

Suffisamment haut pour se croire un peu plus en sûreté, et pensant qu'il pouvait se pencher sans crainte, il risqua un regard afin de distinguer ce qui se passait en bas.

Il y avait une forme immense, dont l'ombre se détachait sur le sol qui faisait le tour de l'arbre sans arrêt.

Des yeux phosphorescents pleins de menaces terribles l'observaient, et un hurlement retentit emplissant les alentours et se répercutant à tous les échos.

Stéphani eut toutes les peines du monde à se maintenir au faite de son refuge, en proie à une terreur inexprimable qui lui donnait le vertige à un tel point qu'il crut tomber raide. Il se cramponna. Mais combien de temps aurait-il la force de résister, de tenir. Car, s'il faisait la chute redoutée, c'en était fini de lui.

— Juste Ciel, murmura-t-il, c'est Sultan ! Le tigre de Carlo...

## XIII

### Entre la vie et la mort

En examinant attentivement, habitué à présent à l'obscurité relative de l'endroit, Stéphani crut reconnaître l'animal qui se mouvait à ses pieds. Une robe orange au pelage tacheté d'une manière particulière qui permettaient de distinguer ce fauve des autres habitants féroces de la ménagerie, une démarche altière, une attitude sauvage, tout cela ne pouvait appartenir qu'à Sultan.

Oui, il n'y avait plus aucun doute possible sur ce point, le plus terrible de ses pensionnaires s'était échappé et le guettait impitoyablement.

Comment cela avait-il pu se produire ? Michka ne songeait même pas à se le demander. Tout en se cramponnant en tremblant à une haute branche de l'arbre qui menaçait à chaque instant de céder sous son

poids, il observait avec terreur la tactique de la bête.

Il réfléchit, essayant de trouver un moyen quelconque d'échapper à ce danger imminent, mais, plus il cherchait, plus il sentait la gravité de la situation dans laquelle il se trouvait.

Instinctivement, il ouvrit la bouche pour appeler au secours, mais en vain... Aucun son ne sortit de sa gorge contractée par l'angoisse si profonde qui le dominait, qu'il ne prononça que des monosyllabes inarticulées comme s'il était le plus enroué des hommes.

Rien à faire de ce côté-là il ne pourrait jamais donner l'alarme avec sa propre voix.

En bas, le tigre commençait à faire le siège du refuge providentiel sur lequel s'était perché Michka ; il en fit le tour un nombre incalculable de fois en reniflant fortement, puis il sauta, bondissant à une grande hauteur dans la direction de son prisonnier. Par miracle, il ne put l'atteindre, mais chaque nouvel assaut donnait à Stéphani des battements de cœur, une émotion telle qu'il crut en perdre la raison ; il était à moitié fou de peur...

Découragé de ces tentatives, Sultan parut se calmer et se coucha au pied de l'arbre. Cependant ce n'était qu'une apparence, ses prunelles flamboyantes de félin ne quittaient pas de vue cette proie certaine qui représen-

tait pour lui l'homme qui, là haut, frissonnait dans une attente désespérante. Ses babines remuaient dans un bruit inquiétant traduisant assez bien les intentions qui l'animaient vis-à-vis de cette chair tentante s'offrant à lui.

La bête sauvage semblait patienter guettant le moment favorable où l'homme tomberait.

— Au secours !... Au secours !!! hurla le Directeur qui avait retrouvé la possibilité d'appeler, faisant un effort surhumain devant ce péril affreux.

Mais il aurait fallu une chance exceptionnelle pour que l'on vienne le délivrer. En effet il se trouvait à une certaine distance du campement, et le sommeil des artistes était trop profond pour être dérangé par des cris qui perdaient de leur force en franchissant l'espace qui séparait la scène tragique de leur emplacement.

Quelques minutes passèrent personne ne vint... Et la situation lui parut plus intenable, plus atroce... Un silence complet régnait qui agrandissait encore la terreur du pauvre homme.

Seul Sultan avait dressé les oreilles d'une façon inquiétante, battu impatiemment le sol avec sa queue, et montré ses crocs dans un rictus menaçant, tout en grattant le sable avec

ses griffes. Puis, il se détendit, allongea son ombre souplement, se frotta complaisamment au tronc et reprit sa ronde.

L'expectative se prolongeant devenait intenable, et plus pour occuper ces minutes lugubres que pour se garer un peu plus haut, Stéphani se mit en devoir de grimper jusqu'au faîte de l'arbre.

Tout à coup, un craquement sec se fit entendre et il constata avec une terreur croissante que les branches sur lesquelles il venait de poser ses pieds cédaient. Il n'eut que le temps de regagner sa première position pour avoir la vie sauve encore quelques instants.

— Que faire ?... se demandait-il sentant qu'il était malgré tout voué à une mort irrémédiable.

Mais aucune solution ne se présentait à son esprit fatigué ; et en vérité, qu'aurait-il pu espérer qui vienne le délivrer ? Il ne pouvait même pas se faire d'illusions à ce sujet.

Il se cramponnait, raidissant ses membres engourdis, s'agrippant au feuillage (plus par instinct de conservation que par volonté), car une étrange lassitude s'emparait de lui et il redoutait de plus en plus de lâcher prise.

Il s'efforça de penser pour éviter de succomber à cette tension nerveuse intense qui aurait bien pu le faire tomber lourdement sur le sol, que de le laisser prendre par un profond som-

meil. Il réfléchissait sérieusement à la marche des choses.

Les événements se déroulaient sans arrêt, à un rythme affolant, et tous aussi surprenants dans leur diversité... Enfin, on avait eu raison de lui, il se voyait pris dans une souricière tendue par on ne sait qui ?...

Car il était trop incompréhensible que le fauve ait pu s'échapper par ses propres moyens. Une telle négligence qui lui aurait permis de trouver une issue suffisamment large pour passer paraissait inadmissible. Quelqu'un l'avait donc aidé, cela semblait à peu près certain. Stéphani avait fait par hasard, ce soir, le tour de la ménagerie, ce qu'il ne prenait pas la peine de contrôler, d'habitude, et avait pu constater par lui-même qu'un ordre parfait régnait et que rien d'anormal ne se remarquait auprès des cages.

Il en conclut qu'un de ses collaborateurs avait dû pénétrer après lui dans le cirque et avait libéré intentionnellement le plus terrible des tigres.

Et à travers le danger présent, il en devinait d'autres plus sournois mais réels. Cherchait-on à lui nuire, à lui, Stéphani ?... Et dans quel but voulait-on sa disparition ?

Que n'était-il encore chez lui, bien tranquille avec sa femme. Il n'éprouvait pour elle qu'une indifférence totale, cependant il dut reconnaî-

tre qu'elle avait eu raison en voulant l'empêcher de sortir ; il regrettait de n'avoir pas écouté ses conseils, ou plutôt ses avertissements.

Mais... les cris qu'il avait entendus étaient bien ceux de quelqu'un réclamant du secours, et il était de son devoir d'aller se rendre compte de quoi il s'agissait... Il s'en repentait, oui, il n'y avait que lui, Michka pour faire une bêtise pareille : quitter la roulotte alors que tout était redevenu si vite étrangement calme aux alentours... Que s'était-il passé en réalité? N'avait-on pas préparé une mise en scène pour l'attirer dans il ne savait quel intérêt, et où bien entendu il était tombé ?..

Hélas ! Il n'aurait pas le loisir de châtier les coupables, et de connaître leurs véritables desseins, puisqu'il n'y avait aucune chance qu'il réchappe de son malheureux destin.

Personne... Cette absence d'aide lui sembla aussi un abandon soigneusement préparé... Il ne devait compter que sur lui-même.

C'est alors qu'il se souvint avoir emporté son revolver. Il porta rapidement la main à sa poche prit d'une crainte subite de l'avoir laissé tomber dans sa course effrénée de tout à l'heure, mais non, l'arme se trouvait toujours là, intacte, et chargée, puisqu'il l'avait contrôlée avant son départ.

Un dernier espoir lui redonna la force de

s'en servir. Déjà, il dirigeait le canon vers le tigre toujours menaçant, quand il se ravisa. Il voulait éviter, si possible, de détruire cette bête qui représentait une grande valeur pour lui et pour Carlo Calforza, que sa mort mettrait dans un cruel embarras.

Stéphani avait toujours entendu dire que ces animaux craignaient le bruit et s'y dérobait ; il pensait donc le faire fuir après l'avoir effrayé. S'étant fait cette réflexion et n'envisageant pas d'autre solution pour s'en sortir, il se décida à tirer mais côté de la bête et non sur elle. Sans doute, les coups de feu attireraient l'attention du personnel et on viendrait enfin le délivrer. Ce qu'il voulait, par dessus tout, c'était en effet ne plus rester sur cet arbre, fragile abri, au risque de tomber et de devenir la proie du tigre.

Il mit tout son espoir dans cette unique ressource qui lui restait et tira... Deux fois, il appuya le doigt sur la gâchette, et deux fois une détonnation retentit, et déchira l'air. Il attendit. Bien vite, il se rendit compte que l'effet qu'il voulait produire était tout autre...

Sans prendre Sultan comme cible, ainsi qu'il en avait eu l'intention, il avait réussi à l'effrayer, mais celui-ci n'en devint que plus terrible. L'animal impatient, rendu furieux par cette manifestation inattendue poussa un rugissement effroyable, puis fit un saut d'une

telle ampleur que le sang de Stéphani se glaça dans ses veines.

Son assaillant avait pu atteindre une hauteur prodigieuse, et il crut que sa dernière heure était arrivée.

Le pauvre homme voyait déjà cette formidable mâchoire se refermer sur lui comme un étau, il sentait à l'avance les griffes destructives le déchiqueter et, dans un dernier sursaut de volonté il déchargea son revolver en plein dans la gueule de l'animal qui se trouvait tout près de lui.

Le cauchemar disparut aussitôt pour quelques secondes... Le tigre, n'ayant pu atteindre Stéphani retomba à terre, et, de plus en plus déchaîné, recommença une nouvelle tentative.

Cette fois il s'attaqua à l'arbre, directement. Et c'est alors que sa victime sentit sa fin proche... L'arbre tremblait sous le poids de l'animal qui s'acharnait dans des assauts répétés. A ce moment, Michka, faisant un faux mouvement pour essayer d'affermir sa position laissa tomber accidentellement son arme. C'en était fait de lui, il aurait beau se cramponner aux branches, Sultan serait plus fort que lui.

Sous les chocs successifs en effet, le tronc fit entendre des craquements inquiétants les branches se disloquèrent, les feuilles tombè-

rent nombreuses et Stéphani sentit qu'il commençait à vaciller terriblement.

Le malheureux directeur comptait les minutes, ou plutôt les secondes qui lui restaient à vivre.

Paralysé par une peur grandissante qui atteignait son paroxysme, il était incapable de faire le moindre geste de défense, d'ailleurs... à quoi bon ? Il ne pouvait plus lutter efficacement contre un tel adversaire, et puisque personne ne venait à son secours, il savait qu'il n'avait rien à attendre, plus rien à espérer.

En songeant à la mort horrible qui serait la sienne, il se prit à crier comme jamais de sa vie il ne l'avait fait, trahissant dans des accents inhumains toute sa terreur.

Sultan, d'un formidable coup de sa griffe droite fit ployer l'arbre auquel il s'était attaqué avec une rage intense, et après un bruit sinistre, le bois céda et se coupa en deux.

Stéphani, dans sa chute, sentit à nouveau l'haleine de la bête féroce qui soufflait bruyamment après cet effort, et alla choir à quelques mètres de là.

Le fauve, avide de sang, alléché par la chair fraîche qu'il reniflait, s'approcha d'un pas lent, sachant bien que sa victime ne pourrait plus lui échapper.

Stéphani entrevit cette masse majestueuse

et terrible de son ennemi. Dans l'espace d'un éclair il considéra horrifié cette langue pendante cette gueule ouverte, ces yeux étincelants tandis qu'un grognement significatif le menaçait. Le tigre se courba, s'étendit, prenant son élan pour se jeter sur l'homme et le déchirer enfin...

A ce moment, Michka aurait pu s'évanouir tant sa terreur était grande; mais non, il ne fit que fermer les yeux, pour ne plus se rendre compte des progrès de son adversaire. En quelques instants, il revit défiler les images de la dernière heure de sa vie qui s'embrouillaient, se superposaient pour se terminer dans une vision horrible...

.....

Le temps qu'il passa ainsi, était-il des secondes, des minutes, ou plus ?... Il n'aurait pu le dire. Cela lui avait paru éternel ces moments où, résigné à tout, il attendait le pire... Il ne souhaitait qu'une chose : ne pas trop souffrir. En finir, vite...

Pauvre Stéphani ! C'était certes avec une immense détresse qu'il quittait ce monde qui ne voulait plus de lui. Pourquoi cette mort injuste et si cruelle lui était-elle réservée ?... L'avait-il méritée ?

Il aimait la vie, il avait joui de sa gaîté, de

ses distractions, du travail qu'elle lui avait prodigués, et il espérait en profiter encore mais le sort en avait décidé autrement.

La séparation d'avec celle qui avait passé ses jours à ses côtés jusqu'à présent ne le touchait que médiocrement. Ce qui le frappait bien davantage c'était de ne plus revoir Marya, objet de toute sa tendresse, elle était la cause de son véritable désespoir, ce qu'il regretterait le plus en mourant...

Il se voyait victime de ce métier qu'il avait servi avec amour depuis des années, tel un créateur devant son œuvre accomplie, et ne put se consoler de cet anéantissement brutal de toutes ses espérances. Car il croyait avoir le temps de faire encore bien d'autres prouesses...

La seule gloire qu'il entrevit, essayant de l'imaginer pour mieux supporter le moment ce fut la consécration de la presse.

Sa mort serait annoncée comme un événement sensationnel, les journaux publieraient son nom en grosses lettres, on le pleurerait comme un héros au destin tragique.

Il serait représenté comme une victime de son devoir et de sa tâche, lui, « le célèbre Directeur du Cirque Stéphani », dévoré par le plus terrible fauve de sa ménagerie.

Il remontait sa jeunesse, prenant ses jours à rebours depuis maintenant jusqu'à sa plus

tendre enfance, pensant aux événements marquants de son existence, et revoyant les étapes une à une jusqu'à l'ultime celle-ci, où un nom revenait sans cesse : « Sultan ».

La vision disparut aussi vite qu'elle était venue car, ainsi que l'exprime un proverbe oriental : « L'éternité est une minute, et une minute est l'éternité ».

Dans un instant, la griffe mortelle s'abattrait sur lui et le déchiqueterait, mais pourquoi le fauve ne l'avait-il pas attaqué encore ? Quel était ce raffinement dans la torture qui étreignait Stéphani ? Que représentait cette attente insupportable ?... Un miracle, ou une nouvelle cruauté du destin ?...

N'entendant rien et n'en pouvant plus, il risqua un regard et constata avec stupéfaction que, non seulement le tigre ne s'était pas approché de lui, mais encore qu'il était à présent allongé de tout son long sur le sol.

Michka se redressa et, ne pouvant croire qu'il était libre de ses mouvements, se leva complètement, puis, se retournant essaya tout d'abord de ramper pour ne pas réveiller la bête et enfin courut vers le campement.

Arrivé à une certaine distance, il se permit de s'arrêter pour se rendre compte de la position de son adversaire dont il n'avait plus à redouter une attaque immédiate.

A sa grande surprise, il vit que Sultan

n'avait pas bougé. Bien qu'il fut fortement intrigué de cette immobilité prolongée et tation, de continuer son chemin vers la voiture, redoutant une nouvelle rencontre avec inattendue, il décida, après une courte hésile tigre s'il se mettait à sa poursuite.

Mais avant qu'il ait pu faire un pas, un coup le fit tressaillir. Une main venait de s'abattre sur son épaule et le retenait avec force.

— Bonsoir, Monsieur le Directeur ! fit une voix sèche qu'il connaissait bien.

— Ah ! C'est vous, s'exclama Michka en se retournant, Dieu que vous m'avez fait peur!

— Telle n'était pas mon intention, excusez-moi... fit M. Bardet, mais vous êtes nerveux... Il y a de quoi, d'ailleurs... Entre nous, vous ne pouvez pas avoir plus peur que tout à l'heure

— Vous savez ?...

— Cette histoire avec le tigre a failli vous coûter cher, dit le petit homme, imperturbable.

— Je l'avoue... Mais, mais...

—Oh ! il n'y a plus de danger, rassurez-vous.

M. Bardet n'avait rien perdu de son calme coutumier et essayait de détourner habilement la question en ajoutant :

« Sultan ne fera plus de mal à personne.

— Comment cela ?...

— Parce qu'il est mort.

— Il... est mort, dites-vous ?

Stéphani reprit d'un coup toute son assurance et confirma les paroles de l'inspecteur sidéré :

— Ça ne m'étonne pas, il ne pouvait en être autrement puisque je lui ai envoyé six balles dans la gueule.

— Ah, ah, vraiment ! ricana l'autre. Vous êtes un habile tireur Monsieur le Directeur, je n'en ai jamais douté. Toutes mes félicitations... Seulement...

— Quoi ?

— Ce n'est pas vous qui l'avez tué !

— Que dites-vous ?...

— Je répète: ce n'est pas grâce à vous que le tigre est désormais hors d'état de nuire.

— Vous croyez cela ?

— J'en suis persuadé.

— Qui voulez-vous qui l'ait tué puisqu'il n'y avait absolument personne auprès de moi à cet endroit ?

— Moi, tout simplement, répondit le petit homme avec la plus grande nonchalance.

— Vous ???...

— Oui ! Cher Directeur, sans mon aide, vous ne seriez pas ici mais bien dans l'estomac de ce pensionnaire irascible. Je suis arrivé juste au moment décisif et...

— Je vous suis très reconnaissant, je vous le prouverai... Merci, merci... Vous m'avez sauvé la vie ! Mais... pourquoi avez-vous fait cela ?..

— Parce que vous avez sauvé la mienne.

— Je comprends de moins en moins ! Que le diable m'emporte si j'arrive à saisir un traître mot de tout cela.

— Pas difficile cependant, fit M. Bardet, je vous expliquerai en détail tout à l'heure notre aventure; je puis la résumer brièvement en quelques mots : sachez que ce n'est pas vous que l'on voulait supprimer, mais...

— Alors, c'était un guet-apens ?

Sans daigner préciser, l'autre enchaîna :

— Heureusement, je suis habitué ! Une fois de plus, j'ai pu déjouer cette machination satanique.

— C'est-à-dire...

— Que j'ai peut-être l'aspect un peu stupide, je l'avoue d'ailleurs, mais soyez persuadé que je le suis beaucoup moins que certaines personnes se plaisent à le croire...

## XIV

### M. Bardet se montre plus loquace

Les deux hommes se mirent à marcher côte à côte dans la direction du campement, puis ralentirent leur allure au fur et à mesure qu'ils parlaient; c'était la première fois que l'inspecteur consentait à lier conversation d'une façon plus suivie. En vérité, il devait bien quelques explications au Directeur qui était fort bien disposé à son égard.

Le numéro pleinement réussi la veille qui avait recueilli la faveur des spectateurs, puis cette circonstance dramatique où le policier venait de faire preuve d'un sang-froid remarquable sans que Stéphani sache exactement dans quelles conditions, l'avaient édifié sur le compte de son hôte.

Ils se considéraient à présent comme deux amis et c'est ce qui incita sans doute le détective à répondre nettement aux questions

de son interlocuteur qui ne pouvait revenir de sa surprise d'avoir été sauvé par un hasard providentiel.

— Je n'ai pas reçu une très solide éducation, cher inspecteur, commença Michka avec un faible sourire comme s'il cherchait une excuse, mes parents ne se sont pas donné beaucoup de mal pour moi; cependant, comme j'aimais particulièrement la lecture, je me suis instruit au petit bonheur en fouillant dans de vieux livres, car l'histoire était ma passion... C'est ainsi que je connus les rites des anciens et que je me documentai sur la Pythie... Mais vous savez cela mieux que moi.

— Hum... hum... il y a longtemps que j'ai été à l'école, cependant je crois me rappeler vaguement...

— Cette prêtresse de l'oracle d'Apollon, à Delphes.

— Oui, c'est cela; la femme qui, assise sur un trépied, prédisait l'avenir?...

— Vous avez bonne mémoire. Ses prédictions étaient si confuses que personne ne pouvait y comprendre un mot.

— Possible mais je ne vois pas le rapport avec ce qui nous préoccupe actuellement.

— Vous ressemblez à cette pythonisse, inspecteur.

De plus en plus inquiet, persuadé que les

émotions avaient dérangé le cerveau de son interlocuteur. M. Bardet le considéra avec un peu de pitié, mais il fut bientôt rassuré quant à la folie présumée de celui-ci qui reprenait:

— Vous vous demandez pourquoi j'énonce cette comparaison ?

— J'avoue qu'elle me paraît assez obscure... Je ne sais pas très bien votre pensée.

— Voilà: cher ami, permettez-moi de vous dire que plus j'ai l'honneur de converser avec vous, plus je vous connais, et plus vos paroles me semblent mystérieuses. Je ne puis cependant élucider certaines de vos allusions me concernant.

— Lesquelles ?...

— D'abord vous prétendez que le guet-apens n'était pas tendu à mon intention... Sacrebleu ! Mais pour qui, alors ?

— C'est à moi qu'on en voulait, Directeur ! Il n'y a rien de mystérieux là-dessous.

— Pas possible!

Stéphani s'arrêta net à cette révélation, cloué sur place comme si une lourde pierre venait de tomber à ses pieds, tant il paraissait stupéfait aussi bien par la phrase du détective que par le calme avec lequel elle avait été prononcée.

— A vous???... Mais, inspecteur, pourquoi pensez-vous que c'est à votre personne que l'on en voulait. Il n'y avait pas de raisons

qui faisaient prévoir une éventualité pareille.

— Ah ! Ah ! Voilà ce que j'attendais depuis longtemps ! Voyons, cher Directeur, ne compliquez pas en cherchant à semer des difficultés là où elles sont absentes; rien d'étonnant à toute cette aventure.

— ? ?

— Je vois une fois de plus que la stupéfaction vous a coupé la langue. Remettez-vous et écoutez-moi. Certes j'avais bien pris toutes mes précautions, mais je devenais gênant...

— Au début, on ne me remarquait pas. Mais supposons que le coupable se trouve dans l'enceinte du cirque ce qui correspond à toutes probabilités, et appelons-le M. X. Il apprend que je le surveille, étant policier et ayant pris l'affaire en mains... Vous me suivez ?

— Oui.

— Eh bien, continuons dans cette voie : M. X. qui a supprimé tour à tour les deux frères Jan et Stachek dans un but obscur, pour une raison personnelle, ne demande qu'à poursuivre ses exploits macabres. Il n'hésitera pas à prendre les grands moyens pour en arriver à ses fins et tuer un troisième de la famille des *Colpatroz*. Logiquement, il se tient le raisonnement suivant en me voyant apparaître pour la première fois : « Ce petit sin-

ge-là, au melon de travers, a l'air si bête que je n'ai rien à craindre de ce côté-là... Pour l'instant tout va bien, et je peux continuer en toute tranquillité à mettre mes plans à exécution... Car manifestement, cet homme déteste vos acrobates et ne cherche qu'à leur faire le plus de mal possible. Vous me suivez bien... Jusqu'ici c'est très plausible.

— Très clair... Poursuivez, je vous prie.

— Après avoir tué les deux tziganes, l'assassin est plus que jamais persuadé que le troisième représentation sera manquée et que les cinq artistes, démoralisés par ces catastrophes successives, ne se présenteront pas au public... Cette conclusion semble juste, il ne s'est pas trompé, ses projets donnent les résultats attendus, mais contre toute attente Marya se propose de sauver la situation en faisant héroïquement le Saut de la Mort. M. X. est un peu surpris de cette résolution inattendue mais ne se trouble pas pour si peu et en fait son profit : « Ah ! Ah ! se dit-il, si c'est comme ça, nous allons bien voir comment cette petite retombera sur le trapèze... » Et il prend ses dispositions sans prendre garde à moi. Le fourbe décide lâchement de supprimer la jeune fille qui risque audacieusement sa vie pour vous tirer d'embarras, il faut bien le dire. Que se passe-t-il alors ? demande l'inspecteur en haussant légèrement le ton.

— C'est ce que je voudrais bien savoir... Je vous en supplie, continuez...

— Prévoyant, en effet, comme votre fameuse Pythie dont vous parliez tout à l'heure, qu'un trosième attentat est suspendu au-dessus d'un des membres de la famille tzigane, je me tiens sur mes gardes, cherchant par tous les moyens à l'éviter. Mais comment déjouer cette machination que prépare l'homme insatiable dans les coulisses de votre établissement ?... C'est pourquoi, après avoir longuement examiné quel était le meilleur parti à prendre je résolus de veiller sans être reconnu...

— Bien, bien...

— Vous devinez à présent pourquoi, je tenais tant à prendre le déguisement de clown en même temps que mon collègue Blanpain, le numéro de *Mick and Mack* devant protéger contre les regards indiscrets, M. X. nous connaissant, aurait pu se méfier de nous et il n'aurait pas eu tort...

— Un moment, vous permettez, interrompit le Directeur. Je voudrais bien savoir comment vous avez pu présenter une attraction aussi réussie ? Je ne vous cache pas qu'elle m'a enchantée, mais je ne puis concevoir que, en tant que vous policier vous puissiez aussi faire le clown ? Depuis trente ans que je m'occupe de ma partie, j'ai rarement vu quel-

que chose d'aussi parfait ; on croirait que vous avez toujours pratiqué ce métier-là !

Modeste, M. Bardet remercia d'un petit signe de tête :

— Ce n'est pas si difficile que vous l'imaginez... Je suis un grand admirateur de ce genre de spectacle et me rend très souvent au cirque pendant mes courts loisirs. Or, le numéro que j'ai présenté hier soir est la répétition exacte d'une pitrerie que j'ai vue à Paris, il y a environ un an.

— Ah, ça, alors, par exemple ! En effet... Il me semblait avoir déjà assisté à cela quelque part, mais il était fort bien, vous vous en êtes tirés à merveille. Bravo ! Mais pardonnez-moi cette parenthèse, je tenais à vous donner mon impression sur ce sujet, je ne demande qu'à vous écouter je suis toute ouïe.

— Vous êtes impatient de savoir pourquoi, j'ai insisté pour me trouver sur la piste lors de l'exhibition des *Colpatroz,* évidemment c'était pour les préserver d'un sort terrible que je pressentais. Avais-je tort de croire Marya menacée plus directement par ces ennemis acharnés ?... C'était la plus élémentaire précaution.

— Assurément !

— Grâce à mon stratagème, je me trouvai là lorsqu'une main voulut tirer dans la direc-

tion de l'artiste au moment le plus périlleux pour elle. Ainsi, même si le coup ne l'atteignait pas, elle tomberait assez rudement par suite de l'émotion qu'elle éprouverait, et de toutes manières n'échapperait pas à la mort. Mais ces beaux calculs furent heureusement déjoués : je fus plus rapide que M. X. et j'eus la chance d'atteindre l'agresseur invisible à la main, protégeant ainsi Marya contre cette tentative criminelle.

— Etes-vous sûr que c'est à la main que vous l'avez touché ?

— Oui, vous avez vu comme moi les taches de sang, là-haut, dans la galerie...

— Sacrebleu ! Il n'y avait personne.

— Nous sommes arrivés trop tard, bien entendu ! J'en ai été d'ailleurs fort contrarié.

— Je n'ai pas entendu dire qu'un de mes employés soit blessé au bras... Je le saurais.

— Vous sous-estimez l'intelligence de M. X. Il a ses aides, pour ce genre de besognes...

— Ah ! Je commence à comprendre !

— Tant mieux, laissez-moi continuer. M. X. voyant son plan échouer pour la première fois ne doute guère que c'est aux clowns qu'il doit cet échec, il sait que je suis attaché à ses faits et gestes et ne pense plus qu'à une chose : se débarrasser de moi le plus rapidement possible parce que je suis devenu, ainsi que je vous le disais tout à l'heure, gênant... Il

doit désormais compter avec moi, et c'est pourquoi il me tend le traquenard dont vous avez failli être la victime, Directeur. Sachant fort bien que je suis nulle part et partout, que j'inspecte nuit et jour les abords des roulottes, surveillant tout ce qui s'y passe, il organise cette comédie dans laquelle, je devais infailliblement tomber, selon lui... Seulement, je suis encore là !

— C'est donc à cause de cela que j'ai entendu ces cris qui m'ont obligé à sortir ?

— Oui. On a appelé « au secours » en espérant que je me rendrais immédiatement vers l'endroit choisi, mais je l'ai fait avec la plus grande prudence. Mon métier m'oblige en effet à me porter au secours de ceux qui sont en danger et mon devoir me commandait d'y aller, mais arrivé à une certaine distance, je constatai que rien ne clochait et me disposais à réintégrer mon logis, quand je vis de loin, un homme perché sur un arbre, tandis qu'un tigre dans lequel je reconnus Sultan le menaçait. Certes j'étais loin de me douter que votre vie était en jeu, Directeur... Comment, en effet, auriez-vous pu vous trouver là-bas, à pareille heure ?... Ne voulant pas quitter mon coin d'observation, je me cachai dans l'ombre et attendis ; c'est ainsi que je suivis les péripéties de votre résistance à la bête. Je sais que vous avez tiré des coups de feu, mais

je ne les entendis que faiblement car la distance qui nous séparait était trop grande.

— Je m'en doutais... C'est ce qui explique pourquoi personne n'est venu me délivrer.

— Evidemment ! Lorsque je vis que votre refuge ployait sous les assauts répétés de l'animal rendu furieux, je me décidai à courir vers vous. Il était temps : presqu'au même moment ou vous tombiez à terre, j'arrivai et, placé derrière le tigre, je le surpris et lui logeai une balle dans l'œil.

— Pourtant, comment expliquez-vous que je ne me sois pas aperçu de votre intervention ?

— Très possible, au contraire ! Vous étiez à moitié évanuoi et vous avez été quelque temps à vous remettre.

— En effet, mes idées se sont brouillées et je me suis senti comme dans un rêve.

— Vous l'avez échappé belle.

— Grâce à vous. Ce que je ne puis comprendre c'est que Sultan ait pu s'évader. J'avais moi-même vérifié la cage avant la fermeture du cirque.

— Après tout ce que je vous ai raconté, il n'est pas difficile de conclure qu'*On* l'a libéré.

— Mais qui ?... Il n'y a qu'une personne ici qui a les clés des cages, c'est Carlo.

— Oui, oui.

— C'est donc lui?

— Peut-être, je ne puis rien affirmer, je ne me suis pas encore préoccupé de cette question.

— C'est presque certain, répéta Michka. D'ailleurs, il nourrit pour les *Colpatroz* une haine féroce et je me souviens qu'une fois, tandis que je parlais avec lui, il leur a souhaité les pires calamités avec un œil méprisant et mauvais qui m'aurait impressionné si j'y avais attaché plus d'attention. Je ne l'ai pas pris au sérieux alors, mais aujourd'hui les paroles qu'il a prononcées prennent leur véritable signification.

— Il est très possible qu'il soit pour quelque chose dans cette affaire, nous le saurons.

— A mon avis, c'est lui le meurtrier.

— Ne vous emballez pas cher ami, fit placidement le détective, moi je n'en suis pas sûr du tout. L'avenir nous réserve encore des surprises...

— Dites-moi, inspecteur, encore une question concernant ma femme, cette fois-ci. Vous avez prétendu qu'elle cachait la vérité lorsqu'elle a déclaré que personne ne se trouvait avec elle quand vous l'avez confondue en train d'écouter derrière la tente...

— Elle mentait, en effet...

— Elle nie toujours, je l'ai interrogée ce soir et elle n'a rien voulu me confier... Cependant, puisque nous sommes tous les deux,

je dois avouer que depuis quelque temps elle est assez réticente, elle a changé d'habitudes et semble dissimuler ses pensées. Cela correspondrait-il à vos suppositions ?

M. Bardet avait la tête baissée vers l'extrémité de sa grosse et inséparable canne avec laquelle il traçait des dessins sur le sable, ce qui lui évita de répondre.

Voyant sa préoccupation et ce mutisme. Stéphani qui savait ce que signifiait pareille attitude, reprit :

— Savez-vous quelle est la cause de ses préoccupations ? J'aimerais que vous me donniez quelques éclaircissements.

— Vous y tenez absolument ?

— Oui.

— Mon impression est que Mme Ilka connaît le meurtrier.

— Vous dites ?

— Je répète qu'elle en sait plus long que nous tous sur le meurtrier. C'est du moins ma ferme conviction.

— Dans ce cas...

— La discrétion la plus complète est indispensable, Directeur; vous saisissez, indispensable. Je compte sur la vôtre, si vous tenez à la vie de votre femme.

— Pardon... Mais...

— J'en ai déjà trop dit, vous êtes fixé il

me semble. A demain, Monsieur le Directeur, bonsoir.

Le petit homme disparut dans la nuit et Stéphani, plus bouleversé que jamais, reprit lentement le chemin de sa voiture.

De loin il constata que la lumière était éteinte, mais ne s'en étonna point, sachant combien sa femme tenait à son sommeil.

Ayant gravi les degrés de bois, il entra rapidement et alluma la lampe à pétrole, vit en effet son épouse dans le lit et s'approcha :

— C'est par miracle que tu me revois, ma colombe j'ai frôlé la mort de bien près et quelle mort, tu ne te doutes guère des dangers que j'ai courus... J'en tremble encore pendant que je te le raconte.

Il remplit le verre qui était toujours sur la table à l'endroit où il l'avait posé avant sa sortie mouvementée, et but d'un trait.

— Ah ! ça réchauffe, murmura-t-il tandis que ses yeux pétillants exprimaient la satisfaction, une bonne goutte après toutes ces terreurs, ça fait du bien.

« Ecoute, ma chérie reprit-il en voyant que sa moitié n'avait pas changé d'attitude, sais-tu à qui je viens d'échapper ?... A Sultan ?... Mais sapristi, s'interrompit-il elle dort comme un sapeur, réveillons-la, cela en vaut la peine... Eh ! bobonne... dit-il en la secouant vigoureusement par l'épaule, j'ai une

chose très importante à te raconter... Réveille-toi.

Une pâleur mortelle se lut sur ses traits tandis qu'il saisissait le bras de sa femme, puis le rejetait aussitôt; il était froid.

Reculant horrifié, les yeeux hagards, épouvanté, comme s'il redoutait ce contact, Stéphani s'affaissa lourdement sur une chaise.

Le doute devenait certitude: il avait touché un cadavre. Mme Ilka était morte.

## XV

### Une arrestation

Certes Stéphani n'aimait pas sa femme, et depuis longtemps déjà leurs rapports étaient plutôt froids. Il régnait entr'eux un malentendu qui ne faisait que s'accroître avec le temps résultant d'abord d'un manque de compréhension de part et d'autre puis, du peu d'empressement de Mme Ilka à vouloir conserver l'affection de son mari. En effet, elle s'était laissée envahir par cet embonpoint regrettable qui avait anihilé peu à peu tout ce qui, dans leurs jeunes années, séduisait Michka et les avait réunis.

C'est surtout à cause de ce changement qui s'était opéré en sa femme que Stéphani la dédaignait. Il trouvait tout à fait naturel qu'un homme tel que lui qui avait gardé sa jeunesse d'esprit et sa « ligne » qu'il affectionnait tant de soi-disant « beau garçon », ne puisse se contenter d'une compagne qui, au cours des années qu'ils avaient vécues

côte à côte, avait perdu tout le charme qu'elle possédait jadis. Elle était devenue aussi difforme qu'elle avait été belle, et alourdie à l'exagération, elle qu'il avait connue élégante et svelte ?...

Il lui en voulait de s'être laissée aller à ce point et traduisait son dépit par des accès fréquents de mauvaise humeur; même si elle ne tenait plus à la considération de son mari, elle aurait bien pu se surveiller rien que pour conserver le respect d'autrui.

Quoi de plus laid qu'une femme trop grasse, en effet ? Stéphani en avait horreur et savait que tous partageaient son opinion autour de lui. C'est pourquoi, dans son for-intérieur, il se demandait s'il ne souhaitait pas d'être débarrassé d'elle et cherchait obscurément une raison de se libérer. Il jouissait cependant d'une liberté relative et prenait des allures indépendantes que sans approuver elle acceptait mais cette présence lui devenait insupportable, sa femme l'agaçait, l'embarrassait.

Depuis longtemps, il était dans cet état d'esprit et l'on aurait pu croire que lorsqu'il vit que ce vœu secret était devenu réalité, il en aurait conçu une certaine satisfaction, mais non... Il se sentait gêné tout à coup, sans savoir pourquoi d'avoir pu rêver quelquefois à une séparation et même de l'avoir

ardemment souhaitée. C'est dans la nature de chacun, en face d'un désir accompli, de ne plus se rendre compte exactement si c'est bien cela que l'on voulait.

D'autres raisons poussaient peut-être Michka à être plus consterné qu'il n'en avait l'air devant ce cadavre qui semblait un reproche pour toutes les humiliations qu'il avait infligées à celle qui n'était plus. Mais il ne les saisissait même pas complètement. Il sentait bien que ses sentiments envers la morte avaient changé.

Evidemment, il n'éprouvait en la regardant qu'une émotion relative. Trop indifférent pour resentir un déchirement sincère en face de celle qui s'était montrée une fidèle compagne des jours difficiles il sentait un chagrin véritable comme un étranger qui déplorerait la disparition d'un être aimé autrefois..

Toute la complexité de ses idées diverses et semblait-il contradictoires qui l'absorbaient dans ce moment pénible, se résumaient à une courte phrase qu'il entendait dans ses oreilles bourdonnantes : « elle est morte »... Ces trois mots, exprimant tant de détresse et de vide, lui redonnèrent l'exacte sensation du réel.

La seule question qui dominait et dirigeait toutes les autres depuis qu'il était devant ce

lit le point d'interrogation inquiétant auquel il cherchait à répondre se posait. Comment l'événement s'était-il produit ?... Qui avait tué Ilka ? Que signifiait cette mort si brusque ? Elle paraissait bien fatiguée la veille, c'est-à-dire quelques heures auparavant, lorsqu'il avait voulu lui arracher son secret, mais de là à succomber... Non, cela n'était pas possible. Et puis il l'avait battue. Il le regrettait à présent, mais c'était trop tard pour se confondre en lamentations inutiles.

Terriblement frappé par toutes ces pensées qui se succédaient et lui faisaient mal, il se laissa gagner par un doute atroce : si elle était la troisième victime ?... Si le meurtrier insatiable des deux frères disparus s'était à son tour attaqué à elle ?... Il en aurait eu bien vite raison car, étant donné sa corpulence, elle se déplaçait lentement et n'aurait pu soutenir une longue résistance. Quant à appeler, Michka s'était rendu compte par lui-même que cela ne servait pas à grand chose !

Il inspecta les abords de la pièce, et ne constata aucune trace de lutte. Tout était en ordre comme si elle dormait, naturellement. Alors ?... Mystère ?... Pas le moindre indice qui lui permette d'expliquer ce coup fatal ?... Si !

Son regard venait de tomber sur une petite

table de chevet, sur laquelle apparaissait un carré blanc. Il le saisit rapidement et se rendit compte qu'il tenait la clé de l'énigme, ou tout au moins une explication capable de confirmer ou d'infirmer ses doutes.

Quelques mots étaient tracés en toute hâte, difficiles à déchiffrer pour le Directeur qui dut s'approcher de la lampe pour mieux lire.

Il passa sa main tremblante sur son front, et dut s'asseoir et se reprendre un instant. Il n'avait pas peur de ce qu'il allait apprendre, mais toutes les secousses qu'il avait éprouvées durant cette nuit mouvementée lui donnaient une dépression nerveuse intense. Les lettres dansaient devant ses yeux, mais vite il se maîtrisa.

Le message était signé de sa femme :

*« Je ne puis plus vivre! Cette situation devient pour moi insupportable, elle n'est plus qu'un cauchemar. Je sais qui a commis les crimes mystérieux et pour quelles raisons on les a accomplis; mais, Dieu me pardonne, je ne peux le révéler... C'est impossible !*

*Ilka* ».

Stéphani plia soigneusement cette missive qui ne contenait pas un mot d'affection à son adresse et, pensif, la mit lentement dans sa poche. Puis, il avisa la bouteille qui était res-

tée sur la table et remplit son verre à plusieurs reprises jusqu'à ce qu'il ait bu la dernière goutte. Il ne pouvait plus conclure qu'une chose : elle s'était suicidée, la preuve était là, cette lettre en disait plus qu'il ne fallait pour le convaincre de ce qui s'était passé.

Mais il devait s'occuper de l'heure présente et songer à l'avenir... Quelle attitude devait-il adopter ? Celle d'un homme indifférent envers sa femme ou bien celle d'un tendre mari accablé par cette mort, et rendu inconsolable par la cruelle épreuve qui le frappait ?...

Il opta pour la seconde solution; vis-à-vis de ceux qui l'entouraient, le rôle qu'il voulait jouer ne lui déplaisait pas il était sûr d'attirer la compassion et la pitié, et il se prêterait volontiers à cette comédie.

— Une nuit de fichue ! murmura-t-il en jetant un regrad sur le cadavre et pensant qu'il était préférable de s'éloigner puisqu'il n'y avait plus moyen de dormir dans la voiture et il sentait terriblement déprimé.

Stéphani quitta donc son logis, bien décidé à passer dehors à se promener les quelques heures qui lui restaient jusquau lever du soleil ne pouvant espérer trouver une chambre dans un hôtel l'agglomération étant assez éloignée.

Il songeait à s'allonger sur le sol pour prendre un peu de repos dont il avait tant besoin, mais le froid aigre l'en empêcha. Michka reprit sa marche, préférant n'importe quelle occupation que d'envisager de rester auprès de la morte.

D'un pas lourd et incertain, il se dirigea machinalement vers le cirque, tandis qu'un vent frais lui rafraichissait le visage.

Il venait de se rappeler que dans la loge de Stachek se trouvait un divan qui pourrait fort bien servir pour finir la nuit, et pensait déjà au plaisir qu'il éprouverait à s'y allonger.

Presqu'arrivé au but, le promeneur nocturne constata avec un soupir d'ennui que les clés du cadenas lui manquaient. Force qui fut donc de retourner sur ses pas. Stéphani refit en sens inverse le chemin qu'il avait parcouru inutilement en jurant :

— Quelle déveine !... Sacrebleu... Il n'y a qu'à moi qu'il arrive des tours pareils !

Fort contrarié de devoir se retrouver, ne serait-ce qu'un instant en face du cadavre dont il ne pouvait supporter la présence, mais conduit par sa décision première il se résigna et gravit les degrés de la voiture. Une faible lumière lui était apparue de loin, et cependant il était persuadé d'avoir éteint avant son départ, mais aucun doute n'était

possible, la lampe brûlait, et, lorsque le battant fut poussé, il distingua dans un coin d'ombre une forme immobile : un homme se penchait sur le lit...

La stupéfaction de Stéphani ne connut plus de bornes et il eut voulu rentrer sous terre tant il était confondu. Un petit homme au chapeau melon et à la canne de bambou l'avait précédé dans ce lieu macabre et l'accueillait :

— Je vous attendais, fit-il gravement sans relever la tête, entrez M. le Directeur. Nous avons beaucoup de choses à nous dire.

..... .....

— Encore vous ? demanda Stéphani éberlué. Diable ! Vous aviez raison en disant il y a quelques minutes que vous êtes nulle part...

— ...et partout. C'est juste, oui je suis partout et surtout là où on ne m'attend guère.

Les paroles de l'inspecteur se firent singulièrement coupantes et aigues, telles des flèches, et impressionnèrent Michka sidéré.

« Mais comme vous le voyez j'arrive à temps.

Oh ! je suis très content de vous voir, répliqua Stéphani avec un sourire sucré. A vrai dire, je vous ai même cherché... Que de malheur s'acharne sur moi... Vous m'en trouvez bouleversé, un peu... un peu...

Ces derniers mots se perdirent dans des san-

glots admirablement feints, il inclina le front comme si son immense chagrin l'accablait ; comme le silence du policier lui pesait, il continua :

— Savez-vous ce que cela signifie de perdre l'être avec lequel on a partagé la plus grande partie de la vie... Oh c'est affreux...

— Oui, oui, proféra M. Bardet en se tournant lentement, sans paraître nullement impressionné par cette détresse, un coup dur, mon cher... très dur même... Mais, comme dit un proverbe : « Une femme de perdue, cent de retrouvées. »

— Que voulez-vous dire ?

— Il y en a d'autres, cher Directeur, plus jeunes, jolies et tentantes, tenez... J'en connais une qui n'est pas mal du tout... Une blonde, véritable exception de sa race d'ailleurs, aux yeux noir de jais... Une très belle fille, ça, il n'y a rien à redire !

Michka le regardait sans répondre ne sachant quelle contenance prendre ni comment il devait interprêter ces allusions mal venues en un pareil moment. Le petit homme se fichait-il royalement de lui ou parlait-il sérieusement ?...

Ce dernier reprit après une courte pause :

— Vous la connaissez d'ailleurs... Cherchez un peu vous la rencontrez presque tous

les jours je dirai même qu'elle vous plaît beaucoup... Son nom est Marya.

Le sang bouillonnait chez cet impétueux Hongrois et lui montait à la tête.

— Qu'est-ce qui vous prend ? rugit-il, est-ce que par hasard, vous tiendriez à vous payer ma figure ce serait beaucoup d'aplomb vraiment devant la dépouille de celle qui m'était si chère.

— Allons allons calmez-vous, cher Directeur ! Vous savez fort bien ce que je veux dire. ne faites pas le malin, avec moi ça ne prend pas. La mort de votre femme est...

— Elle s'est suicidée, la pauvre ! N'est-ce pas là votre avis ?

— Pas du tout...

— Oh ! Oh ! mais, j'en ai la preuve en mains, là... lisez la lettre qu'elle m'a laissée.

— Cela n'est pas du tout une preuve pour moi. Votre femme a été étranglée si vous tenez à connaître la vérité.

— Vous... vous... dites ?...

— Oui c'est ainsi Hélas ! Mon métier est dur, et je ne puis que m'y plier en accomplissant mon devoir aussi délicat soit-il en certaines circonstances... Directeur ajouta le détective en jetant un regard sévère sur Stéphani, je me vois dans l'obligation, à mon très grand regret, de vous annoncer la décision que je viens de prendre : je vous arrête.

## XVI

### Nouvelle complication

— Moi ?... L'assassin de ma femme ! s'écria Stéphani dans un geste de protestation véhément. Il ne me manquait plus que cela ! J'avoue que si j'avais pris votre accusation au sérieux elle aurait lieu de me tourmenter, mais pour être une plaisanterie, je ne la trouve pas moins de fort mauvais goût ! Vous devriez comprendre. Parlons donc plus sensément.

La figure du petite homme resta impassible :

— Vous appelez ça une plaisanterie ?... Jamais je n'ai été si sérieux qu'à présent ; il me semble que n'avez saisi le sens de mes paroles. Afin qu'il ne subsiste aucun équivoque je me vois forcé de joindre le geste qui les accompagne.

Il sortit une paire de menottes de sa po-

che et avant que le Directeur, abasourdi autant par le mouvement que par la rapidité avec laquelle il avait été accompli, ait pu esquisser une dénégation, ses mains étaient solidement attachées dans les étaux de fer.

— Et maintenant, fit le petit homme sur un ton glacial, croyez-vous encore, monsieur, que je m'amuse ?...

Stéphani, livide, fixa son vis-à-vis avec un regard qui en disait long, et eut une grimace comme s'il voulait chasser ce cauchemar qui l'assaillait... Car, selon lui, il ne pouvait s'agir que de cela : un mauvais rêve !

Lui, coupable ?... Ah, ah, c'était vraiment ridicule ! et grâce à qui ? A ce mouchard, ce limier de rien du tout, qui se donnait de grands airs parce qu'il l'inculpait. Mais, on verrait bien, il se défendrait et le confondrait à son tour... Michka en arrivait à se demander si le détective n'avait pas brusquement perdu la raison.

— Vous... vous... ne croyez pas vous-même à ce que vous prétendez ? C'est infâme de me traiter ainsi. Sachez, monsieur, que je ne manquerai pas de me plaindre à qui de droit.

— Le tout est de savoir si l'on vous écoutera ?

— Dieu merci ! mon nom est suffisam-

ment connu pour cela. Même ici, dans ce pays étranger, j'ai la réputation d'un homme honnête, incapable d'une telle vilenie. Jamais, vous m'entendez, jamais... je n'ai eu maille à partir avec la justice française.

— Il y a un commencement à tout.

— Je ne me laisserai pas insulter plus longtemps. Je vous interdis de me maltraiter de cette ignoble façon.

—C'est mon droit le plus absolu, et je vous conseille de rester tranquille, sans quoi vous serez accusé pour injures à un membre de notre organisation, ce qui n'arrangerait pas les choses. Votre cas n'est pas déjà si brillant, inutile de l'aggraver.

— Mais enfin, vous me permettrez de vous poser une question.

— Cela dépend.

— Sur quoi basez-vous votre effroyable accusation ?

— Approchez-vous, fit M. Bardet en haussant légèrement les épaules comme s'il jugeait superflu de préciser ce qui pour lui était clair et facilement contrôlable.

Il tourna le corps de la malheureuse victime de son côté, de telle manière que l'on put voir sa figure affreuse et congestionnée. Tout le sang était remonté à la tête et lui donnait une teinte rouge-bleuâtre qui impressionna Stéphani osant à peine s'appro-

cher de ce spectacle hideux. La bouche était à demi-ouverte, laissant apparaître la langue, les yeux convulsés, les cheveux hirsutes et le corps déjà raide, tout l'épouvantait au delà de ce que l'on peut imaginer.

— Regardez, ici, continuait le détective en désignant avec son doigt des marques de violences, voyez-vous quelque chose ?...

Après un premier mouvement de répulsion qu'il réprima vite, Michka s'approcha et considéra attentivement l'endroit indiqué, puis, releva les yeux :

— Non, à vrai dire, absolument rien.

— Dommage ! C'est très net pour un vieil habitué comme moi et n'importe quel médecin légiste vous le confirmerait, on distingue très bien des traces de strangulation. De toute évidence, votre femme a été étranglée; c'est comme je vous le dis; il n'y a aucun doute là-dessus car il est matériellement impossible de supposer qu'elle ait pu se supprimer ainsi.

— Mais la lettre ?

— Elle ne signifie pas grand chose. Ce n'est certainement pas la victime qui l'a écrite.

— Elle est signée d'elle.

— Bah !! le meurtrier l'avait rédigée avant, afin de dépister les recherches de la police.

— Pourtant, je puis jurer que c'est bien là la signature d'Ilka. Je reconnais l'écriture.

— Vous seriez parjure, ne le faites pas.

— Vous l'affirmez avec une assurance pour le moins déconcertante... qui vous prouve ?

— L'habitude. Cette énigme n'en est pas une. Quoi de plus simple : votre femme s'occupait de la partie comptabilité du cirque et tenait la caisse on peut donc contrôler aisément dans les livres qui sont en bas dans votre bureau, son écriture. De plus, elle payait les appointements de tous les employés de l'établissement, et là encore, il est facile de confronter cette lettre et les reçus signés de sa main. Rien n'est plus commode, d'autre part, que de copier sa signature, pour quelqu'un au courant des habitudes ici.

— C'est vrai, avoua le Directeur qui sentait son dernier espoir de justification s'effondrer, je n'y avais pas pensé !

— Vraiment !

— Pourriez-vous m'expliquer pourquoi moi, Stéphani, serais précisément le meurtrier présumé.

— De lourdes présomptions vous accablent.

— Quelle injustice. Je suis innocent, vous m'entendez!

— Prouvez-le.

— Votre erreur vous coûtera cher, je vous en réponds.

— Vous vous défendrez devant le juge d'instruction, ici c'est totalement inutile, vous perdez votre temps. Je suis édifié, et vous ne me ferez pas revenir sur mon impression première !

— Mais c'est insensé !

— Il n'est pas en mon pouvoir de définir si vous êtes le coupable, oui ou non, cependant si vous désirez savoir à quels mobiles j'obéis, je consens à vous donner quelques éclaircissements. Vous conclurez de vous-même, j'en suis certain. D'abord, avouez que la mort de votre femme vous laisse froid, elle ne vous a pas aussi sérieusement touché qu'aurait pu me le faire présumer la petite comédie que vous avez jouée tout à l'heure devant moi. Vous ne l'aimiez pas, je sais à quoi m'en tenir à ce sujet. Voilà un premier point d'élucidé, c'est un fait que vous ne pouvez nier.

— Quand même! J'ai vécu la moitié de mon existence à ses côtés, et cela compte.

— Si vous voulez, mais il n'en est pas moins vrai que l'être à qui vous consacrez toutes vos pensées est plutôt Marya, la jeune tzigane à laquelle vous avez fait la cour...

Stéphani ne put s'empêcher de sourire :

— Je constate que vous êtes fort bien ren-

sciné à ce sujet... Eh bien, oui, je ne puis le cacher, elle me plaît infiniment.

— A la bonne heure! Bravo, j'admire votre franchise, j'en tiendrai compte... Mais vous venez tout bonnement d'indiquer le motif de ce crime.

— Ah ça !...

— Résumons ! Cette jeune fille vous a enjôlé, parfait, vous en êtes follement épris et vous voudriez lier sa vie à la vôtre... Malheureusement un obstacle se dresse, votre épouse; vous êtes marié ! Comme il y a peu de chances pour qu'elle devienne votre maîtresse, vous ne voyez qu'un seul moyen pour de vous débarrasser de Mme Ilka...

— N'achevez pas, vous osez énoncer une horreur pareille ?

— C'est l'impression même de la vérité, et c'est ainsi que l'on reconstituera le drame... Je disais donc...

— La tuer!!

— Parfaitement. Vous réfléchissez, vous hésitez, vous atermoyez, puis une occasion exceptionnelle se présente, un événement inattendu qui achève de vous décider et vous enlève vos derniers scrupules, vous êtes certain que l'on ne découvrira pas que c'est vous. En effet, deux autres crimes sont commis chez vous en deux jours, et pourquoi ne supposerait-on pas que le meurtrier de Mme

Ilka ne fait qu'un avec celui des deux frères *Colpatroz* ? Eh bien, finit le détective, voilà qui est clair, j'espère, rien ne vous échappe à présent...

Ces dernières paroles prononcées sur un ton narquois tombèrent dans un silence que l'autre ne rompit pas tout de suite.

Ce n'était qu'à ce moment que Stéphani se rendait compte de tout le tragique de ce que sa situation comportait. Il se vit déjà entouré de policiers, lynché par la foule, comparaissant devant le tribunal, condamné, montant sur l'échafaud tandis que son nom serait désormais prononcé avec mépris, flétri à jamais, déshonoré, maudit... Ces moments de peur intense l'étreignirent si fort qu'il se mit à hurler comme un fou :

— Grâce... grâce... Vous faites erreur ! Je vous jure que je suis innocent ! Je ne suis pour rien dans la mort de ma pauvre femme que je déplore de tout cœur et que...

— Assez ! fit sèchement M. Bardet en coupant net cette supplication éplorée, vous expliquerez cela à l'audience, je vous le répète. Venez !

— Où cela ? Vous voulez m'emmener ? A cette heure indue ?

— Oui, vous devez être à la disposition de la justice, allons !...

Ils quittèrent la roulotte. C'était plus une

loque humaine qu'un homme résigné à son cruel destin, que M. Bardet entraînait avec lui. Toute sa fierté, sa dignité, son orgueil avait disparu en cet être abandonné au sort qui l'accablait, lui, jadis sûr de lui-même.

Le Directeur n'avait plus la force de réagir contre ce dernier coup qu'on lui portait et qui était bien pour lui le plus formidable et inattendu qu'il ait pu supposer. Il se laissa gagner par un abattement qui ne fit que croître à mesure qu'il avançait aux côtés du policier silencieux.

Ce dernier devait parfois le remettre d'aplomb et même le soutenir, tant son prisonnier était faible. De fait, M. Bardet entraînait celui-ci rapidement, avec une telle hâte que l'on aurait cru qu'il avait grand plaisir à se débarrasser de lui.

Cependant le commencement du jour se dessinait peu à peu, l'aube naissante aurait plutôt prêté à une promenade qu'à des péripéties aussi graves... De petits nuages se détachaient lentement de l'horizon sur le ciel d'un gris bleuté; on devinait que l'apparition du soleil ne tarderait pas et viendrait illuminer comme de coutume cette nouvelle journée qui s'annonçait encore sous un signe tragique. La beauté de la nature contrastait étrangement avec l'accablement de l'homme que l'on emmenait, effondré, sans forces et

sans volonté, comme si sa dernière heure était venue.

Seul, le vent frais de cette aube triste, impressionna le prisonnier en lui rendant un peu de courage pour se traîner : la brise lui caressait doucement le visage comme pour lui redonner espoir, bien qu'il ne voulut point s'imaginer que les choses tourneraient favorablement après tout ce qu'il avait supporté.

Michka respira à pleins poumons, profitant de l'heure présente comme s'il ne devait pas en jouir d'ici longtemps... Puis, il regarda autour de lui, d'un côté la plaine inhospitalière où, depuis qu'il y habitait il n'avait récolté que des catastrophes, et d'autre part, tout ce qui représentait sa raison de vivre, son cirque, les roulottes desquelles il se rapprochait progressivement. Stéphani enferma un instant ces choses qui bientôt ne seraient plus que des souvenirs dans un coup d'œil désespéré, comme s'il les quittait pour toujours...

De terribles angoisses se préparaient pour lui : combien de temps durerait sa réclusion et comment aboutirait-elle ?...

Un très vague espoir lui restait en une circonstance exceptionnelle parce qu'il avait sa conscience nette. Mais c'était presque une

folie de croire à une réhabilitation improbable et il le savait.

Et puis... Même si la vérité se faisait jour tôt ou tard même si on le grâciait, il n'en serait pas moins ruiné; il y regagnerait certes son honneur auquel il tenait, mais son cirque n'existerait plus, cette œuvre de tant d'années qu'il avait enfin réalisée se réduirait à néant. Et cette pensée lui était particulièrement douloureuse. En admettant qu'il en réchappe, il serait un homme dépouillé, fini.

Il faudrait un miracle pour qu'il parvienne à sauver sa tête, car les charges qui l'accablaient semblaient trop lourdes pour qu'il arrive à se disculper...

Une sourde haine l'anima contre le policier qui le maintenait de sa poigne ferme, et il ne put s'empêcher de lui faire supporter la responsabilité des malheurs qui lui arrivaient. Il aurait eu une grande satisfaction à corriger ce petit homme, cette crapule qui avait tracé fil à fil la trame dans laquelle il le prenait à présent. Et Stéphani désirait sincèrement lui tordre le cou. En plus de l'impossibilité matérielle qui le forçait à remettre à plus tard ses intentions de vengeance, il ressentait une sorte de peur inexplicable devant cet être désorientant qui savait tout, qui voyait jusqu'à ses pensées

les plus secrètes. Ah! celui-là, on pouvait dire qu'il accumulait les arguments et qu'il se rendait maître de n'importe quelle situation... Décidément le détective aurait toujours raison, et de cela Michka enrageait.

Ils se trouvaient maintenant devant les autres voitures et se rapprochaient du cirque. Le Directeur s'arrêta net :

— Permettez-moi au moins d'informer Imré, mon régisseur, de ce qui se passe, supplia-t-il, si je ne suis pas là, il doit prendre des dispositions en conséquence, mon établissement restera fermé et vous n'ignorez pas quel déficit cela représente. Il faut que je le prévienne et que je lui donne des ordres...

— Inutile, ne vous préoccupez de rien... Je ferai le nécessaire, tranquillisez-vous.

Stéphani insistait de plus belle :

— Il faut quand même que je lui parle d'urgence... Accordez-moi au moins cette faveur.

Mais M. Bardet se montrait intransigeant :

— Venez, insista-t-il. C'est d'ailleurs dans votre intérêt. Il est préférable qu'on ne vous rencontre pas menotte aux mains, votre réputation s'en trouverait amoindrie.

— Vous êtes impitoyable ! gémit le Directeur.

— Je ne fais que mon devoir. Venez...

Les genoux fléchissants, le prisonnier se

laissa glisser sur le sol et son compagnon eut toutes les peines du monde à le relever.

— A quoi bon cette comédie ? fit-il indigné, savez bien que vous ne pourrez m'échapper, cela ne sert à rien.

— Je n'en puis plus, laissez-moi.

— Allons, ouste... Pas de scènes... En avant, filez !

— Fichez-lui la paix, articula soudain une voix sortie on ne sait d'où, mais toute proche cependant

Levant les yeux, les deux hommes virent une forme surgir devant eux et s'arrêtèrent net.

L'intrus n'était autre que Carlo, le dompteur qui se tenait là, se carrant dans toute sa largeur comme s'il sortait de terre.

— C'est vous l'individu qui jouez le policemen parmi nous n'est-ce pas ? fit-il rudement en interpellant l'inspecteur.

— Oui, c'est moi.

— Je suis content de vous trouver ; c'est donc également vous qui enquêtez sur l'affaire du crime relative aux deux frères *Colpatroz*, je crois ?

— J'en suis chargé, en effet, confirma M. Bardet, légèrement surpris mais, que justifie ces questions ?

— Ah! Il me semble que vous avez découvert l'assassin, continua le dompteur avec un

sourire moqueur, puisque je m'aperçois que notre honorable Directeur porte les menottes. J'admire votre perspicacité, vous êtes un as !

— Voulez-vous m'expliquer les raisons de cette audace...

— Ah ! ah ! ricana l'autre quel admirable flic !

— Monsieur !!!

— Inutile de faire des chichis avec moi, votre ton ne m'intimide nullement, sachez que vous vous êtes grossièrement trompé... J'ai le plaisir de vous l'apprendre... Oui... grossièrement! M. Stéphani est hors de cause, je peux vous prouver son innocence.

— Oh ! Oh ! doucement, comment savez-vous cela si exactement ? Je serais curieux de vous l'entendre dire.

Carlo baissa le ton et ses dernières paroles devinrent imperceptibles comme s'il craignait d'être entendu.

— C'est moi le coupable. Allez... Arrêtez-moi.

## XVII

### Le mystère de la canne-raquette

Tandis que sur les traits de Stéphani, complètement éberlué, ne sachant ce qu'il devait croire de tout cela, se peignait la plus vive stupéfaction, l'inspecteur restait comme de coutume dans une attitude froide et impénétrable.

Il prit seulement quelques minutes pour réfléchir, puis s'adressa au dompteur qu'il n'avait pas perdu de vue :

— Si je comprends bien, vous vous accusez formellement des meurtres commis ces jours-ci dans le cirque.

— Oui.

— C'est-à-dire que vous avez tué volontairement les deux frères *Colpatroz ?*

— Je viens de vous le dire.

— Bon, bon, patience... C'est donc également vous qui avez étranglé la directrice ?

— Oui.

— Parfait, de mieux en mieux. Mais puis-je savoir quels sont les motifs de vos agissements ?...

— Cela ne vous regarde nullement. Je connais vos droits sur moi, et vous n'avez pas les pouvoirs nécessaires pour me forcer à m'expliquer. Je ne puis vous confirmer qu'une chose : M. Stéphani est innocent. Relâchez-le et emmenez-moi... Je choisirai un bon avocat et on verra bien ce qu'il adviendra.

Le petit homme semblait encore hésitant quant à la décision qu'il devait prendre.

L'attention des trois hommes fut tout à coup attirée par deux personnages qui s'approchaient à grands pas du petit groupe qu'ils formaient. Le directeur reconnut immédiatement l'autre inspecteur, M. Blanpain, et son compagnon Serpentino. Ce dernier portait à la main une petite valise et son visage si laid paraissait encore plus repoussant que d'habitude.

Quand il distingua les nouveaux arrivants, Carlo qui avait gardé jusqu'alors une attitude résolue parut désorienté, contrarié pour ne pas dire inquiet.

— Voilà, chef, commença M. Blanpain, j'ai suivi vos instructions et je puis affirmer que c'est lui seul, l'homme-serpent, que j'ai sur-

pris quand il se disposait à prendre la fuite.

Il désignait sévèrement son prisonnier qu'il avait maintenu solidement par le bras jusqu'à ce qu'il ait achevé de parler.

— Très bien, mon vieux ! fit le détective. Un instant seulement, je vais demander à M. Serpentino pourquoi il tenait tant à nous quitter précipitamment. Alors, donnez-moi vos raisons qui vous incitaient à fuir, et vite.

M. Bardet s'était adressé cette fois au nouveau venu qui, baissant la tête, évitait le regard incisif du policier, comme s'il se sentait pris.

— Pouvez-vous me dire comment vous aviez décidé ce départ puisque vous êtes engagé ici ?

— Mais oui! s'écria Michka, il a un contrat de trois mois... Qu'est-ce que cela signifie ?

— Silence, interrompit l'inspecteur. Alors Serpentino, parlez. On dirait que vous êtes devenu muet...

— Je n'ai rien à dire, répliqua enfin l'artiste, agité par une colère immense, pour l'instant, je suis un homme libre et je puis m'en aller où je veux; nul n'a le droit de me retenir.

— Oh ! oh ! Détrompez-vous ! Vous oubliez un peu trop vite que nous poursuivons un criminel, ou tout au moins nous l'avons cherché car il est désormais entre nos mains.

L'homme serpent recula terrifié.

— Qui est-ce ? s'exclama-t-il.

— Carlo.

A peine M. Bardet avait-il prononcé ces mots qu'il vit le long canon d'un revolver miroiter devant ses yeux.

— Allez ! vous tous, hurla l'artiste, levez les mains. Et au moindre mouvement de protestation, je vous descends... Tenez-vous le pour dit. Je me sens capable de faire pour vous comme avec cette vermine de tzigane.

Triomphalement, l'inspecteur conclut.

— Je ne me suis pas trompé ! C'est bien vous l'assassin.

— Oui c'est moi... Je puis vous assurer que je ne le regrette nullement. Je pensais pouvoir exterminer avec plaisir toute la famille comme elle le mérite. Malheureusement, vous ne m'en avez pas laissé le temps.

Après cette apostrophe brutale, il s'adressa à Carlo dont le visage s'était subitement rembruni.

— Viens toi, suis-moi. Je te sauverai.

— Non, articula le dompteur catégoriquement, je reste.

— Tant pis pour toi !... Au revoir, messieurs, et amusez-vous bien.

Il alla à reculons dans la direction vers laquelle il était venu, en menaçant toujours le groupe de son arme de la main droite tandis

que la gauche tenait la valise dont il ne s'était pas séparé pendant la discussion. Arrivé à une certaine distance il tourna brusquement le dos et s'enfuit à toutes jambes.

M. Bardet n'avait pas bougé, gardant un faible sourire au coin des lèvres, mais, à ce moment précis où Serpentino allait lui échapper, il éleva sa lourde canne de bambou et l'on entendit aussitôt un claquement sec, suivi d'un cri déchirant d'homme traqué.

En effet, le fuyard, bien qu'il fut déjà assez éloigné, avait été arrêté net dans sa course, il tournoya sur lui-même un instant, puis s'abattit sur le sol.

Lorsque les témoins de cette scène dramatique arrivèrent auprès de lui, il avait cessé de vivre.

Il y eut une minute d'émotion intense pendant laquelle Carlo parut beaucoup plus touché que ceux qui l'entouraient. Le dompteur s'effondra à côté du cadavre, ne pouvant retenir ses larmes, et secoué par des sanglots désespérés.

Devant une telle douleur, les assistants ne savaient que penser, et encore une fois, ce fut le petit homme qui rompit le premier ce silence pénible :

— Je suis navré, fit-il doucement à l'artiste, croyez que je regrette autant que vous

ce qui est arrivé... Il n'y avait pas d'autre moyen de l'empêcher de s'échapper.

— Hélas !!

— Justice est faite, fut la réponse de l'insteur. Désormais votre frère est devant un autre tribunal.

— Vous,,, savez ?...

— Que Dieu lui accorde la grâce de sa miséricorde.

— Comment connaissiez-vous le lien de parenté entre Serpentino et moi ?

— Je ne puis vous l'expliquer. Qu'il vous suffise de savoir que j'ai appris, en effet, qu'il était votre frère de lait, et que, d'autre part, je vous considère comme un brave et honnête garçon. Malgré les suspicions qui pèsent sur vous, vous resterez à l'abri de toute poursuite, ces soupçons ne sont pas jutifiés.

— Merci.

— Voici ma main M. Calforza, je serrerai la vôtre sans arrière-pensée. Joignant le geste à la parole, les deux hommes firent la paix, sans que Carlo put proférer une seule phrase de gratitude pour cette libération définitive.

* * *

Même s'il devait atteindre l'âge de Mathusalem, Stéphani se rappellera toute sa vie

cette nuit tragique et les événements auxquels il avait été mêlé.

Il avait hâte d'avoir quelques éclaircissements, mais sachant fort bien que le petit homme assez coté pour lequel il éprouvait à la fois de l'admiration et une certaine crainte, ne parlerait que s'il y était disposé et quand il le voudrait, il attendit le moment où la décision en serait prise.

Sa patience fut récompensée, il ne se trompait pas quant aux intentions de M. Bardet qui, après avoir donné des ordres à son acolyte, le congédia rapidement et laissant Carlo à sa douleur muette, entraîna Michka à l'écart.

— J'ai à vous parler, Directeur, fit-il amicalement, en passant son bras sous celui de son compagnon, ce dénouement doit vous paraître assez inexplicable et je vous dois des excuses pour ma conduite de tout à l'heure envers vous. Vous m'accorderez bien quelques minutes ?

— Avec le plus grand plaisir.

— J'ai toujours été persuadé, dit le policier, que vous n'étiez pour rien dans la mort de votre femme, répondit l'autre avec son air déconcertant, mais j'ai été forcé de jouer ce rôle ingrat que je me suis octroyé volontairement.

— Comment, vous n'avez pas cru à ma culpabilité ?...

— Pas un instant. Mais c'est grâce à cette comédie que j'ai pu découvrir celui que je cherchais. Tout cela vous paraît certainement confus mais je vais tâcher de simplifier le plus possible.

— Je vous écoute, et vous sais infiniment gré de vos attentions délicates.

— D'abord, une révélation qui ne manque pas de vous surprendre, commença le petit homme qui marchait comme s'il comptait ses pas, tandis que Stéphani ne perdait pas une syllabe. Elle explique bien des choses. Serpentino n'est qu'un pseudonyme il se nommait en réalité Gabor Barsony. Carlo Calforza et lui sont demi-frères, et voici comment, ils ont eu tous deux la même mère mais sont de pères différents. Celle-ci, Josépha, a été mariée deux fois. La première, avec un certain Barsony, d'origine hongroise, comme vous, dont le fils fut appelé Gabor.

« D'une deuxième mariage, Mme Josépha eut un second fils, Carlo dont le père était musicien italien du nom de Calforza.

« Cette femme, qui n'eut pas de chance dans la vie, perdit tour à tour ses deux maris accidentellement. Se trouvant seule pour élever les enfants elle y réussit cependant, et à force de travail et de courage refit sa for-

tune. Elle résolut de ne jamais avouer aux demi-frères le secret de leur naissance et c'est ainsi que Gabor et Carlo grandirent côte à côte, unis par une affection indissoluble. Bien que de caractère et d'aspect très différents, ils s'entendaient parfaitement et s'aimaient peut-être plus que deux frères véritables.

« Ils atteignirent l'âge où ils durent se débrouiller seuls pour gagner leur pain et optèrent pour le métier d'artiste ; l'un devenant dompteur et l'autre, mettant à profit son corps phénomène, apparut au public sous l'apparence extraordinaire de l' « homme serpent ».

« Leur existence aurait pu se passer ainsi, semble-t-il et leur destinée se serait écoulée sans changements, surtout pour Gabor, si un événements désastreux et tragique ne s'était produit.

« Leur mère ayant fait la connaissance d'un tzigane Kwatek qui tomba follement amoureux de cette femme d'un certain âge cependant, mais dont il convoitait la fortune. C'était un violoniste très réputé, à ce que j'ai cru savoir, qui sut charmer la solitaire et capter son cœur. Il gagna donc les faveurs de cette veuve que l'on peut qualifier de « joyeuse » et profita de ses largesses ; puis disparut un jour en l'abandonnant dans le plus complet dénuement.

Loin de ses deux enfants se voyant ruinée et seule, celui qu'elle aimait enfui après l'avoir dépouillée, Josépha se laissa aller à une neurasthénie profonde et, se suicida après avoir écrit à ses fils la vérité sur leur naissance et expliquant les causes de sa fin tragique. Elle leur révéla de quelles agissements malpropres elle avait été l'objet de la part du tzigane, puis le lâche abandon où il l'avait laissée alors qu'il jouissait de sa confiance la plus absolue.

« Gabor et Carlo adoraient leur mère, et leur désespoir fit bientôt place à une soif de vengeance contre cet homme qui avait provoqué le geste fatal de la pauvre femme. En face du cercueil de celle qui leur avait donné le jour ils firent le serment de faire supporter le poids de cette mort à Kwatek, qu'ils maudissaient. Ils le cherchèrent longtemps, en vain... Il avait disparu et restait introuvable mais les deux frères pensaient toujours à leur résolution et attendaient le moment de l'exécuter... Leur mère avait été bel et bien dupée...

« Quelques années plus tard, ils apprirent fortuitement que cet individu était marié quelque part, en Hongrie, et qu'il avait déjà sept enfants.

« Les deux frères firent presque le tour du monde, voyageant inlassablement avec les

cirques, changeant de roulottes en même temps que de pays, heureux de cette vie de nomades qui leur permettait de servir leur vocation d'artistes et nourrissant au fond de leur cœur le projet qui était leur unique préoccupation, retrouver Kwatek et lui demander des comptes.

« Ils apprirent que leur plus mortel ennemi était mort après avoir divorcé d'avec sa femme, tandis que les enfants erraient à leur tour formant cet ensemble de merveilleux équilibristes connus bientôt de tous: les *Colpatroz* ; ceux-là mêmes que vous avez engagés, Directeur.

— Je commence à comprendre... Quelle tragédie !

— Oui. C'est alors que Gabor et Carlo se virent près du but, et pensèrent pouvoir assouvrir leur haine vieille de vingt ans. Ils hésitèrent, puis, bien convaincus qu'ils se trouvaient en présence des descendants de Kwatek ils se décidèrent. Carlo répugnait à mettre ce plan à exécution, ne pouvant se résoudre à tuer car, je l'ai observé longuement et ma conviction est faite à son sujet. C'est un brave qui, sous des dehors un peu brutaux, et malgré son métier de dompteur qui lui donne l'apparence d'un homme dur, est un être sensible exquis qui éprouvait une réplusion instinctive à faire supporter à des

innocents les conséquences de la faute du père. Mais Gabor, qui n'avait pas autant de scupules, tint la promesse faite à la morte et assouvit sa haine.

— Fantastique ce que vous me contez-là, interrompit le Directeur ne pouvant plus masquer plus longtemps les sentiments qui l'agitaient.

— Hélas, c'est vrai ! ponctua M. Bardet.

— Comment êtes-vous si bien documenté, inspecteur ?

— Le hasard m'a fait mettre la main sur la lettre que sa mère avait adressée à Carlo avant sa déterminaison dernière. Elle se trouvait dans sa loge et ma mission m'obligeait à m'y intéresser. C'est ainsi que j'ai pu rétablir les faits. Le reste n'est pas difficile à imaginer et vous avez saisi ; n'est-ce pas ?

— Il a fallu que cette suite de malheurs se passe justement dans mon cirque, gémit Stéhani.

— C'est donc Gabor qu'il s'agissait de confondre et comme c'était un garçon très intelligent la tâche fut délicate. Assez longtemps, je n'aurais pas cru même que c'était lui le coupable, tant il savait dépister les recherches. Mes suppositions allaient plutôt vers son frère puisque vous m'aviez confié qu'il nourissait contre les tziganes une sourde

et incompréhensible animosité. J'ai pu depuis en découvrir les raisons...

— Et le tigre ? questionna Michka.

— Je vous ai déjà éclairé sur cette histoire, il est exact que cette tentative devait selon les probabilités me coûter la vie. Devant cette série d'attentats, je résolus d'agir vite et de tenter un grand coup pour procéder à une arrestation nécessaire dans le plus bref délai. Une occasion se présenta que je mis immédiatement à profit, le hasard m'aidait. Mon plan, dès lors, fut élaboré et se déroula en tous points comme je l'avais conçu.

— Magnifique ! vraiment.

— Lorsque je me fus aperçu que votre femme avait été étranglée, les opérations se simplifiaient, et le réseau se resserrait autour du criminel. Ce n'était plus qu'un jeu d'enfant que de le trouver puisque les empreintes des mains meurtrières étaient nettement marquées sur le cou de la victime. Mais je devais brusquer et ne plus tarder à réaliser mes projets afin de surprendre l'adversaire. Aussi, je me décidai à vous arrêter, en laissant mon collègue Blanpain surveiller le cirque discrètement, ce qu'il fit à merveille comme vous avez pu vous en rendre compte tout à l'heure. Je prévoyais un coup de théâtre et il n'a pas manqué. Si je vous ai tellement précipité pour sortir c'est que je connaissais les habi-

tudes de Carlo. Il se lève, en effet, de très bonne heure le matin et je ne voulais pas la manquer, spéculant sur sa droiture et pensant bien qu'il ne laisserait pas condamner un innocent à sa place.

— Mais il était innocent, lui aussi.

— Oui, mais connaissant bien le coupable, il n'hésita à s'inculper lui-même pour vous sauver.

— Il aurait pu se contenter de vous donner le nom du vrai criminel, au lieu de s'accuser de ce qu'il n'avait pas commis.

— Vous le connaissez bien mal! Il n'aurait jamais fait une chose pareille protesta M. Bardet avec conviction, ainsi que je vous le dis c'est un homme intègre et franc, et il a préféré prendre toutes les responsabilités plutôt que de trahir son frère. Son héroïsme ne lui a servi à rien puisque Serpentino fut appréhendé par mon collègue alors qu'il s'échappait... La situation était devenue pour lui intenable, et il préférait s'enfuir, sachant trop bien que tôt ou tard je le coincerais... Ce qui arriva.

Une courte pause se fit entre les deux hommes plus émus qu'ils voulaient le laisser paraître du châtimet expéditif qui avait été infligé à Gabor...

Stéphani reprit :

— Et ma femme ?... Qui l'a assassinée ?

— Serpentino. Il faut que je vous explique aussi cette tragédie. Il m'est assez difficile de vous apprendre que Mme Ilka, avait avec Carlo une liaison... Hum... hum... Vous me comprenez ?

— Vous en êtes sûr ?

— J'ignore dans quels termes ils étaient ensemble, mais il parait avéré que tous deux étaient devenus de très bons amis. D'où, complications... Dès le commencement de la série de meurtres votre épouse soupçonnait le dompteur d'être l'assassin, d'autant plus qu'il ne cachait pas son mépris envers les tziganes. Je suppose qu'un jour elle surprit une conversation entre les deux frères et connut la vérité dans toute l'horreur. Que pouvait-elle faire ?... Dans la situation où elle se trouvait, si elle dévoilait le meurtrier, c'en était fait de sa tranquillité, son amitié avec Carlo serait découverte et elle craignait, je le présume, un scandale de votre part. Sans doute a-t-elle voulu l'éviter. Elle dut vivre alors des heures bien affreuses, et fit preuve d'un courage dont vous étiez loin de vous douter.

— J'avoue que vous me surprenez...

— Peut-être avait-elle peur que vous la battiez. ajouta finement le petit homme... Toujours est-il qu'elle eut l'imprudence de révéler à Calforza qu'elle était au courant de la vérité et celui-ci raconta tout à Serpen-

tino qui dès lors vécu dans des transes continuelles. Il résolut de se débarrasser de ce témoin génant.

— C'est affreux !

— Il errait cette nuit dans les environs de votre voiture ; vous l'avez rencontré, d'ailleurs ?

— Parfaitement.

— Eh bien tandis que vous vous débattiez sur votre arbre et que le tigre vous cernait, l'homme serpent qui avait préparé soigneusement son expédition étranglait Mme Ilka dans son sommeil et déposait la lettre qu'il avait préparée, sur la tabe où vous l'avez trouvée. Dois-je ajouter que Sultan avait été lâché par lui, qui avait pu voler à son frère les clés des cages et pensait bien que je ne pourrais échapper à ce piège. Dieu merci, l'alerte est passée.

— Jamais je n'aurais imaginé une telle histoire, fit Michka, quel imbroglio...

— Enfin, vous savez.

— Mais, permettez-moi une dernières question.

— Allez-y.

— Quel était l'homme en compagnie de ma femme lorsque vous l'avez surprise derrière la loge de Stachek ?

— Carlo naturellement... C'est ce qui explique son mutisme à ce sujet, vous comprenez?

Le Directeur acquiesça de la tête :

— Pauvre Ilka ! Elle n'avait pas mérité une telle fin. Enfin, les points obscurs s'éclaircissent d'eux-mêmes. Je crois pouvoir identifier les voix d'hommes que j'ai entendues derrière le portant, dans la loge de *Ludmilla* la femme-tronc ; à n'en pas douter c'étaient Carlo et Gabor certainement.

— C'est plus que probable.

— Mais l'individu qui voulait tuer Marya pendant qu'elle accomplissait le Saut de la Mort, quel était-il ?

— Serpentino, mais sa blessure était moins grave que je ne l'avais supposé en voyant les taches de sang là-haut ; la preuve, c'est qu'il portait un bandage presque invisible au poignet droit.

— Je ne l'avais même pas remarqué.

— Il le dissimulait fort adroitement sous sa manche.

— Mais dites-moi comment avez-vous pu tuer le tigre et abattre le meurtrier ?

— Avec cette canne si précieuse. J'en suis fier car c'est moi qui l'ai inventée. C'est en effet un fusil dont la détonation grâce à un mécanisme spécial est atténuée, presque imperceptible pour quelqu'un qui ne le connait pas. Ah ! la canne-fusil, marque Firmin Bardet, fera son chemin et rendra des services inestimables...

— Toutes mes félicitations, cher ami. Vous un as, un génie, oui... vraiment, un génie... Et votre invention...

— Chut ! Pas un mot, gardez mon secret, car si on l'apprenait tous les espoirs que je fonde tomberait à l'eau.

— Comptez sur moi. Mais d'autre part, puis-je réclamer votre entière discrétion ? Si cette histoire devenait publique elle me ferait le plus grand tort. Je désirerais que personne n'apprenne ce qui s'est passé au sujet de ma femme, enfin... hum... hum...

— La police parle quand c'est nécessaire, et elle sait se taire quand il le faut Cette fois-ci, elle se taira. Je vous l'assure...

— Merci, inspecteur et croyez à ma profonde gratitude.

* * *

Il n'est pas sûr que Marya se mariera avec le Directeur. Certes celui-ci possède beaucoup plus de chances de la convaincre qu'avant ; il ne cesse de lui faire la cour cherchant à la gagner par tous les moyens mais la réussite lui semble encore très aléatoire.

Il ne manque pas d'ailleurs de mauvaises langues pour faire des suppositions peu flatteuses à son sujet...

Mais ce sont la des bavardages de vieilles commères et en ce qui concerne notre héros on peut dire de lui qu'il se sent plus jeune et surtout plus entreprenant que jamais...

FIN

Société Parisienne d'Imprimerie
27, *Rue Nicolo.* — *PARIS* (*XVI*e)